This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II B. 19

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet. Fr. II B. 19

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

MÉLANGES

EXTRAITS

DES MANUSCRITS

DE Mme. NECKER.

MÉLANGES

EXTRAITS

DES MANUSCRITS

DE Mme. NECKER.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

Charles POUGENS, Imprimeur-Libraire ;
rue Thomas-du-Louvre, N.° 246.

An VI. (1798, vieux style.)

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 JAN 1961
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE

DU TOME TROISIEME.

Pensées et traits. . . . pag. 1
Lettres et fragmens de lettres. 157
A M. Thomas. . . . . ibid.
Au même. 159
Au même. 161
Au même. 165
Au même. 169
Au même. 172
Au même. 175
Au même. 178
Au même. 182
Au même. 185
Au même. 188
Au même. 189
Au même. 191
Au même. 195
Au même. 199
Au même. 206
Au même. 209

Au même. 211
Au même. 212
Au même. 216
Portrait de M. Thomas. . . 218
Portrait de M. de Mauléon. . 227
Sur l'ame. 234
Maximes imitées de Marc-Aurèle. 238
Sur Mme. Geoffrin. 240
Pensées et traits de société. . . 249
Lettre que m'a écrite M. de Buffon deux jours avant sa mort. 253
Commencement d'un éloge de Mme. de Sévigné. 382

Fin de la table du tome troisième.

MELANGES

MÉLANGES

EXTRAITS

DES MANUSCRITS

DE Mme. NECKER.

Pensées et Traits.

On ne peut pas appliquer à l'éloquence ce mot de l'Évangile : *Miséricorde vaut mieux que sacrifice.*

La réflexion nous amène enfin à croire avec plus de foi aux choses invisibles qu'aux choses visibles ; et en effet, l'on ne peut juger ces dernières que par les premières ; comme un homme qui, ayant une fois un centre donné, se dit continuellement,

S'il y a une circonférence, tous les rayons sont égaux.

Un homme est perdu de considération, quand on dit de lui : Il faut inviter M. un tel; il nous fera des contes, il chantera, etc.

On ne dit jamais de quelqu'un qu'on estime, Voyons-le pour une chose en particulier. C'est son mérite seul qui doit le faire rechercher.

Rien ne nuit plus à la considération, que le trop grand mouvement en société; il faut toujours avoir l'air tranquille et maître de soi.

C'est presque toujours volontairement qu'on offense les autres; car on a, avant de parler, le sentiment confus que notre propos plaira ou déplaira; c'est une sorte d'instinct, suite de l'habitude d'étudier les caractères qui nous intéressent.

Certaines gens ont besoin d'être décidées dans toutes les petites choses, et de rester les maîtres de se déterminer dans les grandes.

Tout acte de justice un peu sévère doit être fait tête à tête ; les spectateurs aggravent trop la punition. Souvent ils l'approuvent, et cependant ils aiment moins la personne qui l'exécute.

Tout peut être un scandale, et même la charité, par exemple, quand on fait des bâtimens pompeux pour loger quelques orphelins.

Toutes ces chambres de la Chartreuse de M. Beaujon, peintes magnifiquement en fleurs et en verdure, ne font naître aucun sentiment : ce sont de petits effets qui résultent de grands moyens, mais non de grands esprits.

Pour que la lecture soit utile, il

faut recommencer sans cesse les bons ouvrages : beaucoup de livres parcourus rapidement, ne laissent aucune trace dans l'esprit. Mais ce n'est pas pour conserver dans sa mémoire les idées et les expressions, qu'on doit relire souvent les mêmes auteurs ; ce seroit un bien foible résultat de cet emploi du tems, et qu'il faut laisser aux lecteurs dont la mémoire est le seul talent. Pour ceux qui savent penser, revenir sur les idées d'autrui, c'est revenir sur ses propres réflexions : chaque phrase en fait naître qui nous appartiennent, chaque phrase donc sert, en la relisant, à nous rappeler notre propre pensée ; souvent même nous y ajoutons, et nous l'arrondissons, si l'on peut s'exprimer ainsi. D'ailleurs il en est des idées comme des hommes ; nous les connoissons mieux par l'habitude, et nous nous y attachons davantage.

Les idées que les gens d'esprit oublient sont rarement intéressantes ; car il seroit difficile qu'elles ne s'enchaînassent pas par quelques rapports avec celles qu'ils ont déjà.

Actuellement on s'approche toujours de l'indécence, et l'on a même perdu l'art de voiler la pensée par la délicatesse de l'expression.

Certaines gens ont la réputation d'écrire des lettres charmantes, et croient la mériter : cependant qu'on examine ces lettres de près ; leurs auteurs usent des mêmes tournures, et les objets nouveaux ne leur font point naître de nouvelles pensées ; au contraire, ils adaptent leurs anciennes idées aux objets nouveaux.

Le véritable génie épistolaire fait trouver des aperçus absolument neufs et imprévus, selon que les circonstances changent et que l'esprit en est frappé : alors l'homme à talent

varie sa langue et peint ses idées par des images encore inconnues ou d'une application nouvelle, suivant les personnes, les objets et les événemens. On peut donc s'assurer qu'on a le vrai talent épistolaire quand on ne se répète jamais, et quand nos observations, dans une circonstance, ne peuvent s'appliquer à une autre. Les gens qui ont un fonds d'idées, quelque ingénieuses qu'elles soient, mais qui les font reparoître sans cesse et à tout propos, sont inférieurs à ceux dont on vient de parler.

C'est après qu'un livre est entièrement fini, qu'il faut faire l'introduction, et même le titre.

On peut dire de l'esprit, et avec bien plus de raison, ce que Lafontaine disoit de la fortune. C'est en cherchant les idées chez soi qu'on s'enrichit; et en ce sens, la richesse de beaucoup de gens les a empêchés

de faire fortune. Ils se sont trouvé des facultés d'un usage si facile, qu'ils ont négligé de cultiver leur esprit.

La Rochefoucault disoit, dans le siècle passé : *L'hypocrisie est un hommage secret que le vice rend à la vertu ;* et l'abbé Poule : *La vertu est si négligée dans ce siècle, qu'elle ne fait pas même des hypocrites.* Voilà les deux siècles jugés. Le premier étoit du moins de *bonne compagnie.*

Le génie de Milton se montre surtout dans sa manière de peindre : on se fait des images bien nettes et bien terminées de tout ce qu'il dit ; et comme les objets, avant que nous les ayons vus, existent autant au dehors de nous par l'imagination que par la vérité, Milton donne à son merveilleux cette vie antérieure qui ressemble à la réalité.

Une des plus sûres marques d'un esprit distingué, c'est de donner à chaque chose sa juste mesure; et s'il n'étoit permis de dire qu'un seul mot pour conduire l'éducation d'un enfant, M. Dubucq prononceroit celui de *tempérance*.

Quand on rend sa pensée simplement comme elle se présente dans notre esprit, on peut être assuré d'avoir le ton de tous les pays: on se rapproche de tout ce qui est bien par le naturel; on s'en éloigne par ce qui est factice.

Quand on veut être heureux dans son intérieur, il faut conserver autour de soi les mêmes personnes et les mêmes choses; les légers défauts qui peuvent nous contrarier, sont compensés avec usure par les charmes de l'habitude: c'est une réflexion, entre plusieurs autres, qui paroît avoir échappé aux partisans du divorce.

Il ne faut jamais, disoit milord Chesterfield, citer les auteurs grecs et latins ; il ne faut pas même montrer qu'on est trop familier avec eux. C'est ce qu'on fait quelquefois par ces expressions, *Ce bon vieux Homère, ce rusé fripon d'Horace*, etc. ; on ressemble alors à des bourgeois qui parlent légèrement d'un grand seigneur.

Il faut éviter, en parlant ou en écrivant, toutes les comparaisons fausses qui ne désignent qu'un rapport chimérique sans véritable analogie ; ainsi les naturalistes ont tort de donner au blanc d'Espagne le nom de *lait de la lune*.

Lorsque l'ame souffre par l'injustice ou par la négligence des autres, il faut se livrer plus que jamais à la vertu et aux occupations de la pensée ; on est sûr de retrouver bientôt le

calme, et de ramener à soi ceux qui s'en étoient éloignés.

Le grand art du style est de faire penser le lecteur, et, dans ce dessein, de n'exprimer que les idées générales, en le laissant découvrir de lui-même les idées particulières; il faut seulement marquer quelques pensées accessoires qui le mettent sur la voie, et qui lui servent comme d'échelons.

Le goût, le jugement, la grâce, le talent d'écrire, le talent de peindre, celui de raconter, en un mot tous les agrémens, tous les avantages de l'esprit, ont besoin de mesure ou en dérivent presque entièrement.

La médecine, la chirurgie, la peinture, le dessin, l'architecture, les modes, en un mot toutes les sciences, tous les arts mécaniques, tout ce qui tient à l'adresse du corps et à ses fa-

cultés a besoin de mesure ou en dérive presque entièrement.

La santé, l'ordre, l'emploi du tems, de l'argent, l'usage du crédit, de l'autorité, etc., en un mot tout ce qui tient à la conduite de la vie et de notre existence a besoin de mesure ou en dérive presque entièrement.

Toutes les vertus, telles que la douceur, la bonté, la clémence, la modestie, etc., sont presque entiètièrement l'effet de la mesure. En revanche l'on peut se convaincre, par la réflexion, que tous les défauts de l'esprit, toutes les erreurs dans les sciences, toutes les mal-adresses dans les arts mécaniques, tous les vices, toutes les fautes de conduite, presque toutes les maladies, sont une suite d'exagération ou de manque de mesure. On ne proportionne pas ses paroles à sa pensée, ou à la réalité des choses, ses ressentimens aux

torts d'autrui, ses prétentions à son mérite, ses efforts à son but, etc.

Souvent nous perdons notre ascendant sur les personnes qui nous aiment, en leur montrant, dans la familiarité ou dans l'humeur de la conversation, des sentimens exagérés ou peu louables, quoique notre conduite n'en ait jamais reçu l'influence.

Il faut que les plus excellentes paroles soient sur nos lèvres, comme les meilleurs procédés dans toutes nos actions.

Toutes les personnes qui méprisent les détails, montrent qu'elles n'ont dans la tête aucune idée générale à laquelle elles puissent les attacher ; elles ne les voient qu'isolés, et dès-lors elles n'en sentent plus l'importance : d'ailleurs c'est par les détails que se forment les idées générales, et c'est ainsi que tous les

esprits se perfectionnent. Les détails sont les élémens de la pensée, les premiers matériaux du génie : ils sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, les individus, dont la pensée générale est l'espèce. D'ailleurs, les détails ont une grande influence dans toute la conduite de la vie : la probité et le goût de l'ordre fixent l'attention sur les détails de la fortune; la sensibilité, sur tous les détails qui concernent une personne chérie. C'est par les détails aussi qu'un grand génie touche à un génie médiocre; c'est le point dans lequel ils se réunissent : et c'est ainsi que des personnes d'une capacité bornée deviennent indispensablement nécessaires à celles qui atteignent à la plus grande hauteur de la pensée. La morale même n'est composée que de détails.

M. Necker a fort bien remarqué que les grandes actions ont besoin d'appartenir à un grand caractère;

et un grand caractère n'est en effet que l'habitude ferme et continuelle de toutes les actions de détail : ce sont les couleurs qui remplissent tout le tableau ; les figures ressortent avec vigueur quand le fond du tableau a la couleur convenable. On peut m'opposer, je le sais, les personnes *qui se noient dans les détails*, suivant l'expression proverbiale, qui en font leur pensée habituelle, et qui ne s'élèvent jamais à l'idée générale propre à les enchaîner; mais c'est le défaut de leur esprit, et non celui de la chose. Examinez un bon esprit ; il voit à l'instant dans un récit le trait qui peut pénétrer dans le cœur de ses auditeurs, et celui qui se joint à leur pensée habituelle et à leur projet de bonheur. De même un bon esprit démêle dans les détails ce qui est peu essentiel et de peu d'intérêt, et il sait le retrancher ; tous les détails indifférens

passent sous ses regards ou dans sa pensée comme une eau limpide qui ne laisse aucune tache. Enfin, les grandes idées dans tous les genres, et les grandes découvertes, tirent leur origine de la connoissance des détails, et l'on peut dire qu'ils sont les élémens de l'esprit avec lequel il compose ses êtres organisés. Newton n'auroit pas trouvé la grande loi de l'attraction, s'il n'eût vu tomber une poire d'un arbre, et s'il n'eût observé attentivement ce phénomène de détail.

Il faut une grande justesse dans l'esprit, pour apercevoir d'un coup-d'œil la proportion de la dépense qu'on doit faire sur chaque objet; car c'est concilier dans un instant presque indivisible l'étendue de son revenu avec les convenances d'état et de circonstances. Le roi de Prusse, disoit-on, n'a jamais donné une fête

qu'il n'y manquât un petit écu ; et cependant le roi de Prusse étoit fastueux. Le faste manque toujours la proportion ; il donne à tout ce qui paroît, et retranche à tout ce qui ne paroît pas : aussi dès qu'il est surpris dans ses opérations secrètes, on s'aperçoit qu'il n'est qu'un composé de vanité et d'avarice. Le faste n'ajoute rien à la considération : car l'on n'est fastueux que pour les autres ; on a besoin d'eux pour cette jouissance ; et ils diminuent d'estime, de considération pour nous, en proportion de la dépendance où nous nous mettons tant de leurs soins que de leur jugement.

La dépense doit être toujours en harmonie avec le caractère, la fortune et l'état de la personne qui la fait. Il faut observer trois choses dans la dépense extérieure ; la magnificence des habits est, de toutes les dépenses, celle qui

paroît la plus faite pour soi, et qui annonce le plus le sentiment qu'on a de soi : elle s'identifie en quelque manière avec vous ; elle embellit les figures nobles ; elle a quelque chose de fier qui sied et qui impose au premier coup d'œil. La recherche dans les habillemens, les modes exagérées, supposent au contraire une suite de petites pensées qui montrent le cas qu'on fait de l'opinion des autres dans les petites choses ; le faste au dehors de soi, étant détaché de la personne, ne fait plus une impression directe, et ainsi entre en comparaison avec l'homme qui se le permet. Il demande donc beaucoup plus de mesure : car si l'équilibre est manqué, on tombe dans le ridicule : le faste des fermiers généraux d'autrefois en est un exemple.

Pour que les idées des autres puissent se mêler avec les nôtres et leur

servir de terme de comparaison, il faut les connoître sous toutes les faces, et se les être appropriées par une longue méditation.

Nous avons dans la conversation, et quelquefois en écrivant, deux sortes d'idées : les premières qui se présentent d'abord et à la superficie de notre cerveau, sont sûrement des idées communes et connues ; elles nous viennent ordinairement de la mémoire ; nous les disons facilement ; nous ne craignons pas de les présenter en public, car leur fortune est déjà faite ; elles ont paru dans le monde, et ce n'est pas nous qui les introduisons. Mais nous avons au dedans de nous une certaine quantité de pensées et de sentimens ; société secrète que nous gardons sans examen et pour nous seuls, et que nous n'osons pas produire ; car nous traitons ces idées qui sont à

nous en propre, comme des étrangères qui, n'ayant point l'usage du monde, pourroient bien être mal reçues. Cependant la seule manière de montrer un esprit original et piquant, c'est de développer hardiment ces idées qui se tiennent en arrière; et la seule manière de montrer de la sensibilité, c'est d'exprimer des mouvemens nouveaux, fugitifs, et souvent bizarres, qui ne peuvent appartenir qu'à des cœurs sensibles. Rousseau seul au monde s'est permis de faire le tableau de tous ces mouvemens intérieurs; on peut en citer pour exemple le trait de la Pervenche, qui se trouve dans ses Mémoires. Quel autre que Rousseau auroit hasardé ce détail d'un sentiment intérieur et presque imperceptible? et cependant ce trait est charmant et le paroît à tout le monde. Il faut donc épier sa propre pensée, et la saisir lorsqu'elle n'ose se montrer.

L'ambition ressemble à ces montagnes taillées à pic : quand on est parvenu à la petite pointe, on ne sait comment se soutenir ; il faut redescendre.

On découvre quelquefois dans les effets d'un grand défaut, le germe d'une bonne qualité, ou l'absence de toutes les bonnes qualités : ainsi, de deux hommes vains, dont l'un donne aux pauvres par ostentation, et l'autre achète des porcelaines ou des dorures pour satisfaire aussi sa passion favorite, on voit dans l'un le mélange de la vanité avec une vertu, et dans l'autre avec un caprice.

Quand le feu roi renvoya son parlement pour établir le parlement Maupeou, il prononça ces mots d'une voix forte : *Je ne changerai jamais!* Mme. du Barry étoit en face du trône, derrière une gaze ; elle répétoit à M. de Nivernois ces paroles du roi.

M. de Nivernois lui dit en souriant : *C'est qu'il vous regardoit, madame.*

On disoit que l'ancien duc de Gesvres montroit ses vices sans ostentation.

La campagne, disoit la petite Sivri, fait un plaisir si grand aux jeunes personnes, qu'elles croient éprouver des sensations inconnues et créer des idées nouvelles; mais quand on veut les engager à les exprimer, ces mêmes idées paroissent communes.

L'archevêque d'Aix disoit de Mme. de*** : Ses moyens l'ont gâtée; elle ne peut se résoudre à prendre la moindre peine pour corriger une seule de ses phrases.

Mme. du Châtelet dit qu'elle se retire pour faire la révision de ses principes. Elle a raison; car elle en trouve toujours quelques-uns de perdus.

C'étoit ainsi que Mme. de Staal s'exprimoit sur Mme. du Châtelet.

M. de Montbelliard écrivit à M. de Buffon, le jour même où l'on célébroit à Montbard la fête de ce grand homme : Vous n'avez parlé que de cinq époques de la nature ; j'en connois une sixième qui vous a échappé. Ah monsieur! lui dit M. de Buffon, pourquoi m'avertir ainsi de mes torts quand mon livre est imprimé ? que ne m'avez-vous mis sur la voie auparavant ? M. de Montbelliard répondit par ces vers :

O jour heureux qui vis naître Buffon,
Tu seras à jamais, dans la race future,
Pour les amis du vrai, du beau, de la raison,
Une époque de la nature.

Lettre de M. de Guibert à M. de Condorcet, en réponse à une critique amère qu'il lui avoit envoyée sur le livre de M. Necker.

« J'ai reçu, mon cher marquis, sans en être offensé ni éclairé, la

lettre pleine de philosophie que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'avois cru jusqu'à présent qu'une ame forte, jointe au génie et aux connoissances, devoit faire approcher de la perfection, et donner à la fois, dans les jugemens, la justice et la justesse : mais je vois que la haine l'emporte encore, malgré toutes ces qualités; elle vous fait ressembler à l'Achille d'Homère, qu'on ne pouvoit blesser qu'au talon. Pour vous, mon cher marquis, vous n'avez que le cœur de mortel; vous m'avez appris combien il étoit dangereux d'être haï de vous : je n'avois connu jusqu'à présent que le bonheur d'en être aimé, et je veux le cultiver toute ma vie ».

La vieillesse est un second bail avec la vie. Dans la jeunesse, les circonstances et les moyens étoient différens; l'administration de notre existence dans la vieillesse, et les

principes de notre conduite, doivent donc être différens, ou du moins très-modifiés : le tems est court pour le vieillard ; il faut donc qu'il se hâte dans l'exercice de tous ses devoirs : le monde ne s'intéresse plus à lui ; il ne doit donc avoir que de l'indifférence pour le monde : les grâces ne sont plus ; il faut que la douceur lui en tienne lieu : l'amour propre n'est plus pour lui qu'un ridicule ; qu'il en fasse donc une entière abnégation. Les jeunes femmes cherchent à plaire par la figure ; les vieilles doivent tâcher de ne pas déplaire ; mais toute prétention leur est interdite. Toutes les relations avec le grand monde sont au désavantage des vieillards ; ainsi ils doivent regarder comme gagné en bonheur et en considération, le tems qu'ils peuvent dérober à la société ; car ils n'ont plus qu'à perdre dans le monde. Jeune, on cherche à se faire valoir et à occuper

les autres de soi; vieille, il faut faire valoir les autres et ne s'occuper que d'eux : jeune, on peut se faire rendre beaucoup et supporter peu de chose; vieille, il faut tout supporter, excepté le mal, et ne rien exiger. Lorsqu'on a consacré sa jeunesse à la vertu, on vieillit presque sans s'en apercevoir; car l'on a peu de changemens à faire dans l'habitude de sa vie. D'ailleurs les jouissances sont à peu près pareilles, et même jusqu'aux plaisirs de l'espérance; car un cœur pur la conserve toujours : et, d'ailleurs, la conviction d'une vie à venir vaut bien tous les projets d'une jeunesse confiante; c'est surtout dans la retraite qu'on n'a rien à démêler avec les années, et que rien ne nous avertit des inconvéniens de la vieillesse.

On voudroit en vain confondre la singularité avec la folie : la folie trouble le bonheur, et la singularité

en est une preuve. L'homme singulier fait ce qui lui convient, sans égard pour l'opinion; et souvent on est singulier pour être sage, et l'on est fou pour n'être pas singulier.

On peut avoir de la chaleur dans ses écrits sans aucun mélange de sensibilité; nos discours sont alors comme une voiture sans roues, qui ne nous porte que par secousses. Les gens dont le caractère est très-prononcé, s'expriment ordinairement avec beaucoup de chaleur et fort peu de sensibilité.

Pour qu'on ne blesse pas notre caractère, il faut dispenser les autres de le deviner; et nous ne devons jamais nous en remettre à eux sur des objets qui nous intéressent, sans les guider dans toutes les choses où ils peuvent se méprendre.

C'est souvent un moyen de corriger

ses défauts intérieurs, que d'en réprimer les effets extérieurs ; car l'action est réciproque du dehors au dedans, et du dedans au dehors.

Quand les voyageurs aériens sont dans le vaste silence des airs, ils s'effraient par le son éclatant de leur propre voix ; car tout étant calme autour d'eux, elle produit un effet prodigieux : cela rappelle bien les gens pénétrés d'amour propre, qui, n'apercevant et n'entendant rien qu'eux-mêmes, s'étonnent de tout ce qu'ils disent.

Avant de se blesser de la conduite ou des discours d'une personne à qui nous devons des égards, il faut bien connoître ses goûts et son caractère ; car souvent elle ne nous ménage pas sur des choses qui lui seroient indifférentes. Ainsi, en nous blessant, elle n'a pas avec nous le tort de l'intention.

La vieillesse des femmes n'est supportable dans le monde qu'autant qu'elles n'y remplissent point d'espace, qu'elles n'y font point de bruit, qu'elles ne demandent aucun service, qu'elles rendent tous ceux qui dépendent d'elles, et qu'elles ne se montrent que pour le bonheur des autres.

Lorsqu'on est vieille, il faut travailler à se supporter soi-même, à plus forte raison à se faire supporter.

Les défauts avoués sont quelquefois une grâce de plus, car l'on voit à l'instant les deux personnes dont l'une blâme l'autre.

Il ne faut jamais se laisser captiver par des idées dont le résultat aura peu d'inconvéniens pour nous.

Mme. Dugage avoit appris la botanique par les yeux et la réflexion, et sans livre; elle s'étoit fait un ordre

particulier pour classer les plantes et les retenir, et elle avoit acquis des connoissances distinguées : aussi quand on lui prêta des ouvrages de botanique, elle savoit tout ce qui s'y trouvoit et beaucoup mieux, excepté les mots et les noms, et elle étoit même en état de corriger l'auteur. Cela prouve tout ce qu'on peut faire par le secours de la méditation et de l'attention.

Cultiver le goût de l'étude est un devoir pour certains esprits ; elle est utile à la santé de l'ame et à celle du corps ; elle calme les agitations de l'une et de l'autre ; elle rend notre conversation plus intéressante ; et nous contribuons ainsi, dans l'habitude de la vie, non-seulement au bonheur mais à l'amusement des personnes qui nous sont chères.

Souvent on écrit et on ne se fait

imprimer que par le désir de briller; et pour les femmes surtout, c'est toujours un acte de personnalité: mais l'instruction se rapporte plus aux autres; elle nous rapproche d'eux par la pensée; elle attire à nous les gens de mérite de tous genres, par la variété de notre conversation; enfin elle nous détourne des objets qui pourroient nous donner de l'humeur.

Les femmes croient avoir l'esprit cultivé, quand elles se sont occupées de littérature sans avoir rien enchaîné. Elles se trompent: l'esprit se cultive premièrement par l'habitude de l'ordre et la justesse; secondement par la réflexion, en mêlant ses pensées à celles des autres; et enfin en réunissant les sciences aux connoissances d'agrément.

On ne dira jamais qu'un homme ou une femme ont l'esprit cultivé, s'ils ne sont pas instruits sur les

objets généralement utiles, et qui se rencontrent sans cesse dans le cours de la vie. Les femmes devroient donc étudier l'histoire, puisqu'elles en font partie elles-mêmes, ne fût-ce que par les mœurs de leur siècle; elles ne peuvent ignorer l'hygiène et les élémens de la médecine, puisque un de leur devoirs est de prévenir les erreurs des pharmaciens et les négligences des médecins, tant pour elles que pour les autres; elles doivent aussi lire les bons livres de morale qui règlent le caractère et leur apprennent à se connoître; la physique expérimentale leur est utile, car elle leur donne les moyens de parler d'objets piquans par leur nouveauté, et qui enchaînent toute la nature par le lien de nos pensées; elles ne doivent pas négliger la littérature, mais en dirigeant leurs connoissances en ce genre vers l'art de perfectionner leur style et d'acquérir de l'éloquence;

autant que cela est possible. Enfin, quand on a fait de mauvaises études, il est encore un moyen d'en profiter, en revenant sur les mêmes objets, et en reprenant ainsi, en quelque manière, le tems passé : car la mémoire est plus facile sur les choses qu'on a déjà sues ; et l'on peut, en enchaînant des idées anciennes à des idées nouvelles, mettre de l'ordre dans les connoissances incomplètes, et remplir les intervalles qui faisoient la confusion : ainsi les idées les plus vagues et les connoissances les plus mal apprises peuvent devenir utiles et se classer en trouvant leur place.

Il seroit difficile de faire une étude nouvelle, si l'on n'y donnoit pas un tems assez long, sans relâche et sans exception. Ceci est vrai surtout pour l'âge mûr, où les connoissances qui n'ont point encore pénétré ne trouvent plus de place, et sont obligées de se faire jour

jour par des efforts continuels. Il ne faut jamais se dire, A mon âge l'étude est pénible, et l'on fait peu de progrès : car il faut se prendre comme on est, et non comme on n'est pas. Un homme de soixante ans a plus de peine à s'instruire qu'un homme de vingt ; mais ce n'est pas une raison pour renoncer à l'étude : il faut employer les facultés que Dieu nous donne, quelles qu'elles soient, et continuer d'en user jusqu'au terme.

Il reste encore à la vieillesse des moyens de remplir son tems avec délices : premièrement, l'exercice de tous ses devoirs et de tous ses sentimens ; et en second lieu, l'exercice de toutes les facultés qui lui restent encore. La société doit tenir peu de place dans l'emploi de la vie des gens âgés ; car un des premiers effets de la raison, quand on n'est plus jeune, doit être de rompre avec son amour propre, et de s'interdire ce qu'on

nomme les plaisirs. Dès qu'on est parvenu aux confins de la vieillesse, il faut les franchir de bonne grâce, et dire avec St. Paul : *J'oublie les choses qui sont derrière moi* (et même la jeunesse), *et je m'occupe de celles qui sont devant moi.* A soixante ans il faut se supposer au premier moment d'une autre vie, toute différente et beaucoup plus courte que celle que nous venons de finir ; il faut bien débuter dans ce crépuscule de la vieillesse qui précède la nuit des tems. La jeunesse doit être employée à lutter contre ses défauts, et la vieillesse à faire des progrès vers la perfection. Les jeunes gens entrent dans la vie, il est vrai, avec de grands avantages ; mais les vieillards en ont aussi quelques-uns, car tous doivent se proposer le même but : les vieillards sont plus foibles, mais leurs passions leur font éprouver moins de résistance ; ils ont des

infirmités qui leur laissent peu de tems, mais ils ont épuisé tous les goûts du grand monde, qui en dissipent la plus grande partie ; d'ailleurs ils ont l'expérience du passé, et le goût et le jugement déjà formés; ce sont aussi de grandes avances qu'ils ont sur les jeunes gens.

Le tems et l'expérience aident beaucoup à nous détacher de nous-mêmes et de nos petites vanités ; science qui sert également aux progrès de la vertu et de l'intelligence.

M. de Buffon acquéroit tous les jours, parce qu'il ajoutoit tous les jours des idées aux siennes : M. de Voltaire n'étoit plus qu'un foible écrivain sur la fin de sa vie, car n'ayant écrit qu'avec son imagination, les idées qu'il avoit alors n'étoient plus qu'une ombre de celles qu'il avoit eues dans sa jeunesse ; mais cette foiblesse d'imagination

tient peut-être au défaut d'intérêt pour des objets trop connus et rebattus, ou moins analogues à nos goûts actuels. Si l'on mettoit les vieillards dans un monde nouveau, ils auroient peut-être autant d'imagination et de mémoire que les jeunes gens.

Il est difficile d'écrire dans le style noble avec variété ; car les tournures nobles étant en plus petit nombre que les tournures familières, il faut en trouver de nouvelles dans la nouveauté des images, ainsi que l'a fait Racine ; c'est un beau secret qui demande beaucoup d'imagination et des connoissances très-diverses. Le défaut des vieillards est d'écrire comme on parle ; car ils sont paresseux, et se contentent de la première locution qui se présente à leur esprit : ainsi ils laissent passer dans leurs ouvrages des phrases de conversation.

Il est toujours agréable de rendre, par des images, les choses les plus communes. Par exemple, on peut dire qu'une maîtresse de maison est impatiente de mettre tout le monde au jeu; mais si l'on dit, en parlant de son empressement pour arranger un loto, *Une maîtresse de maison n'est jamais en repos, qu'elle n'ait mis les fers aux pieds et aux mains de ses convives*; cette image prête de l'intérêt à une trivialité. Pour que les images se présentent à notre esprit, il faut se bien pénétrer de ce qu'on voit, le bien voir, tâcher de le mettre dans une perspective nouvelle, et ensuite peindre souvent, et s'abandonner alors avec naturel et vivacité.

La grâce du style, et sa perfection, produisent un effet toujours nouveau: semblables en cela au naturel des gestes et de la physionomie, qu'on

ne se lasse point d'observer, et qui fait supporter toutes les répétitions.

La santé est, dit-on, l'unité qui fait valoir tous les zéros de la vie : ce mot seroit bien plus vrai de la religion et de la vertu, et même d'un attachement légitime.

On doit regarder le présent comme un tems absolu, et le passé et l'avenir ne doivent jamais nous occuper que dans leurs rapports avec nos devoirs et nos sentimens. Le passé n'est plus en notre puissance ; l'avenir n'est connu que de Dieu seul ; le présent est notre domaine : il faut donc s'arranger avec ses circonstances, avec sa fortune, avec son visage, avec son esprit, avec sa mémoire, avec sa santé, avec son âge, sans penser que nous étions mieux partagés autrefois à tous égards, ou même que nous pourrions l'être mieux à présent si nous avions fait

telle ou telle chose. Tirons le meilleur parti de ce que nous possédons; le reste ne doit pas entrer dans l'ordre de nos souvenirs, puisqu'il est désormais impossible : le remords de nos fautes et les regrets que nous donnons aux personnes qui nous sont chères, sont la seule relation qu'il soit raisonnable de soutenir avec le passé.

Dans les choses douteuses, la détermination doit toujours venir du point de vue où la vertu se laisse entrevoir ; il faut compter pour rien les autres circonstances; peine, contrariété, ennui. Tel est le devoir de tous les hommes ; mais pour certains caractères particuliers, cette route est encore celle d'un autre genre de bonheur qui ne tient à la vertu que par des idées intermédiaires : ainsi elle calme les gens indécis, elle soumet les gens vains ou indépendans, elle rassure les timides.

La première de toutes les morales, est celle qui règle nos devoirs particuliers ; la morale de l'homme public n'est qu'une extension de la morale particulière, et ne doit avoir que le second rang. On s'aveugle rarement sur ses devoirs particuliers, on se trompe souvent sur ses devoirs d'homme public ; mais surtout quand, à l'exemple de Brutus, on sacrifie les uns aux autres.

L'humeur, la vanité, le ressentiment ; toutes les passions de malveillance, sont les vrais sacrifices que nous devons à la vertu ; il est rare qu'elle exige de nous l'abandon de nos penchans et de nos goûts naturels et légitimes.

Quand on se trouve bien de certaines règles de conduite, ainsi que d'un certain régime de santé, il faut continuer sans le moindre changement. Par exemple, lorsqu'on est heureux

dans la retraite, c'est une imprudence de la quitter, si l'on n'y est engagé par de grands motifs; car la vie ne présente pas deux routes de bonheur au même caractère; et quand, après avoir évité certains torts, l'on s'approuve, l'on se sent plus en harmonie dans l'intérieur de soi, il faut profiter de cette expérience pour ne jamais céder à sa volonté du moment.

On cherche avec soin les causes des maladies du corps, afin de les éviter; il faut chercher de même la source des fautes qu'on a commises, qui nous sont souvent inconnues, mais qui existent cependant; et c'est en s'examinant et en implorant le secours du Ciel qu'on prévient les rechutes.

Les torts des autres nuisent peu au bonheur des ames sensibles; mais leurs propres torts, les plus légers,

les tourmentent sans relâche : et, à cet égard, la loi de leur bonheur est encore plus sévère que celle de la vertu; car pour n'être pas en proie à un mal-être impossible à soulager, il faut qu'elles s'astreignent à tout supporter sans s'irriter dans le premier moment, afin de laisser le tems à l'examen, et ne pas passer la mesure dans la réaction. On doit demander aussi avec la plus grande douceur les choses qu'on désire intérieurement avec le plus de fermeté et même d'humeur sur l'omission qu'on a faite ou sur la privation que nous avons soufferte.

Ce n'est point assez de ne point écrire des lettres dont on puisse user contre nous, il n'en faut jamais écrire qui soient absolument sèches et sans quelques mots de douceur, même en les adressant à des inconnus. C'est ainsi qu'il faut

s'observer, pour ne montrer à personne une physionomie froide et sévère; et il faut toujours se faire un ami de la personne qu'on voit, et de celle à qui on écrit pour la première fois.

Saladin, près de mourir, fit attacher son drap mortuaire à une pique, et crier dans Alexandrie : *Voilà tout ce qui reste au grand Saladin, de ses victoires et de l'Egypte conquise.* Saurin ajoute : Je promène aussi ce drap mortuaire, et je dis, *Voilà tout ce qui vous reste de vos voluptés, de votre ambition*, etc. Ces réunions d'images, ces allusions, tous ces moyens d'éloquence gravent davantage les idées, et en augmentent l'intérêt.

Quand on se sent de l'humeur, il faut toujours se taire absolument, et reprendre dans le calme ses observations ou ses plaintes. S'irriter

plus souvent et plus facilement contre les personnes dont le caractère est doux et craintif, que contre celles qui sont revêches et qui se font craindre, est une foiblesse et une injustice.

Lorsqu'on doit parler d'un sujet qui n'intéresse point la personne à qui l'on s'adresse, il faut tâcher du moins de fixer son attention par des figures ou des comparaisons tirées des objets qu'elle aime, et dont elle s'est souvent occupée : les figures intéressent toujours ; il semble qu'elles vous font toucher un objet que la pensée seule ne faisoit que vous montrer de loin.

La mémoire des vieillards baisse, parce qu'ils perdent l'habitude de l'exercer, et surtout, parce qu'étant distraits par les soins de leur fortune et de leur santé, ils ne mettent pas d'intérêt aux nouveaux objets.

Quand on se tient sur ses gardes, l'on peut parler d'une manière calme; la colère se répand si l'on veut, ou s'arrête : il semble que c'est un robinet qu'on ouvre ou ferme tout-à-fait à sa volonté. Il faut donc le fermer absolument ; car la colère la plus modérée et la mieux fondée agite le sang, enlaidit, produit des distractions en société et dans les affaires, ranime les maux de nerfs, et nous fait perdre cette sérénité d'ame, la véritable parure de la vertu.

En prenant la résolution de tout souffrir et de ne conserver aucun ressentiment, on croit faire un grand sacrifice : mais il arrive ce qu'on n'avoit pas prévu ; c'est qu'on n'a plus rien à supporter, car les autres rougissent d'offenser quelqu'un qui n'offense personne.

Dieu, qui connoît les événemens, accorde à nos prières toutes les

faveurs qui nous sont véritablement nécessaires ; celles qu'il nous refuse nous seroient inutiles, indifférentes, ou même nuisibles : mais cette confiance est le privilége des personnes vertueuses ; celles qui abusent des grâces que la Providence leur a faites, ne doivent pas s'attendre à les conserver.

Il semble que la liberté de l'homme se borne à choisir entre le bien et le mal ; car dès que la vertu ne trace pas notre route, le parti que nous prenons dépend souvent de la première idée qui se présente à nous ; et cette idée vient de celui qui dirige les événemens et qui préside à tous les esprits.

Il faut avoir sur toutes choses une opinion à soi ; et après un mûr examen, la changer en principes.

A un certain âge, une lecture n'intéresse et n'instruit que par ses

rapports à un plan d'étude déjà formé, ou d'ouvrage déjà commencé, dont on a tous les germes dans la tête. Les vieillards peuvent aussi trouver du plaisir et de l'utilité à relire sans cesse les mêmes livres ; car alors la suite d'idées qu'ils se représentent souvent, est comme une étude ; et en les possédant bien, ils les greffent sur leur esprit. Toutes les lectures rapides, et qui ne s'enchaînent pas à d'autres, sont presque perdues pour les personnes d'un âge avancé ; car dans ce cas, l'esprit ne se forme plus par les impressions passagères. La terre sur laquelle plusieurs hivers ont passé, a besoin d'être labourée plus profondément pour produire les moissons.

Il faut écouter tout ce qu'on nous dit, ne point interrompre, et mettre aussi beaucoup d'attention dans ses réponses, tant pour le style que pour

la pensée. Cette attention ne doit pas nuire à l'abandon du geste et à la gaieté de la physionomie ; il est essentiel, au contraire, de s'y livrer, comme si l'on n'étoit qu'à sa pensée et point à soi.

La perfection de la lecture de M. de Guibert venoit surtout de la douceur de sa voix, et d'une certaine manière prolongée de prononcer toutes les syllabes jusqu'au moment où il étoit obligé de parler rapidement par l'humeur que la repartie exigeoit. Cette rapidité fait alors beaucoup plus d'effet, parce qu'elle est en contraste avec la lenteur.

Les personnes qui ont une voix décidée ne peuvent pas jouer toutes sortes de rôles : ainsi les voix toujours fortes, toujours douces, toujours aigres, ne réussissent que dans certains rôles ; les autres voix se plient à tous les sentimens, du moins quand l'acteur

l'acteur joint une ame à cette belle voix. On peut distinguer très-facilement une déclamation ouvrage de l'art, de celle que la nature seule donne, et qui n'appartient qu'aux acteurs d'un sentiment exquis, dont les idées s'emparent malgré eux et comme involontairement. Plusieurs principes sont arbitraires dans la déclamation ; on peut lier ou ne pas lier un vers avec un autre, suivant l'expression qu'on a saisie.

On ne doit jamais céder à son caractère quand il est impérieux ; car il nous fait agir à *fins contraires*. Si quelqu'un nous manque d'égards, il faut paroître distrait et supprimer toutes les plaintes. Il est des moyens adroits de reprendre sa place ; mais ce n'est pas en blessant ceux qui vouloient nous l'ôter.

Il ne faut jamais aller plus loin que la première page d'un livre mal

fait ou qui nous ennuie : c'est trop de gâter son esprit et de perdre son tems ; nous occuper ainsi, c'est être aussi peu raisonnable que ceux qui font des efforts ou des mouvemens funestes à leur santé. Au moment où l'on s'aperçoit qu'une chose nous est contraire, de quelque genre qu'elle soit, il faut la discontinuer, et plus encore au moral qu'au physique. On doit, par exemple, éviter ce qui nous donne de l'humeur, éviter les lectures qui nous portent à l'indépendance, éviter les sociétés où les plaisirs tiennent la place des devoirs ; il est mille autres préceptes que l'expérience de notre caractère change en loi rigoureuse du bonheur.

Il faut faire tranquillement les choses les plus essentielles, et surtout les unes après les autres, sans en considérer plusieurs à la fois : c'est l'éparpillement du cerveau, si

l'on peut s'exprimer ainsi, qui est funeste à l'esprit, et même à la santé.

C'est un tort et un malheur que de confondre ses devoirs avec ses scrupules : l'Evangile nous donne ce précepte et en paroles et en exemple ; car souvent on sacrifie de vrais devoirs à des scrupules mal fondés. Il est permis, je crois, d'obéir à ses scrupules quand ils ne peuvent compromettre ni le bonheur, ni même les convenances des autres hommes ; mais on doit toujours sacrifier à des vertus réelles, des vertus presque de caprice, en priant Dieu d'éclairer nos ames timides, en nous imposant la loi de ne jamais négliger des devoirs positifs et bien constatés, pour des aperçus fugitifs et presque arbitraires d'une conscience timorée.

Pourquoi Racine, cet auteur dont les écrits sont si loin de la simplicité des anciens, est-il vanté pour sa

noble simplicité? c'est que la simplicité dépend surtout de l'accord des choses entre elles, et qu'un langage qui convient parfaitement à la personne, à l'état et au caractère, paroîtra toujours simple.

Rien ne calme plus l'humeur ou la colère, que le langage de la raison; car ceux qui s'irritent, comme ceux contre qui l'on s'irrite, peuvent la rappeler dans le moment même où on la croiroit le plus loin : dès qu'elle se montre, elle dissipe, comme l'arc-en-ciel, tous les nuages de notre esprit; et cette influence est plus grande encore sur ceux qui parlent que sur ceux à qui l'on s'adresse.

Il faut prier Dieu de nous suggérer, dans toutes les occasions, la seule pensée qui pourroit lui plaire, en éloignant de nous celles que d'autres sentimens nous suggéroient.

Souvent l'on croit avoir vaincu son

caractère, parce qu'on est parvenu à ne plus manquer à des devoirs d'habitude; mais si nous en contractons de nouveaux, l'influence du caractère reparoît, et il faut combattre encore.

Les souvenirs continuels sont un véritable tourment; il faut oublier toutes les choses qui ne sont pas relatives à nos devoirs ou essentielles à notre bonheur.

Descendre au fond de notre cœur et s'apercevoir que nous avons cessé d'aimer ceux qui nous furent chers, est un genre de malheur qui effraie et qui nous oblige à nous tenir sur nos gardes; dès-lors il ne faut plus rien exiger d'eux, et il faut exiger beaucoup plus de nous, puisque les mouvemens de notre ame sont alors plutôt un obstacle qu'une facilité à l'exercice de nos devoirs. Par exemple, quand nos enfans nous contrarient, on doit éviter de plier,

et dévorer son humeur, comme on pourroit le faire avec les personnes à qui nous devons des égards ; mais il faut tâcher, en réprimant nos inférieurs, de réunir l'autorité à la raison et à l'extrême bonté, supprimer tous les airs hauts et durs, et ne pas nous livrer à ces mouvemens intérieurs qui font excéder les bornes de la réprimande. Les enfans aiment l'air ouvert et caressant ; il faut leur permettre toutes les choses qui n'ont aucun inconvénient, à moins qu'elles ne nous blessent dans quelque goût particulier : alors, sans humeur, sans s'expliquer, il faut résister ; car en se laissant trop vexer, on s'aliène davantage.

Velléius-Paterculus est, dit-on, l'homme qui a le mieux écrit l'histoire pour la conversation. Quintilien, Juvénal, Lucain, Tacite, Pline le Naturaliste, Sénèque, Velléius-

Paterculus, réunissent plus d'esprit qu'on n'en peut trouver dans aucun ouvrage moderne ; et cet esprit est du même genre que le nôtre. M. Thomas faisoit moins de cas de Tite-Live, de Salluste, etc.

Le défaut des François et des Françoises, est de vouloir faire de grands effets par de petites choses.

Les gens de lettres vivent longtems ; c'est qu'ils ont une occupation qui les sauve de l'ennui, et qui ne leur fournit cependant aucune pensée propre à les affecter directement. Les réflexions sont toujours loin d'eux.

M. de Buffon dit qu'un être infini ne peut avoir l'idée du fini, ni un être éternel l'idée du tems ; car on n'a l'idée des choses que par comparaison, et qu'il est impossible de comparer un tout infini avec une partie, quelle qu'elle soit. Cette métaphysique est bien loin de paroître

convaincante; je croirois, au contraire, que le tems est un échantillon de l'éternité, et l'ame de l'homme une parcelle de l'être universel.

Il me semble qu'un être plus grand que les autres, comme M. de Buffon, s'isoleroit plus que les autres, s'il ne reconnoissoit pas un être supérieur; car il semble en être plus près, et avoir plus de moyens pour en approcher.

M. de Buffon est tellement pyrrhonien, qu'il a développé fortement deux opinions contraires: l'une dans son morceau sur la nature de l'homme, et l'autre dans sa nomenclature des singes; et c'est en même tems deux exemples d'une belle et solide métaphysique, et d'une subtilité confuse, qui ne doit pas porter le nom de cette science.

Il semble que les académiciens réunissoient comme ces corps chimiques

qui occupent moins d'espace quand ils sont mêlés, qu'ils n'en occupoient séparés ; ou ils ressemblent à ces démons de Milton, qui se faisoient pygmées quand ils vouloient délibérer.

Pechméja fait bien sentir dans son livre la nécessité de se séparer de ce qu'on aime, pour le retrouver ensuite avec plus de plaisir, et pour s'en faire aimer davantage.

M. de Buffon, en parlant lettres et affaires, m'a montré qu'ayant été obligé de s'occuper de ces sortes d'objets, il l'a fait avec une attention particulière, et non avec distraction et sans enchaînement : aussi a-t-il sur cela même des connoissances nettes et simples, et en parle-t-il à merveilles.

Dans les choses d'imagination et de sentiment, il ne faut point s'écarter

des idées connues ; il faut conserver les pensées neuves pour la réflexion et la discussion.

Quand on n'est pas maître de soi, il faut, comme Ulysse, se lier avec des chaînes, c'est-à-dire, se taire absolument.

On trouve quelquefois dans les livres peu connus, dans Télèphe par exemple, des pensées qui peuvent se réunir à nos pensées ; il faut écrire toutes celles de ce genre, dès qu'elles se présentent à notre esprit, soit dans nos lectures, soit dans la conversation.

Télèphe n'a pas eu de succès, parce que rien ne s'y rapporte ni ne fait allusion aux opinions du moment. Il faut traiter le public comme ses amis. Quand on écrit à ses amis, on les entretient toujours des choses qui les occupent ; quand on s'adresse au public, on devroit observer la

même règle : mais dans ce cas, l'on s'occupe plus de soi que de son correspondant ; on veut plutôt briller que l'amuser ou l'instruire.

Les noms, les objets connus, répandent beaucoup d'intérêt sur un récit ; ils le rendent plus piquant que les peintures les plus brillantes d'objets qui nous sont inconnus.

Charade à sa maîtresse.

Le premier mot désigne un être nu, rampant et méprisable, et qui cependant devient le maître de tous les hommes, et même des rois. J'aime mieux le second que *vous*, et cependant vous m'êtes bien chère. Le tout se trouve toujours entre mon amour et vous ; vous le préférez à mon amour, et je n'ai pas le droit d'en être jaloux. *Vertu. Ver, tu.*

Quels vœux formeroit-on si l'on étoit assuré qu'ils seroient exaucés ? une vertu parfaite, la résurrection des personnes qui nous étoient chères, afin de réparer nos torts et de jouir

du bonheur de les voir. Nous souhaiterions encore l'affection la plus tendre du premier objet de notre attachement, et le privilége de mourir avant lui; une bonne santé feroit aussi une partie de nos vœux, et peut-être encore la jeunesse, les talens, la beauté. Mais de tous ces souhaits, la plupart sont encore en notre puissance. La vertu dépend de nos efforts, que l'Être suprême favorise toujours; elle nous donne l'espoir de rejoindre ceux qui ne vivent plus pour nous: l'accomplissement de tous nos devoirs augmente chaque jour la tendresse et l'estime des personnes que nous aimons; une ame toujours saine et un régime exact, fortifient la santé; et quand on obtiendroit la jeunesse, la beauté et les talens, il faudroit toujours les perdre par la vieillesse et par la mort. La vertu seule nous procure tous les dons joints à l'immortalité.

Dans un moment de crime et d'abandon de tout principe, quelle plus noble ambition peut-on avoir, que celle de l'éloquence de la chaire ? Il faut tâcher que la verge d'Aaron dévore enfin celle de tous les magiciens d'Égypte.

Le raisonnement par analogie est à la fois la source de nos erreurs et celle de nos découvertes.

Lorsqu'on attend avec impatience, il faut, pour se calmer, fixer un tems que l'on veut sacrifier, afin d'avoir ce tems-là à soi sans se tourmenter; regarder à sa montre, et dire, Quand l'aiguille sera là, je n'attendrai plus.

Le discours de l'abbé Maury sur *les brûlés* manque de sensibilité sans manquer d'éloquence : on y trouve de belles choses ; mais il auroit fallu, premièrement, qu'on n'eût pas aperçu l'art de l'orateur. Ainsi,

dans l'énumération qu'il fait des différens malheurs dont l'incendie nous rend témoins, on voit d'abord le vieillard, la mère, l'enfant: tout ce tableau semble fait et préparé ; il est prévu, et l'effet en est moindre. De plus, la sensibilité exige de la grâce dans le style ; car la grâce de ce genre d'éloquence dépend surtout des nuances et des retours sur nous-mêmes. En peignant les malheurs du peuple, il faut toujours insérer quelques phrases qui nous ramènent à nous, ou qui nous rappellent les malheurs que nous pourrions vraisemblablement éprouver ; par exemple, *Vous qui souffrez quand vous refusez une bagatelle à vos enfans, jugez de l'état d'un père qui ne peut suffire à leurs premiers besoins.* En général, rapprocher les choses de nous, est le grand art. M. de Buffon l'a observé pour les animaux ; il faut l'observer aussi pour les créatures

humaines qui sont loin de nous ; et peut-être que la sensibilité n'est, en dernière analyse, qu'un retour sur nous-mêmes, ou plutôt sur les objets qui nous sont les plus chers.

L'interrogation est une figure qui doit être extrêmement ménagée ; il ne faut en faire usage que pour les grands objets, et regarder le public comme les rois, qu'on respecte assez pour ne leur faire des questions que dans les cas extrêmes : car l'interrogation a quelque chose d'impertinent ; les gens bien élevés ne se la permettent même pas dans la société. En général, il faut user de toutes les figures avec réserve ; elles ne sont belles que dans les grands mouvemens. Cependant le prédicateur peut se permettre des interrogations et des exclamations ; car l'auditeur doit comprendre que quand il s'agit de son salut, il n'est plus question

d'observer les ménagemens ordinaires.

Le grand mérite de M. de Buffon, dans son ouvrage sur les minéraux, est d'avoir réduit à des classes générales, des matières éparses, tandis que les autres physiciens décrivent, en quelque manière, tous les blocs qu'ils rencontrent. Il a d'abord saisi ces trois grands caractères : la densité, la fusibilité, et la réfrangibilité double ou simple. Deux globes de matière de même volume, diffèrent quelquefois de vingt-cinq à quarante pour la pesanteur : la *fusibilité*; telle matière peut se fondre, et telle autre est infusible : la *réfrangibilité*; la lumière se brise une fois dans telle pierre, et deux fois dans telle autre; ce qui indique la composition de la seconde espèce de matière. Une autre grande division générale trouvée par M. de Buffon seul, c'est la distinction

de

de toutes les parties de la matière par leur première formation. En remontant ainsi aux causes, qui sont toujours des effets plus généraux, on élève l'ame, on enchaîne les idées, et l'on y répand bien plus de clarté. Ainsi la division de la matière en *vitrescible*, ouvrage du feu; en *calcaire*, travail des eaux; en *végétative*, débris des corps organisés; cette division, dis-je, répand un grand jour sur toute la chimie : et l'ouvrage de M. de Buffon dispensera d'étudier cette science avec plus de détails; car les détails en seront une conséquence naturelle. En voici un exemple. Toutes les pierres qui ont été formées des débris des corps organisés, sont combustibles ; c'est par cette analogie que M. de Buffon avoit découvert, long-tems avant l'expérience, que le diamant étoit combustible. M. de Buffon fait un grand cas de ces raisonnemens par ana-

logie : c'est en effet une manière propre à la foiblesse et à l'ignorance des hommes, d'enchaîner nos idées, et de prévoir les faits et les événemens. Le diamant n'est point un cristal, comme on l'avoit cru d'abord ; il est formé de terre végétale. Le cristal appartient à la terre calcaire ; il se trouve toujours dans l'intérieur des pierres et des rochers : mais on découvre le diamant seul, dans les sables ; et ce caractère est celui de toutes les pierres formées de terre végétale. M. de Buffon ignore encore quelle est la nature du grenat ; il soupçonne qu'il a été jeté sur la terre par quelque volcan.

Les talens sont comme le feu des Vestales ; s'ils ne se perpétuent pas, ils s'éteignent pour toujours. Depuis Mlle. Clairon, on n'a plus d'acteurs tragiques. Si elle fût restée au théâtre, il s'en seroit formé indubitablement.

Les principes de Rousseau sont faux ; mais les conséquences qu'on en tire sont justes. C'est une pendule, disoit Cérutti ; il faut entendre l'air qu'elle joue, et non l'heure qu'elle sonne.

L'instinct de l'homme n'est autre chose que le rapport qu'il a avec les objets extérieurs : ce n'est pas seulement par les cinq sens que nous communiquons avec les objets qui sont hors de nous ; c'est encore par cet instinct indéfinissable qui rend raison de toutes les sympathies physiques.

M. de Buffon disoit, *Les grands hommes, les gens d'un goût exquis.* Il se servoit toujours du pluriel ; c'est qu'il se regardoit dans un miroir à facettes.

Quand on ne règle pas le son de sa voix, il marque toujours notre âge ;

mais quand on y fait attention, on peut parler encore avec de jeunes accens.

Un discours ou des vers paroissent longs, lorsqu'on les débite ou qu'on les déclame avec monotonie et très-vite; rien n'abrége plus la lecture, ou rien ne semble plus l'abréger, qu'une prononciation lente et distincte, et beaucoup de variations dans les tons, selon le sens.

Il faut tâcher d'être le personnage et jamais l'actrice.

Il n'est pas possible de dire bien des vers sans une prononciation parfaite.

Il ne faut jamais dire que ce qui suffit, fût-ce pour exprimer même le plus grand mécontentement.

Pour avoir l'air noble, il ne faut pas baisser la tête; et pour avoir de la grâce, il ne faut pas la lever : le

mieux est de se tenir droit sans affectation. Le milieu en tout, dans les objets moraux et physiques, se trouve presque toujours conforme à notre goût ou à notre raison.

On a toujours tort en chantant, quand on chante de la tête : c'est pour avoir plus de tons que la nature ne nous en a donné ; ce n'est plus la voix humaine. En musique, comme en toute autre chose, le don de la nature est le seul bon ; l'art doit le perfectionner, mais il ne peut nous porter au-delà.

Les musiciens font plusieurs basses sur un même air ; mais il n'en font jamais qu'une qui soit belle ; toutes les autres ne font aucun effet. La vraie et belle basse, avec deux ou trois notes, remplit toute une chambre ; c'est comme le mot propre et vrai, que les antithèses et les jeux de mots ne peuvent jamais suppléer.

On ne fait effet sur les autres que par ce qui est vrai, et par les talens qu'on a reçus de la nature : les acquisitions forcées produisent l'étonnement, qu'on prend pour de l'admiration ; mais elles ne font pas une impression agréable et qu'on doive rechercher.

Les principes de nos connoissances sont synonymes, et s'appliquent également à toutes les sciences. Voyez le premier aphorisme d'Hippocrate : *La vie est courte, l'art difficile, l'expérience dangereuse, l'occasion passagère.* Cet aphorisme pourroit s'appliquer à la politique comme à la médecine.

Enseigner quelque chose à quelqu'un, c'est traduire ce qu'il ne sait pas par ce qu'il sait ; car nous n'enseignons jamais que ce que nous savons, puisque pour être entendus, il faut nous servir de toutes

les idées qui sont connues de notre disciple.

L'inégalité d'humeur, et le manque d'intérêt pour les choses de la vie, sont les deux plus grands défauts qu'on puisse apporter, l'un dans la société domestique, et l'autre dans la société du grand monde.

On ne doit jamais prendre beaucoup de soin des choses dont on peut réparer la perte sans nuire à sa fortune et sans rien changer à son genre de vie habituel; aussi faut-il éviter de s'accoutumer à des objets de luxe qui demandent des attentions continuelles, parce qu'ils seroient irréparables si l'on venoit à les perdre. N'avoir rien de précieux autour de soi, est à la fois une économie de tems et d'argent.

L'abus que les menteurs font des paroles sensibles, rappelle celui des

papiers-monnoies ; beaucoup de valeur avec la confiance, rien sans elle.

On doit distinguer deux genres de pensées nouvelles. Les unes sont précisément à la fin de celles qui sont connues, et ne peuvent être chefs de bande ; ce sont les pensées des gens d'esprit : les autres sont nouvelles aussi ; mais elles commencent une file et sont suivies d'un grand nombre de conséquences ; celles-ci ne se présentent qu'aux gens de génie et les caractérisent.

Appuyer sur le mot principal, est une des règles de la déclamation ; c'est ainsi qu'on fait sentir et valoir les beautés d'une pièce de théâtre, d'un ouvrage en prose ; et c'est ainsi même que le musicien ajoute à l'énergie des paroles qu'il accompagne. Il faut donc prolonger et insister fortement par le son de la voix, en prononçant le mot essentiel au sens ou

au sentiment de la phrase ; mais quand on prend pour point d'appui une expression indifférente, on lit mal et on déclame à faux, et l'on se montre dépourvu de toute intelligence.

Le style est susceptible de deux genres d'harmonie, dont l'un dépend du rapport des tours et des expressions avec les sentimens et les images; cet accord plaît à l'ame et à l'oreille : l'autre résulte d'un simple arrangement de mots qui les rend plus doux à prononcer. Ce dernier genre exige beaucoup d'exactitude dans l'observation des règles de la grammaire, quelque connoissance des étymologies, et une oreille sensible aux sons un peu différens qui naissent de la différence des mots entre eux.

Il faut s'accoutumer à décomposer le style, pour en prendre une idée juste.

M. Thomas dit dans son poëme :

Sous le feu créateur quand l'homme s'anima.

Sous le feu créateur est mieux que *par le feu créateur.*

On peut avoir beaucoup d'esprit, avec une mémoire qui n'est pas tenace; mais comme cette mémoire contient peu de provisions, il faut remplir tous les jours le magasin, afin que notre esprit y trouve des ressources : si l'on n'y met rien, le défaut d'alimens et d'objets de comparaison rend stériles. Ce défaut de mémoire se trouve donc compensé par la nécessité où l'on est de renouveler ses moyens; ce soin, devenu indispensable, rajeunit la conversation, et prévient les répétitions éternelles des hommes à grande mémoire. Un des avantages du goût et d'un esprit éclairé, c'est de bien indiquer le choix de ces moyens, de ces ressources nouvelles, et de

nous bien guider, même quand on ne fait que répéter. On peut dire des gens qui ont cette faculté: Aujourd'hui ils n'ont pas eu le tems d'avoir de l'esprit. On ne se montre avec tous ses avantages qu'en partageant son tems entre le monde et l'étude.

Il est aisé de se convaincre qu'un grand nombre d'idées et d'événemens sortent absolument de notre mémoire : on a donc tort d'employer son tems à entasser dans son cerveau beaucoup de choses diverses ; on doit plutôt donner tous ses soins à acquérir les connoissances qui nous sont nécessaires pour le moment présent, suivant les goûts des personnes auxquelles nous sommes liées par devoir et par sentiment, suivant ceux des gens qui composent notre société, et enfin selon nos besoins et nos talens. Une femme doit cultiver surtout les connoissances propres à

la conversation ou à la disposition de l'ame de son mari, et il faut aussi conserver ses habitudes avec soin, et surtout celles de bien écrire et de lire facilement les langues étrangères. Plus la mémoire est foible, plus les habitudes doivent être cultivées.

Tous les gens qui déclament en société, même très-agréablement et de très-bon sens, sont cependant monotones ; leur déclamation ne seroit pas supportable au théâtre : il faut changer de ton, de physionomie, d'expression presque à chaque mot.

Il faut tâcher de peindre dans sa tête quelques nuances qui distinguent nos idées anciennes des nouvelles que nous venons d'acquérir, afin de ne pas donner pour des pensées du moment, ou celles des autres, ou celles que nous avons déjà exprimées ; car les hommes sont toujours tentés de reconnoître même ce

qu'ils n'ont jamais connu. A un certain âge il faut se faire un fonds nouveau d'images, d'idées, d'objets, en un mot un nouveau magasin de souvenirs de toute espèce, et il ne faut pas attendre le têms où les années rendroient ce travail impossible. Dans l'âge mûr, on a besoin d'écrire plusieurs fois pour retenir ce qu'on n'écrivoit qu'une seule dans sa jeunesse; on a besoin de revenir sur les idées, et de les enchaîner plus fortement. On peut mettre dans ce magasin, préparé à l'usage de son esprit, celles de nos propres pensées qui paroissent en être dignes; car on les oublie comme les autres, et elles peuvent servir à nos nouvelles combinaisons.

. . . .

Le défaut des gens qui visent plus à la finesse qu'à la clarté (ce qui suppose toujours la division des idées), leur défaut, dis-je, est de couper en

long ce qu'ils ont déjà coupé en carré; la forme fait seule la différence de plusieurs de leurs idées.

On a grand tort d'être distraite en société : ce n'est qu'en sachant bien une chose, quelle qu'elle soit, qu'on en saisit les rapports, et qu'on est en état d'en parler; c'est de cette manière qu'elle donne une prise plus réelle à l'esprit, et qu'elle nourrit la pensée plus substantiellement.

Il faudroit aussi ne se faire lire que des récits, l'histoire, ou même des romans, en un mot tout ce qu'on écoute, mais jamais les choses qui ne captivent pas l'attention; autrement l'on perd son tems, et l'on contracte l'habitude de la distraction.

Rien ne nuit plus à la considération que les thèses fausses et hasardées ou exagérées, et rien ne contribue davantage à l'augmenter que les opinions justes, honnêtes et modérées.

Mme. de C.** arrive à la conversation avec des sentimens faits ; ses amis, qui ne lui voient aucun doute sur rien, ne se sentent point animés en lui parlant, car on n'espère pas de la faire changer d'avis. Les conversations faites d'avance sont ennuyeuses; mais les sentimens faits sont insupportables ; j'en excepte les objets de morale : aussi Mme. de C.** ne rit-elle jamais ; et c'est bien la preuve qu'elle n'est susceptible d'aucun sentiment du moment.

Pour caractériser les divers génies des divers siècles, il suffiroit seulement d'observer les idées différentes qu'on attache à un mot, dans des pays et des lieux différens, et, par exemple, au mot *esprit*. Dans les Mille et une nuits, on appelle *esprit* les ressources, le talent des expédiens. Aujourd'hui, dans ce sens, le mot est presque pris en dénigre-

ment. *Un homme d'esprit, le voilà,* dit l'épigramme. Ce qu'on nomme *esprit*, en France, ressemble aux présens du nouvel an ; il faut qu'ils aient beaucoup d'éclat, et peu d'utilité.

Rien ne refroidit plus que l'ironie: par exemple, quand on fait un tableau ou une description, il faut toujours se servir du mot propre dans toute son énergie. Ainsi, au lieu de dire ironiquement, *une route qui n'étoit pas commode*, il faut la peindre dans tous ses dangers. C'est un défaut particulier au style des Genevois; ils ont aussi le tort de mêler les images par le pronom relatif: les images, à l'inverse des idées, doivent être séparées et jamais enchaînées.

Daniel Bernouilli, voyageant en Italie dans la diligence, se rencontra avec un homme qui fut fort content

content de sa conversation, et qui enfin lui démanda son nom avec intérêt : Je suis Daniel Bernouilli, répondit-il modestement. Le voyageur crut qu'il vouloit faire une plaisanterie, et lui répliqua sur le même ton : Et moi je suis Isaac Newton.

M. de Réaumur et M. de Fontenelle, l'un à quatre-vingt-quinze ans, l'autre à quatre-vingts, faisoient leur cour à Mme. Geoffrin : M. de Fontenelle faisoit semblant d'être jaloux de M. de Réaumur, que Mme. Geoffrin appeloit *son monsieur*; M. de Fontenelle fit cet impromptu :

Votre monsieur, malgré les dehors qu'il affecte,
Contre moi, quelque jour, jurera, pestera;
Il croit que je suis un insecte;
Eh bien ! il me disséquera.
Me disséquant, il trouvera
Que je vous honore et respecte,
Puis un petit *et cætera*.

M. de Buffon a mené, dans sa jeunesse, toutes les sciences de front;

il n'avoit jamais été à Paris à vingt-quatre ans, et il écrivoit très-bien en françois : la curiosité et la vanité ont développé ses talens ; il ne vouloit pas qu'un homme pût entendre ce qu'il n'entendoit pas lui-même ; il ne vouloit rien ignorer de tout ce qu'il pouvoit savoir, dans quelque genre que ce fût.

M. Dubucq vouloit mettre pour épigraphe aux livres des Économistes : *Le malade en mourra ; mais c'est une bien belle opération.*

M. Turgot, après avoir permis la sortie des grains, fut surpris de la révolte des peuples à cette occasion ; c'est, disoit-il, parce qu'on n'a pas donné encore assez de liberté. Il me rappelle, disoit M. Dubucq à ce sujet, un médecin qui vit mourir son malade après l'avoir fait saigner vingt fois, et qui s'écria : *Je l'avois bien dit qu'on ne l'avoit pas assez saigné !*

Un rapprochement heureux jette quelquefois plus de jour sur une matière qu'une longue discussion. M. Dubucq dit que les seigneurs, n'aimant pas la chair humaine, font dévorer le peuple ou la subsistance du peuple par leur gibier, pour le manger ensuite. *C'est un fidéi-commis.*

Mme. de Coigni disoit à son oncle, M. du Châtelet, qui la grondoit trop long-tems : Ne pourriez-vous pas me donner tout cela en pilules.

Charles, duc de Bourgogne, parloit sans cesse d'Annibal. Il fut mis en fuite par les Suisses, près de Granson. Son fou lui crioit en fuyant : *Monseigneur ! nous voilà bien Annibalés.*

Mallebranche paroissoit inepte à tout, jusqu'à ce que le livre de Descartes sur l'homme lui fut tombé

entre les mains. Il le lut sans quitter le Pont-Neuf, où il l'avoit trouvé; il le relut pendant la nuit, et devint un grand homme.

Un écrivain supérieur doit toujours accompagner toutes ses idées, et chacune de ses idées, de tous les motifs, de tous les intérêts, de tous les sentimens passionnés qui peuvent s'allier à son opinion et en faire connoître l'importance; il faut qu'il soit à la fois métaphysicien, moraliste, pieux, sensible, raisonnable, père, enfant, citoyen, magistrat, afin qu'il puisse atteindre à tous les hommes, et à tout l'homme. M. Thomas avoit bien connu cette règle; mais il en avoit fait une fausse application; car dans toutes sortes de choses, il faut bien connoître le principe pour se déterminer.

Il semble que les idées sont toujours déplacées à côté des sentimens

Ceux-ci, pour intéresser, ne doivent avoir rien de nouveau quand on les peint pour la première fois ; il faut qu'ils aient l'air de n'être que répétés ; on voudroit cacher leur origine afin d'augmenter leur étendue.

Il faut avouer que dans les choses exagérées même, on a besoin d'observer certaines proportions ; et il n'appartient qu'aux hommes raisonnables d'intéresser par la folie, comme il n'appartient qu'à un homme d'esprit de dire des bêtises agréables : témoin Molière dans ses farces.

Souvent une simple comparaison donne plus de charmes à une pensée sensible, sans qu'on y trouve ni esprit, ni finesse, mais seulement une image douce comme la nature. Par exemple, *Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur ;* et pour la mort de l'homme juste, *C'est la fin d'un beau jour ;* et dans Rousseau,

Je cultivois l'espérance, et je la vois se flétrir tous les jours; que sert, hélas! d'arraser le feuillage, quand l'arbre est coupé par le pied? Pour ces sortes de comparaisons, il ne faut que du goût, de l'harmonie et de la sensibilité; elles embellissent surtout les idées mélancoliques, qu'elles varient et adoucissent un peu, et dans lesquelles les allusions fines seroient déplacées, comme étrangères au sentiment.

Depuis long-tems j'ai trouvé à placer mon amour-propre hors de chez moi, et je l'ai logé beaucoup plus à l'aise.

Dans les grandes places, un homme vertueux doit être un être abstrait; dans la vie domestique, c'est le contraire.

On a besoin de se dire quelquefois que l'explosion d'un volcan qui

effraie et ravage la terre, sert ensuite à sa fécondité.

Malheur à qui veut mettre la prudence à la place de la vertu ! l'une ne nous rend que des oracles obscurs qui ont toujours double sens, et qui ne laissent à la fin que le regret de les avoir mal compris ; l'autre s'exprime avec tant de clarté, que tous les hommes l'entendent également. Le Saint-Esprit, qui fait parler toutes les langues, en est le plus juste emblème.

Rousseau a eu un bien mauvais système, quand il a voulu attacher toutes ses idées à l'intrigue passionnée d'un roman : c'est joindre un corps mort à un corps vivant ; c'est forcer la vraisemblance des événemens pour en donner plus d'opinion ; c'est interrompre l'action par la froideur des spéculations ; c'est donner à tous les interlocuteurs un ton de pédanterie

qui contraste avec les sentimens. Ainsi Saint-Preux parle du suicide en métaphysicien, quand il a perdu tout ce qu'il aime ; ainsi Rousseau met dans la bouche d'une femme les raisons qui s'opposent au duel ; et il a été obligé de faire de sa Julie un monstre à plusieurs têtes, qui rassemble des idées en contraste, et qui réunit des sentimens qui ne se sont jamais rencontrés.

Un moyen sûr de reconnoître le faux bel esprit, c'est lorsque les pensées qu'il produit sont susceptibles de la pensée contraire, et qu'il est possible, sans changer de place et sans surprendre personne, de soutenir également le pour et le contre ; c'est pour cela que la dissertation de Rousseau sur le mal qu'ont fait les sciences et les arts, est certainement du faux bel esprit.

La moitié d'un *moi* est une absur-

dité contradictoire; et une portion de matière qu'on ne peut pas partager, est aussi une contradiction. Comment donc se persuader que l'esprit et la matière ne sont pas deux substances différentes?

Un mauvais plaisant disoit de quelqu'un : Il est si mince et si fluet, qu'en un besoin il pourroit servir d'ame à quelque corps. J'entends quelquefois des raisonnemens si lourds et des réflexions si communes, que je serois tenté de penser, au contraire, que les ames de ceux qui les font, pourroient servir, en un besoin, de corps à quelques gens d'esprit.

Le bonheur et la gloire ne sont pas synonymes : l'un fait désirer sans cesse, et l'autre ne laisse rien à désirer.

On nomma M. de Maurepas le

Chasse-cousin, parce qu'il s'étoit chargé d'éloigner M. d'Aiguillon, son cousin.

Charles II dut sa couronne aux services que lui rendirent plusieurs de ses sujets : de ce nombre étoit milord Shesbury. Le roi oublia bientôt les services qu'on lui avoit rendus, et il ne fit rien pour milord Shesbury. Un jour qu'il étoit avec lui, on annonça les députés d'Écosse ; le roi, excédé de toutes ces demandes, dit à milord Shesbury : Faites le roi, et je passerai pour vous. Milord Shesbury harangua les députés. Messieurs, leur dit-il, ne soyez point surpris si je n'ai encore rien fait pour vous ; voilà milord Shesbury, en montrant le roi, à qui je dois ma couronne, et à qui je n'ai pas donné encore la moindre marque de reconnoissance.

M. de L.*** disoit à l'abbé Balivière : Mettez-vous à côté de moi ;

vous me direz beaucoup de bêtises ; cela me rappellera mes idées.

Bernard étoit un musicien qui chantoit du nez et impatientoit le parterre. Un plaisant s'écria, *Rentre dans le pâté dont je t'ai fait sortir*; à cause des pâtés de canard.

C'est un homme, disoit Bacon, qui est assez égoïste pour mettre le feu à une maison afin de faire cuire un œuf.

M. Target a pris l'autre jour, sans façon, du tabac dans la boite de M^me. de Beauveau. Cela vous apprendra, lui a-t-on dit, à désirer le doublement du tiers.

Ma fille marquoit un goût frivole. Ah! vous n'êtes pas digne de vous, lui a dit l'archevêque d'Aix.

M. de Charollois ayant une dispute avec M. de Brissac, lui dit, *Sortez*:

Vos ancêtres, lui dit M. de Brissac, auroient dit, *Sortons*.

L'abbé Maury a deux lettres de Mme. de Chaulnes à l'abbé de Boismont ; l'une de repentir, et l'autre d'injures : le remords cependant prend l'air de la folie dans la première ; mais la seconde, toute en injures, a plus de suite ; tout s'y trouve cependant décousu, raturé, sans suite, comme des phrases jetées au vent.

Pour que le style ait du mouvement, il faut faire parler ses lecteurs, leur répondre alternativement, les interroger, se récrier, s'indigner ; en un mot, il faut que le style gesticule comme la personne.

L'archevêque d'Aix disoit du livre de M. Necker : On y trouve de l'esprit jusque dans les chiffres ;—comme on dit de certaines gens, qu'ils ont de l'esprit jusqu'au bout des doigts.

M. de Leyre disoit : Voltaire et Montesquieu me paroissent toujours nouveaux : l'un, parce qu'il ne me laisse aucun souvenir ; l'autre, parce que j'y trouve à chaque lecture quelque chose à garder.

M. Thomas, en voyant à Genève les troupes qu'on disoit venues pour y protéger la liberté, s'écria : *Je crois voir ces gardes qu'on mettoit autour des tombeaux.*

M. de C.*** ayant reçu un soufflet, vint s'en plaindre à M. le régent. M. le régent fit venir son adversaire. Est-il vrai que vous avez donné ce soufflet ? — Je ne puis le nier. — En ce cas-là, dit M. le régent, vous êtes parfaitement d'accord.

Le vicomte de Ségur proposoit à M. de Chastelux de le ramener. Comment ferez-vous, lui dit M. de Chastelux, vous qui êtes obligé de ramener tout Paris ?

M. de Maurepas suivoit le roi dans tous les tems, pour savoir s'il étoit en liaison avec $M^{me.}$ de Châteauroux. Le roi traversoit la galerie de Versailles, à minuit, accompagné du seul Richelieu, lorsqu'il aperçut M. de Maurepas dans une travée ; il le montra à M. de Richelieu, qui, le voyant aussi, dit au roi : Sire, voulez-vous que je le tue? Le roi s'y opposa et continua sa route. Quel tems que celui où un courtisan se vantoit de ce rôle infame de Mercure, et paroissoit disposé à tuer un homme au moindre signe de son roi !

Certains auteurs, disoit M. Thomas, ont un air de douleur qui déplaît : c'est l'expression d'un masque, et non celle d'un visage.

Milord Chatam, nous disoit un Anglois, commençoit une phrase et la plantoit là sans la finir, dès qu'il s'apercevoit que la chambre l'avoit

compris ; ce qui nuisoit à son éloquence.

M. Dubucq disoit, Personne ne peut répondre de soi avant l'épreuve ; *la Bible* même nous l'a fait entendre, quand elle dit : Dieu qui connoît les cœurs, attendit cependant qu'Abraham se fût résolu à lui sacrifier son fils, pour lui dire, *A présent, je sais que tu m'aimes.*

Un courtisan avouoit à Louis XV qu'il n'avoit jamais ouvert un livre ; le roi répéta ce propos à M. de Thiars. Sire, lui répondit-il, cela n'est pas vrai, mais cela est vraisemblable. On a dit aussi ce mot de M. de Bissi et de M. du Tertre.

Ma mort est nécessaire au bonheur de ma vie.

Vers d'une tragédie amphigourique.

A l'Académie françoise, le récipiendaire devroit faire un discours adressé au corps entier des beaux

esprits, afin d'éviter le fastidieux des louanges particulières ; il devroit prouver, par exemple, que les mots ont beaucoup plus d'esprit que les parleurs, et qu'on a eu grand tort de tourner l'Académie en ridicule parce qu'elle ne s'occupe que des mots : les mots sont la pensée incarnée. Un auteur sent rarement la valeur de tout ce qu'il dit. *Toutes ces pensées sont de M. Dubucq.*

Il ne seroit pas surprenant que le monde fût imparfait ; car la perfection est incommunicable comme l'éternité : quelque grande que soit la puissance divine, quelque faveur qu'elle accorde à un homme, il est impossible qu'il n'ait pas été créé. *Ceci est encore de M. Dubucq* *.

---

* M. Dubucq, dont il est souvent parlé dans les Manuscrits de Mme. Necker, est un homme inconnu dans la république des lettres, parce qu'il n'a fait imprimer que des Mémoires abrégés

Rousseau

Rousseau donne ses pensées voilées comme l'impératrice Popée, afin qu'elles aient plus de grâces.

Les génes morales comme les génes physiques, sont toujours des ornemens, les unes de l'ame, et les autres du corps.

M. Dubucq disoit : Je n'ai trouvé que dans Buffon et dans Rousseau, entre les modernes, des idées que je

---

et relatifs aux Colonies ; mais il étoit infiniment recherché dans la meilleure compagnie de Paris, à cause de la variété de sa conversation et de l'originalité de ses idées. Il avoit été député de la Martinique, lieu de sa naissance. M. le duc de Choiseuil, après avoir causé une heure avec lui, le nomma premier commis au département des Colonies ; mais M. Dubucq, nourri continuellement d'idées abstraites, ne se trouva pas propre aux détails, et il s'en lassa promptement. Il est mort en 1794, pénétré, comme il le fut toujours, de l'idée d'un Dieu, et de l'espérance d'une autre vie.

crusse reconnoître et qui parussent ma propriété. Je m'écriai en lisant ces deux auteurs : Je suis comme le fou d'Athènes ; je me persuade que tous les vaisseaux qui sont dans le port de Pirée m'appartiennent ! Voici, continuoit-il, les idées qui m'ont surtout frappé dans Rousseau : Le véritable amour est toujours chaste.

L'amour propre et l'amour de soi sont deux choses fort différentes : l'un est l'effet de la société, l'autre vient de la nature ; l'un nous rend dépendans, l'autre n'a besoin de personne.

Pensées de M. Dubucq.

Toutes les sciences sont synonymes ; ainsi le peintre voit la poësie dans la peinture, l'homme d'état voit l'administration dans le style :

cela est si vrai, qu'on ne peut rien apprendre à quelqu'un qu'en lui disant les choses qu'il sait déjà; sans cela il ne nous entendroit pas.

Il n'y a peut-être qu'une seule vérité dans le monde, dont toutes les autres découlent.

La manière de dire n'est point une *manière*; c'est une chose. Un homme qui exprime des idées connues d'une manière nouvelle, a découvert dans un objet ce que les autres n'y avoient point vu; ce sont les conquêtes de l'attention. Tout peut être un objet de réflexion et d'idée pour quelqu'un qui sait fixer sa pensée; tout ce qu'on voit, tout ce qui passe devant nous, peut nous faire naître des idées. L'attention diffère de la méditation: l'attention est, en quelque manière, passive, et la méditation est active; l'une attend chez soi, comme la fortune de la Fontaine; l'autre, en suivant la même idée, va la chercher

au dehors. On n'apprend rien que par soi-même ; tout ce qu'on nous dit est inutile, si nous ne nous y joignons pas.

M. r*** plaît surtout aux personnes de sa société, en leur répétant et en leur rappelant ce qu'elles ont dit dans d'autres tems.

M. de Buffon, toujours persuadé que le génie est le fruit d'une profonde attention sur le même objet, dit qu'il s'ennuyoit en composant ses premiers écrits, lorsqu'il se contraignoit à revenir, à repenser de nouveau sur le même objet, quoiqu'il crût déjà avoir atteint à une sorte de perfection ; mais ensuite il a trouvé du plaisir dans cette longue correction. M. de Buffon pense mieux et plus facilement dans la grande élévation de sa tour à Monbard, où

l'air est plus pur ; c'est une observation qu'il a faite souvent.

Être mal au dedans de soi de la peine des autres, et surtout de celle qu'on a causée, est une preuve de bonté naturelle, et en même tems un avertissement de veiller sur nous-mêmes et de ne contrarier jamais le plus beau de tous les instincts.

L'abbé de Lille nous a transportés dans le passé en traduisant Virgile ; il est accoutumé à lutter avec son modèle, et c'est pour cela qu'il lutte aussi avec la nature quand il veut la peindre. Il a fait plus encore ; il a voulu, dans son *Poëme sur l'Imagination*, s'élancer au-delà de ce qui est, et nous donner l'empreinte de tout ce qui peut être : ainsi il se trouve le poëte de trois tems ; de celui d'Auguste, du nôtre, et de tous ceux où l'imagination s'exercera désormais.

Il ne faut jamais désespérer des

efforts d'une personne sensible; on ne sait où la sensibilité peut faire atteindre le génie.

C'est surtout dans la postérité que se projette l'image des grands hommes; quand on est trop près d'eux, on ne peut juger de la grandeur de leur ombre.

Les hommes sont tout contrastes: le sentiment d'une conduite sans reproches, agrandit les blessures, qu'il adoucit à quelques égards; on veut être heureux et l'on veut être plaint; on voudroit vieillir, et l'on hait de vieillir. Tout est opposition en nous, comme si la nature avoit voulu laisser sur toutes nos pensées, sur tous nos sentimens, l'empreinte des deux contraires, l'ame et le corps.

J'ai eu souvent dans l'esprit de faire un travail qui développât toutes mes pensées intérieures; car il est

certain que personne ne connoît le fond de son trésor sur cet objet. Les hommes ont pensé sur tout sans s'en douter : les faits peuvent être nouveaux pour eux ; mais les idées ne leur sont jamais nouvelles ; et c'est une présomption, entre plusieurs autres, de la spiritualité et de l'étendue de notre ame. Il semble que les sens nous dérobent à une partie de nous-mêmes ; il se fait un travail sourd au dedans de nous, dont nous n'avons pas la conscience ; et nous sommes surpris ensuite de retrouver des pensées toutes faites : comme ces artisans des Gobelins, qui trouvent des figures admirables où ils n'avoient tracé que des fils.

Les gens vertueux et les gens vains ont ce rapport entre eux, qu'un seul souvenir suffit pour rassembler en un moment, autour de leurs pensées, tous les génies consolateurs qui leur

font oublier leurs maux. L'un se dit, Je n'ai aucun tort; l'autre se dit, On ne me trouve aucun tort: et l'opération magique est finie.

On trouve toujours de la place dans sa maison, comme dans son cœur, pour loger tous les objets de son affection ; on trouve toujours du tems pour ce que l'on aime, et des forces pour ce que l'on désire bien réellement; en un mot, les hommes ont reçu ordinairement assez de facultés pour se procurer tout ce qu'ils souhaitent, et leurs privations ne sont guère que dans leur imagination.

Il n'y a point d'action dramatique quand la correspondance est entre des gens de même caractère ; le dramatique ne consiste pas dans le dialogue simplement, mais dans le mouvement et l'opposition.

Ce n'est pas pour les cœurs purs

qu'il faut jamais écrire la morale: une conscience délicate est toujours le meilleur guide; elle nous apprend ce qui ne peut s'exprimer; elle nous fait sentir ce que nous ne pourrions apercevoir; c'est un sens plus parfait que celui de la raison.

La Nouvelle Héloïse est le triomphe de l'éloquence, mais de ce genre d'éloquence qui tient à l'harmonie, à la richesse des expressions et à la beauté du coloris. Rousseau est le premier qui nous ait bien persuadé que la langue françoise peut avoir un charme séducteur, indépendant de la justesse des idées et de la vérité des sentimens: chez lui la langue n'est qu'une magicienne qui dénature et qui embellit tout; c'est Alcine, mais ce n'est point Hélène. Rien n'est moins moral que *la Nouvelle Héloïse*; c'est un édifice de vertu établi sur les fondemens du vice; c'est la femme

décrite par Horace, et dont la queue monstrueuse étoit surmontée d'une belle tête. Rien n'est si immoral qu'une exception citée en exemple : employer le délire de ses fautes pour en composer l'enthousiasme de la vertu, c'est confondre l'un et l'autre, et se rendre à jamais incapable de les distinguer.

Il est certain qu'il ne faut pas prodiguer trop d'esprit et trop d'images dans une lettre. Quand la Providence nous a accordé le brillant de l'imagination, il faut choisir entre les objets qu'elle nous suggère. Un petit nombre d'idées piquantes et justes embellissent plus trois pages, qu'une trop grande réunion d'images ; celles qui ont moins de prix, ôtent de la valeur à celles qui en ont davantage, et donnent une plus petite mesure de nous, après en avoir donné une plus grande. On peut dire aussi que

quelques étoiles éparses se font plus remarquer dans un beau ciel, quand elles ne sont pas à côté de la voie lactée.

Les hommes, en se mettant en frac, ont commencé la révolution; tous ces petits ménagemens conservoient le respect dû aux grands, comme les brins de paille forment les digues de la Hollande.

Une vertu sévère perfectionne le goût à quelques égards ; mais elle ne dispose pas à l'indulgence, qui est aussi du ressort du bon goût.

Le sentiment semble devenir immortel par la fuite même du tems.

L'ame est si avide de bonheur, qu'elle peut à la fois regretter le passé et jouir du présent.

Le soir de la vie de deux époux qui ont couru ensemble une longue

carrière, est comme un soleil couchant qui s'agrandit et se colore de toutes les beautés de la journée.

Le Spectateur est la raison de tous les siècles : ce livre est au centre de l'humanité ; il y met tout en ordre ; et quand on le possède bien, on n'a plus une idée ni un sentiment déplacés ; ce n'est pas de l'esprit, mais il en fait avoir. Malheureusement Coste étoit un détestable traducteur : pour rendre bien Adisson, il falloit donner de l'esprit à la raison, et Coste lui laisse à peine le sens commun.

Je ne puis allier la fermeté des principes avec l'incertitude des motifs ; il semble cependant que l'exercice de la vertu devroit produire la foi, aussi sûrement que la foi produit la vertu.

Une seule crainte détruit les plaisirs de la gloire, un seul doute flétrit

toutes les jouissances de l'amitié, comme un seul nuage ternit l'éclat du soleil.

Donnons à quelqu'un des bottes de sept lieues, une branche de laurier pour badine, et Pégase pour monture, nous aurons le vrai costume du chevalier de Boufflers.

Trouver dans l'ami qu'on s'est choisi, le modèle de ce qu'on doit penser et sentir; être sûre de lui plaire en faisant le mieux possible, selon ses lumières et selon sa conscience; lui montrer sa propre vertu dans une glace fidelle : tel est le vrai bonheur conjugal.

Dans M. de Buffon, la vertu paroissoit un don de la nature, comme le génie : s'il n'avoit jamais altéré la vérité, ce n'étoit peut-être ni par amour pour elle, ni par horreur pour le mensonge; mais il avoit l'habitude

de peindre les objets réels, et il n'avoit jamais pensé qu'on pût en peindre d'autres. Il fut grand comme la nature, et simple comme elle, occupé de même des détails et de l'ensemble. Je retrouverai le grand homme dans ses écrits ; mais l'excellent homme, celui qui, malgré toutes les forces de son ame, avoit besoin de la mienne, je l'ai perdu pour jamais. Dois-je essayer de faire son portrait? dois-je porter une petite mesure auprès d'un grand fleuve? C'est du moins entreprendre une tâche infinie ou impossible.

Désirons d'abord les qualités qui nous assurent l'absence des peines ; elles sont comme le fonds de la vie, qui donne de la valeur et de l'éclat aux biens positifs.

Quand on a perdu les personnes qui nous sont chères, le monde n'est plus qu'une solitude dans

laquelle on cherche continuellement son guide.

Le vrai mérite des portraits de société est de rappeler les personnes qu'on a connues, avec des aperçus qui nous avoient échappé.

Plus la nature est belle, plus elle semble redemander le peintre sublime qui nous la fit admirer; et quand je la trouve moins riante, je pense qu'elle porte le même deuil que moi.

Je crois qu'on peut diviser les hommes en deux espèces: ceux qui sont perfectibles par eux-mêmes ou par les autres, et ceux qui agissent par instinct. Cette dernière est une espèce bâtarde, qui est, dès sa jeunesse, ce qu'elle sera toujours, et qui tient autant de l'animal que de l'homme. La première espèce gagne en vieillissant; car elle acquiert toujours quelque chose: la seconde perd

avec les années ; car ses talens tiennent beaucoup à la machine, et la machine s'use ou s'affaisse.

Les hommes dont l'esprit est amusant, n'amusent pas toujours; la conversation qui ne lasse et ne languit jamais, c'est celle des gens qui joignent la sensibilité à la finesse, et qui savent observer et faire observer continuellement, dans le tableau de la vie, des traits nouveaux qui en détruisent l'uniformité.

Que de choses inexplicables dans la nature! Comment l'ame n'étant jamais qu'une, a-t-elle des facultés diverses? Rien ne paroît plus semblable que deux unités, et rien cependant n'est plus différent que deux ames. Qui pourra jamais connoître si cette différence tient aux organes, ou si Dieu a créé des esprits d'ordres divers pour animer les hommes sur la terre, ou enfin si l'éducation a la

force

force de varier l'empreinte divine? J'aime à croire que cette diversité est dans l'essence même de nos ames, afin de pouvoir mépriser davantage ce que je mésestime.

La conduite des gens en place est tracée par celle des nourrices, qui bercent les enfans à qui elles ne peuvent donner du lait; c'est le devoir de ces deux états, que les refus ne soient jamais des rebuts.

La vérité a un caractère si puissant, qu'elle commence toujours par convaincre avant d'avoir rien prouvé.

Pour être réellement dans la classe des grands écrivains qui passent à la postérité, il faut avoir une suite d'idées à soi, il faut qu'on les retrouve dans tous vos ouvrages, qu'elles fondent tous vos écrits, et vous servent de guide dans la conduite de la vie ou dans l'étude des

sciences. Tels furent Ciceron pour l'éloquence, Bacon pour les sciences, Jésus-Christ (que j'aurois dû nommer le premier), Epictète et Marc-Aurèle pour la morale, Buffon dans l'étude de la nature, Montesquieu et M. Necker en administration; j'aurois pu aussi ranger ce dernier dans la classe des moralistes. On trouve, il est vrai, des auteurs qu'on lit avec une sorte de plaisir, comme on entend une ariette pour se délasser; leurs pensées dérivent les unes des autres, tiennent entre elles sans avoir de racines, et rien ne les rappelle dans la nature ou la société: il faut qu'elles soient dans leur petit cadre; on ne peut les en ôter sans les réduire en poussière: c'est une jolie pantomime de la pensée, qui est accordée à toutes les petites têtes dont l'amour propre est très-grand.

J'ai connu deux sœurs dont la

réputation d'esprit a changé absolument. L'aînée, dans sa jeunesse, passoit pour une fille de mérite fort raisonnable; elle ne disoit rien de déplacé: la cadette avoit tous les suffrages pour le brillant de son imagination. A trente ans l'aînée s'est trouvée une femme d'esprit, d'une conversation délicieuse; et la cadette une sotte, d'une conversation insupportable: c'est que dans sa jeunesse l'une se permettoit tout, et l'autre rien.

La postérité est un domaine qui ressemble à l'espace sans mesure et sans réalité; l'imagination en dispose à son gré: mais il ne suffit pas à des ames véritablement sensibles. C'est pourtant avec cette chimère que les hommes croient récompenser la vertu! mais c'est un droit qui ne leur appartient pas; Dieu se l'est réservé, heureusement pour elle.

On devroit citer à l'Assemblée le

mot de Fontenelle sur Mme. Geoffrin: Elle a presque toujours raison; mais elle a trop tôt raison.

Le peuple connoît l'envie, et non la jalousie, ce genre de passion plus subtil, qui agit à l'avance, et dont par conséquent il n'a pas même l'idée.

Depuis quelque tems on s'est permis de peindre les singularités des hommes de génie; cette manière donne plus de jeu à la pensée: mais quand on fait ainsi connoître les grands hommes par les petites choses, on tombe dans le défaut de la méthode de Linnéus, qui, en distinguant les animaux par de petits caractères, assimiloit le lion à la chauve-souris, et les confondoit enfin.

Il est des ames si sensibles, qu'il faut s'occuper de faire le sort de tous leurs instans; un seul peut les rendre malheureuses.

Combien a été inhumain le résultat de ces livres où l'humanité a été représentée comme la seule vertu et la seule religion.

La lutte des méchans contre les honnêtes gens seroit toujours inégale, si les armes des derniers ne leur venoient pas du Ciel : c'est une belle allégorie qui se trouve sans cesse dans Homère. Mais une plus belle encore, est celle qu'on lit dans la Bible. On ne peut lutter contre un ange sans rester infirme et défiguré; Jacob fut boiteux toute sa vie.

Voici une belle expression de M. de Saussure; il peignoit la nature dans le silence, abandonnée et stérile : *Je croyois voir*, dit-il, *le cadavre de l'univers étendu sous mes pas.*

Un conte vrai et sans plaisanterie, vaut toujours mieux quand on ne l'exagère point.

Dans la vieillesse, il faut s'aider

beaucoup du secours de la vue, pour remédier à la froideur de l'imagination et à la foiblesse de la mémoire; car la vue est le plus vif de tous les sens, et celui qui laisse un plus long souvenir. Les jeunes gens, au moyen d'une description, se forment l'idée des choses et s'en souviennent; les vieillards ont besoin de voir eux-mêmes les objets, et de les comparer avec la parole. C'est aussi, je crois, une bonne méthode, que de relire les livres dont on a conservé quelques souvenirs; car l'avance qu'on a sur sa mémoire du moment, lui donne presque alors la force et la facilité de la jeunesse.

Il est bien surprenant que *** ait fait une belle tragédie à vingt-deux ans, et n'ait rien fait de mieux, et que Racine et Voltaire aient fait de si grands progrès après leurs premiers essais: c'étoient des esprits qui

avoient reçu le moule intérieur dont parle M. de Buffon, qui se grossit dans toutes les dimensions de ce qui convient à leur nature. La Bible et les anciens changèrent tour à tour le style de Racine; Voltaire devint grand chez les Anglois.

On a tort, à ce qu'il me semble, de prétendre que les lois ne sont bonnes qu'autant qu'elles s'accordent avec la délicatesse de la conscience; au contraire elles sont et doivent être souvent en contradiction avec notre conscience; car le principe de la législation est l'égalité entre tous les hommes, et le principe de la conscience est le sacrifice de soi: la loi ne veut pas que personne soit lésé, et la conscience supporte de grands maux, pour éviter de nuire légèrement aux autres, ou simplement par respect pour la vertu. C'est ainsi que la loi anéantit toutes

falloit plutôt frapper fort que frapper juste. Voltaire a marqué ainsi les rangs tant disputés de la tragédie et de la comédie ; car dans la comédie il faut plutôt frapper juste que frapper fort.

Il faut avoir beaucoup d'esprit pour oser se mêler d'être du nombre des foux.

Doit-on s'étonner des effets miraculeux de ces deux natures extraordinaires, l'ame et le corps réunis ensemble ? et faut-il être surpris que la prédominence de l'un offusque quelquefois l'autre ? Voyez dans la nature tout ce qui résulte de merveilleux du mélange de deux substances différentes, quoique prises dans la même classe. Par exemple, l'effet d'une goutte d'eau jetée sur un vase d'huile bouillante ; le caillou qui laisse échapper une étincelle enfermée dans son sein depuis plusieurs

milliers de siècles ; et cette étincelle qui produit ensuite une incendie, nous donnent une image assez juste de l'ame renfermée dans des organes matériels, et qui s'échappe de tems en tems pour éclairer l'univers. Croirai-je que l'ame de l'homme de génie soit ensevelie dans le néant, tandis que sa pensée a traversé des milliers d'années pour venir encore animer la mienne ?

Quand M. Bertier parle en public, il dit quelques paroles de suite ; il s'arrête pour recommencer de nouveau, après un petit intervalle : c'est que son esprit est si embrouillé, qu'il le dévide comme un écheveau dont tous les fils sont mêlés ; il tire un bout l'un après l'autre, et il est arrêté ainsi successivement.

Il faut bien observer, dans le cours de notre vie, les mots, les choses et les actions dont les impressions nous restent, et qui nous reviennent

involontairement ; ce sont des avertissemens de la conscience. Certains mots des personnes que nous devons chérir, auxquels nous ne croyons pas avoir fait attention, restent gravés dans notre esprit, et nous reviennent sans cesse. Si l'on cherche la cause de cette impression, l'on peut reconnoître ses torts et s'en corriger.

Plusieurs mots, plusieurs situations qu'on trouve dans les livres, se retiennent à jamais et reviennent sans cesse après une seule lecture ; cette mémoire involontaire est aussi un avertissement de l'esprit, qui nous apprend à connoître les véritables beautés et les véritables défauts.

On devroit descendre chaque jour au fond de son cœur, convenir d'y vaincre tous les penchans qui troublent notre vertu, et subjuguer même notre répugnance pour les vicieux, quand nous avons avec eux

quelques rapports nécessaires et de devoir rigoureux. Il faut dompter aussi jusqu'à des goûts raisonnables ou indifférens en eux-mêmes, lorsque leur excès peut avoir quelques inconvéniens dans notre position.

Si la maladie ne nous rend pas meilleurs ni plus aimables, elle nous fait perdre beaucoup ; car il ne peut y avoir qu'une suite de réflexions, aidées du secours divin, qui nous garantisse de l'humeur et des sentimens injustes, suite naturelle de la souffrance.

Le Tems tient une éponge; il efface les premiers traits; mais il ne peut détruire ce qu'on a gravé en passant le burin deux ou trois fois.

Les anciens ont décomposé le discours : ils ont parlé de toutes les parties qui le constituent, sans rien dire de ce qui en fait l'ame ; ils n'ont parlé

que du corps, si l'on peut s'exprimer ainsi.

On confond tellement, dans les ouvrages d'un bon écrivain, ses discours et son caractère, qu'on ignore s'il a composé les phrases qu'il emploie, ou si le sujet les lui a suggérées presque involontairement.

La terreur rapproche les lieux et les tems les plus éloignés, et le passé est toujours présent pour les ames sensibles.

M. d'Aguesseau disoit de l'*Histoire de Louis XI* par M. Duclos : On voit bien qu'il ne sait tout cela que d'hier. Ce mot ne pourroit pas être appliqué à tout le monde; car certains esprits ressemblent à nos parterres, où les fleurs qui croissent dans un jour, ont un parfum plus doux que celles qui se développent lentement.

Sancho fut mis, les yeux fermés, sur un cheval de bois; on lui persuada qu'il traverseroit les airs par la puissance magique de cette monture : tantôt l'on souffloit à ses oreilles, quelquefois on allumoit un grand feu près de lui, afin qu'il crût s'être approché du soleil ou de la région des vents; enfin on lui ôta son bandeau, et il se persuada qu'il avoit fait le tour du soleil. Emblème fidelle des gens à imagination.

Il faut éviter avec soin de blesser les défauts qu'on ne peut corriger. L'observation de cette maxime pour soi-même et pour les autres, a une grande influence sur le bonheur, et il ne faut s'en écarter ni avec ses supérieurs, ni avec ses inférieurs; elle est même de devoir rigoureux pour les personnes qui ont des droits sur notre reconnoissance.

On ne peut rien faire de parfait

sans être maître des circonstances ; il faut toujours s'y conformer et changer avec elles. Dieu seul est parfait, car il a tout créé ; il gouverne les choses et ce qui les environne ; seul il fait sa place.

Dans le moment où nous sommes, la terreur nous fait rassembler sur un seul point du tems et de l'espace tous les intérêts de la vie, et même tous les instans qui ne sont déjà plus ; car nos longs attachemens se représentent à nous, et augmentent notre attendrissement : ainsi notre ame est en tumulte, et rien ne s'y trouve à sa place ; il ne nous reste pas même assez de présence d'esprit pour réfléchir sur nos sentimens.

En morale, il faut toujours se défendre de l'empire du moment : on ne voit bien les objets que de loin ; la perspective est fausse de près.

Les maximes de l'esprit ne souffrent pas toujours le transport ; on ne peut pas toujours les appliquer à la morale. Par exemple, un écrivain, un homme du monde, ne doivent pas apporter à tout ce qu'ils disent la mesure la plus précise : mais un instituteur doit se conduire par d'autres règles d'optique ; la tête d'un enfant est une chambre obscure où les objets du dehors ne vont jamais se peindre qu'en miniature ; il faut donc les agrandir, pour qu'il les reçoive dans leur état naturel. Toutes les vertus qui ne sont pas grandes et parfaites, toutes celles auxquelles on fait des exceptions, toutes celles dont on ne parle pas continuellement avec un saint respect, ne laissent que des traces confuses et faciles à s'effacer : par exemple, si l'on apprenoit aux enfans à respecter la vérité avec la même énergie qu'on emploie à leur défendre de voler, ils ne mentiroient

pas plus qu'ils ne dérobent. Voilà donc l'inconvénient, en éducation, de cet amour pour la mesure, si raisonnable dans les discussions ordinaires de la vie.

Pour plaire en conversation, il faut toujours plus tirer de son esprit que de sa mémoire; car ce qu'il nous suggère se rapporte plus directement aux personnes à qui nous parlons: il faut aussi laisser quelques intervalles entre ses paroles. En général, quand on a de l'esprit, il vaut toujours mieux être soi qu'être *un souvenir;* c'est toujours la différence du passé au présent. Il semble aussi que l'esprit dépend moins de nous que toute autre faculté; c'est une sorte d'inspiration involontaire à laquelle le système de Mallebranche paroît convenir plus immédiatement: notre faculté de penser est surtout très-extraordinaire, en ce qu'lele est

absolument précaire; et cette certitude est délicieuse, la dépendance continuelle étant une preuve de la présence constante de notre Créateur.

Les distractions étouffent l'esprit avant sa naissance; et c'est en fixant son attention sur tout ce que les autres disent, qu'il nous vient des idées en propriété : il suffit même d'un mot au hasard pour réveiller quelques souvenirs, et nous permettre de parler. Il faut être attentif à ce qu'on dit, à la manière dont on l'exprime, à la nuance délicate des mots : toutes ces pensées diverses ne nuisent point à la chaleur; car il n'y a point de vraie chaleur sans nuance, puisque rien n'est si froid que l'exagération, et rien n'est si ardent que la peinture véritable et distincte de nos sentimens. Tant qu'on peut écouter la personne à qui l'on veut plaire, on ne doit dire que ce qu'il faut pour

l'encourager à parler, et pour lui montrer que le silence est de l'attention et du plaisir ; ainsi il ne faut parler que par intervalles, et ne se permettre des récits qui prennent trop de place que quand on croit pouvoir les faire avec grâce. Les longs récits conviennent peu surtout aux personnes dont le genre est la grande finesse ou une plaisanterie délicate, et un certain abandon d'exagération et de gaieté.

La plus grande politesse avec les hommes, est une des plus sûres marques du savoir-vivre des femmes. Il ne faut dire des choses flatteuses, que quand elles sont fines ou caressantes et abandonnées ; autrement ce ne sont que des louanges grossières qui embarrassent, et qui déplaisent même à ceux à qui on les adresse. Enfin on devroit avoir ces attentions dans la conversation ordinaire, avec tout le

monde, afin de prendre l'habitude des manières aimables.

L'esprit est toujours nécessaire au talent, pour le choix de l'emploi du talent. Le talent sans esprit s'exerce indifféremment sur tout, et souvent ainsi manque son effet; il est comme ces étoffes veloutées qui recueillent tous les genres de poussière, la poussière d'or et celle de cuivre. Ainsi Stern fait beaucoup d'effet quand il emploie son talent à des objets intéressans; il ennuie en l'appliquant à des platitudes.

L'abbé le Noble a apporté à M. de Buffon un aimant artificiel qui pèse seize livres, et qui en porte deux cent cinquante. Cette proportion est inférieure à celle des aimans naturels; mais les aimans naturels ne peuvent jamais opérer en grand: seize livres d'aimant naturel auroient plusieurs

pôles, et par conséquent tout le mécanisme en seroit dérangé. La vertu magnétique n'agit que par les surfaces; ainsi une livre d'aimant dans une seule masse portera beaucoup moins de poids que cette livre partagée en seize onces : mais l'attraction suit la grande loi de la nature, et agit en raison de sa masse. La vertu magnétique ne s'épuise point; il paroît que l'électricité qui part de la terre remplace les émanations dispersées. Les hommes ne peuvent jamais exécuter en grand ce qu'ils ont vu opérer en petit; c'est un secret qui n'appartient qu'à la nature : cette action de l'aimant est si extraordinaire, qu'elle paroît un jeu de la nature, parce qu'elle n'est pas dans l'ordre général.

Le vulgaire n'admire que les exceptions; l'homme instruit et éclairé admire plus encore tout ce qui est con-

forme au plus grand ordre des choses, et il seroit tenté de regarder l'exception, le miracle même, comme un défaut, s'il ne savoit pas que toutes ces choses, mieux connues, rentrent enfin dans l'ordre général : mais pour l'homme, toutes les fois qu'il fait une exception à son caractère, si ce caractère est bien ordonné, c'est certainement un tort.

Quand on a l'instrument du génie, on peut l'appliquer à tout, du moins dans sa jeunesse ; mais lorsque les idées ont pris ensuite une certaine tournure, on ne peut changer d'objet que dans le même genre, surtout à cause de l'estime qu'on en a conçue. Cependant M. de Buffon, dans l'élévation de son génie, a fait le meilleur de tous les choix, l'étude de la nature ; il auroit trouvé l'empreinte des hommes sur tout autre genre de connoissances ; mais cette recherche étoit

au-dessous de lui. En administration, il auroit fallu connoître les formes ; en poësie, les règles arbitraires du vers, etc.

M. de Buffon ne pouvoit rendre raison d'aucune des règles de la langue françoise, et cependant c'est un de nos premiers écrivains : ce n'est pas cette métaphysique du langage, inventée par les hommes, dont il est instruit ; mais il n'a pas mis un mot dans ses ouvrages dont il ne puisse rendre compte. La première règle qu'il observe, c'est la plus grande clarté sous toute sorte de rapports ; ensuite il a étudié l'art de nuancer ses idées, et de parvenir, sans efforts, d'une idée commune à une idée sublime, d'une idée générale à une idée particulière, *et vice versâ*. Cet art, qui consiste surtout dans les gradations de la pensée, n'est pas cependant indépendant du mécanisme de la langue;

l'un et l'autre défaut de ce genre font cahoter le lecteur. Prenez une page de M. de Buffon ; rien de si coulant ; la pensée, le style vous entraînent également : on s'arrête en lisant d'autres écrivains ; on répète sans savoir pourquoi.

Trop de ponctuation suppose trop d'interruption dans les pensées, peu de nuances, et, en second lieu, des mots mal placés. Par exemple, *il paroît*, et tous les autres impersonnels, ne doivent jamais se mettre après une phrase dont le sujet est masculin, car alors il fait équivoque.

Un esprit commun ne trouve d'abord que des idées communes ; mais il n'en connoît point l'origine, et ne peut les motiver. Un esprit un peu au-dessus s'écarte de la route ordinaire, entre dans le faux et devient fastidieux ; il déplaît également aux esprits communs et aux esprits supé-

rieurs : car ces derniers savent que les choses communes ne sont au fond que les résultats des pensées des gens de génie de tous les siècles, et ils se font distinguer seulement des esprits ordinaires, non par leur façon de penser, mais par la manière de la motiver et de l'exprimer. Les uns connoissent la cause, les autres ne connoissent que les effets; distinction, de toutes la plus grande, puisque c'est ainsi qu'on pourroit marquer la gradation de l'homme aux esprits célestes.

Si nous avons le malheur de n'être attentifs qu'aux bagatelles, il vaut encore mieux les lire et en tirer quelques fruits, que perdre son tems à laisser errer ses regards sur un livre sans que la pensée y soit présente.

Tout est nuancé dans la nature: on n'y voyoit qu'une seule lacune, le lézard, qui a quatre pattes, et le

serpent, qui n'en a point du tout. M. de Buffon vient de recevoir une couleuvre bimane; la lacune est remplie. Je suis persuadée que ces nuances que nous apercevons dans l'ordre physique, existent aussi dans l'ordre moral, et que les ames ont aussi leur gradation du vice à la vertu, et de l'ineptie au génie.

Mme. de Lauzun, occupée sans cesse de sa grand'mère, et n'ayant jamais été en butte aux traits de l'envie, rappeloit Énée au sac de Troie, portant son père sur ses épaules; les ennemis le respectèrent tant qu'il fut chargé de ce précieux fardeau.

Pourquoi dit-on, *Ce sont de perfides bontés*, *des bontés perfides*? C'est que le premier article étant indéfini il convient au mot *perfides*, qui n'est pas achevé et laisse en suspens, et ne convient pas à *bontés*, dont l'idée reste toute entière.

Lorsqu'on vit avec ses regrets et qu'on se les retrace, certaines heures et certaines personnes se présentent toujours à nous les premières; elles marquent les véritables sujets de nos douleurs : ce sont les pierres itinéraires d'un espace déjà parcouru ; si on les retranchoit, on n'en connoîtroit plus l'étendue.

A la distance où nous sommes, on ne découvre plus que l'ombre de l'opinion ; et souvent quand on la voit s'agrandir, on peut croire qu'elle est à son couchant : d'ailleurs les liaisons des événemens échappent ; les faits paroissent isolés ; et les papiers publics rappellent ces lignes que les devins observent dans des tasses, et qu'ils expliquent contradictoirement, selon le vœu de ceux qui les consultent.

Milton, qui se connoissoit mieux que personne *en enfer et en paradis*,

a placé l'enfer dans un lieu incommensurable, et le paradis dans une plaine peu étendue : en effet les grands espaces nuisent souvent au bonheur.

Loin des personnes qui nous sont chères, toute retraite est un désert, et tout espace est un vide.

Il faut en affaires, disoit milord Bolimbroke, de la *dissimulation*, et non de la *simulation ;* il faut user de la dissimulation, comme ceux qui battent de la monnoie emploient le cuivre. Un peu d'alliage ne nuit point, beaucoup décrédite le coin et ceux qui le frappent.

M. Tronchin écrivoit à Boërhaave : Nous avons regardé cette dissection ; mais nous ne pouvions la voir qu'avec vous.

Les vieillards dont les idées sont disparates, disoit M. de Buffon, ont toujours eu, dans leur jeunesse, le

défaut de sauter d'une idée à une autre, et de ne pouvoir s'y arrêter. Il attribuoit le génie à la continuité de la pensée sur un même objet, c'est-à-dire, à la qualité contraire au défaut dont nous venons de parler.

Une femme ayant des souliers de Charpentier, l'envoya chercher. Comment, monsieur, lui dit-elle, il n'y a que douze heures que j'ai ces souliers, et ils ont éclaté? *Ah! dit-il, je vois ce que c'est; madame aura marché.*

Mlle. Bertin répondit à M. de Toulongeon, qui se plaignoit du peu de valeur de ses étoffes et de la cherté de son compte: Ne paye-t-on à Vernet que la toile et les couleurs?

On disoit de M. le duc d'Orléans, qu'il y avoit plus à louer qu'à citer dans sa vie.

On parloit de la manière dont les larmes se dardoient hors des yeux de

Marie de Médicis. C'est, dit M. Dubucq, que ce n'étoit pas elle qui pleuroit, mais un démon qui pleuroit en elle.

L'impression qu'a faite au dîner le trait des larmes de Marie de Médicis, montre combien les images nouvelles de tout genre ont d'ascendant sur les esprits, et avec quel soin on doit les recueillir ou les découvrir.

M. Dubucq disoit encore, en parlant des critiques qu'on avoit faites sur M. de Guibert : Cela me rappelle le mot de la Sapience, *Scrutator majestatis opprimetur à gloriâ* ; ou, pour me servir d'une phrase synonyme, On perd la vue en cherchant les taches du soleil.

La petite Sivri disoit : Il ne faut pas abandonner trop tôt à elle-même une personne bien élevée ; car il lui arriveroit comme à ces statues qu'on jette au moule ; si on les en sort avant

qu'elles soient séchées, l'air et le soleil les boursoufflent et leur font des crevasses qui les défigurent.

M. de Voltaire avoit écrit un morceau d'histoire qui exigeoit une grande exactitude dans les époques ; il pria M. Mallet, très-habile chronologiste, de remplir les dates qui étoient restées en blanc : ce travail étoit long. Au bout de quatre jours, M. Mallet fut surpris de voir l'ouvrage imprimé. Voltaire lui dit : La fidélité des époques ne fait rien au lecteur ; je les ai mises au hasard. Il n'avoit pu supporter de différer l'impression ; il falloit qu'il jouît, à l'instant même, de ses ouvrages.

Chimay pressoit extrêmement Louis XI de terminer les affaires de son maître, Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Le roi, impatienté, lui dit : Votre maître est-il d'un métal différent des autres ? — Oui, sire,

répondit

répondit Chimay ; car il vous a reçu lorsque personne ne vouloit de vous.

On demandoit à Newton comment il avoit fait ses grandes découvertes? Il répondit : En y pensant patiemment.

Quand on veut s'asseoir, dit Vestris, il faut toucher sa chaise par derrière avec une de ses jambes.

Il faut étudier les défauts, et surtout le défaut principal des personnes avec qui l'on veut vivre, afin de ne jamais les blesser ; c'est le seul moyen de conserver la paix et de ne pas altérer le sentiment.

M. Beaujon pressoit M. Necker d'accorder une place de fermier général à M. de Saint-Hilaire. — Qui fera ses fonds ?—*Moi*, dit M. Beaujon.—Vous parlez comme Corneille. C'étoit une allusion au *moi* de Médée. M. Necker est bien impoli, dit

M. Beaujon ; il dit que je raisonne comme une Corneille.

Il ne faut jamais faire de lecture sans en porter un jugement, ni de nouvelles connoissances sans se former une idée de leur caractère.

L'impératrice de Russie faisoit lancer un vaisseau en sa présence ; elle étoit assise dans un fauteuil sur une jetée, à quarante pieds de hauteur : les marins avoient laissé, par imprudence, un mât incliné, de telle manière que le vaisseau, en avançant, auroit jeté dans la mer le fauteuil de l'impératrice. L'amiral Grai, qui étoit avec elle, s'aperçut à l'instant du danger, et n'eut que le tems d'enlever le fauteuil et de le mettre à six pas en arrière : toute la cour suivit machinalement le même mouvement. L'impératrice, un peu surprise de se voir ainsi transportée, vit au même instant le mât raser la place

qu'elle venoit de quitter ; et se tournant vers l'amiral Grai avec une grâce et un sourire inimitables : Monsieur, lui dit-elle, vous avez eu peur pour la première fois de votre vie.

M. Fox étant résolu à contredire un ministre, ignoroit cependant absolument la nature du bill que ce ministre vouloit faire passer. Il dit à un de ses amis : J'ai totalement oublié les détails de l'affaire qu'on traite ; mais je m'en vais écouter le secrétaire d'état, et je trouverai bien dans les raisons qu'il dira en faveur du bill qu'il veut faire passer, toutes celles qui peuvent le contredire. Et en effet, M. Fox fit, dans cette circonstance, un de ses plus beaux discours.

On disoit que M. de Buffon écrivoit le matin ses ouvrages avec des substantifs, et qu'il mettoit des adjectifs le soir.

Un capucin exhortoit un voleur à

la mort, et lui disoit de renoncer au diable. Je renonce, dit-il, à monseigneur le diable. — Malheureux ! pourquoi dites-vous monseigneur ? — C'est, répondit le voleur, qu'on ne sait pas ce qui peut arriver.

Il est bien difficile de renoncer à tous les goûts, à toutes les habitudes qui ont rempli la vie ; nous voyons même que, pour passer de ce monde dans un autre, il faut changer d'organe en changeant de demeure.

Une preuve que les maximes d'éducation n'admettent pas cette mesure tant vantée en haine de ce siècle exagérateur, c'est qu'on ne peut élever ses enfans dans la vertu, que loin des sociétés ; là seulement on reçoit les principes dans toute leur rigueur, sans qu'ils soient adoucis par l'expérience des parens, ou modifiés par l'exemple.

Un lecteur exercé s'aperçoit bientôt

si les discours d'un auteur partent véritablement de sa pensée, comme la feuille naît de la tige ; car tout plaît de cette manière : mais si la pensée est trop loin du discours, alors le lecteur devient très-difficile ; car il faut qu'un auteur soit sublime pour faire supporter des idées auxquelles il ne donne pas son assentiment le plus prochain. Il en est de même en conversation.

Le style doit avoir du mouvement, c'est-à-dire qu'il faut interroger, s'écrier, changer les tems, et tout cela naturellement et comme par une impulsion involontaire : mais les mouvemens même doivent être bien amenés ; tout l'effet dépend de ce qui les précède et les rend vraisemblables.

La correspondance de Rousseau achève de faire connoître les gens de lettres. Quelle inquiétude d'es-

prit ! quelle affectation de vertu et quels écarts de morale ! Saint-Lambert écrivoit à quelqu'un : *O Philosophes dignes des étrivières, je vous honore et je vous respecte, mais je m'aperçois que vous n'êtes aussi que des hommes.*

A quoi donc attribuer toute cette orgueilleuse extravagance ? Les gens de lettres ressemblent à ces jolies femmes qui ne peuvent se regarder sans perdre la tête. Voyez quel plaisir l'on goûte en revanche au milieu de cette correspondance de Charenton, en lisant les lettres simples et vraies de Saint-Lambert et du docteur Tronchin. Que penser de cette sublime éloquence de Rousseau, employée à peindre toutes ses extravagances ? que penser d'un langage qui exprime si bien ce que personne n'a jamais senti ? Tout cet échafaudage doit faire connoître, par son influence, combien il faut se dé-

fendre de la chaleur des caractères, jointe aux charmes de la parole.

Deux choses sont nécessaires pour tenir les rênes de son caractère; une étude attentive, qui réunisse les idées sur un seul point et calme la tête, et, quand elle est calmée, une suite de profondes réflexions sur le passé, le présent et l'avenir.

Les gens qui ferment les yeux en parlant, sont la véritable image des écrivains arides, qui croient ne devoir s'occuper que de la chose dont ils nous entretiennent, et jamais du lecteur à qui ils s'adressent. La seule manière de fixer l'attention, et par conséquent le vrai moyen d'être plus clair et de se faire mieux entendre, c'est de ne laisser échapper, de ne négliger jamais, dans l'objet qu'on traite, aucun des rapports qu'ils peuvent avoir avec l'homme ou avec les hommes: ainsi dans les miné-

raux même, cette partie de l'histoire naturelle la plus éloignée de l'homme, il faut encore chercher ce qui les en rapproche; on ne pourroit isoler un discours sur les pierres, qu'autant qu'on n'auroit que des pierres pour lecteurs.

Il y a deux sortes de crédit, disoit M. de Calonne; le crédit fondé sur une confiance réelle, qui est toujours borné, et le crédit fondé sur une confiance illusoire, qui est infini: l'un exige l'économie et l'autre la dépense. M. de Sarsfield a fait, dans le même sens, un traité sur le bonheur, afin de prouver qu'il ne pouvoit naître que des illusions. Ces deux idées se rapprochent et sont également déraisonnables.

Le seul moyen de se soutenir dans des circonstances singulières et pénibles, et lorsqu'on est obligé de vivre avec des personnes vicieuses ou

capricieuses, c'est de se garder d'altérer la vérité dans les plus petits détails et les plus indifférens, et de suivre la vertu dans ses branches les plus délicates de bonté et d'indulgence; d'étouffer tous les mouvemens involontaires, et de se tenir surtout aussi tranquille qu'il est possible : moins on s'agite, plus on se recueille en soi, et moins on risque de se compromettre, et d'exciter ses propres ressentimens et la colère et les plaintes des autres.

Le meilleur moyen d'arracher un mauvais sentiment de son cœur, est de ne jamais rien dire ni rien faire de ce qu'il nous suggère.

M. de Rhullières laissoit percer dans sa conversation une nuance de son état d'historien, qui visoit à la pédanterie ; il mettoit une trop grande importance à l'examen d'un petit fait et à toutes ses circonstances ; il ne

vouloit jamais voir l'opéra que derrière les coulisses.

On doit éviter l'apparat dans tout ce qu'on dit; car dans les affaires de la vie, et surtout en conversation, il faut toujours avoir l'air de faire tout en passant.

Lorsque le cœur est sensible et que la conscience est timorée, la moindre bagatelle les agite, et il faut les mettre à l'abri du plus léger souffle.

La vie la plus douce est celle que de légères contrariétés peuvent altérer; c'est un ruisseau limpide que la chute d'une fleur fait vaciller.

Dans la religion chrétienne, on ne peut chercher à plaire à Dieu que par les mêmes voies qui conservent notre bonheur et qui l'augmentent: ce rapport unique du créateur à la créature est véritablement sublime.

Rien ne glace plus le cœur que la

vanité ; car elle tourne nos soins et nos penchans vers des personnes qui nous sont indifférentes.

Dès qu'en se relisant on ne s'entend pas clairement soi-même, il faut, sans hésiter, reconstruire sa phrase.

On ne doit parler des sentimens qu'avec détail, et de la vertu qu'en la peignant par de grands traits. Le sentiment n'a jamais une vérité vague ; il lui faut des caractères qui lui servent comme de certificats : la vertu est à peu près la même chez tous les hommes, et les détails auroient trop d'uniformité.

Le nom de vertu, dans la bouche de certaines personnes, fait tressaillir, comme le grelot du serpent à sonnettes.

Il semble que B... et C... louent,

la vertu ; dans l'espoir secret que leur bouche l'avilira.

Faire toujours une digression pour définir le mot, est un grand défaut dans le style ; mais ce défaut est moindre dans les sciences, où les termes sont peu connus, et où l'explication est souvent utile.

On disoit d'un ouvrage ingénieux : Toutes ces idées sont fort claires ; et cependant il n'en est presque aucune qu'un sot pût entendre.

LETTRES,

ET FRAGMENS DE LETTRES.

A. M. Thomas (1768).

J'ai dit hier à votre ami, que l'absence nous faisoit tort auprès de vous, monsieur, et qu'il me sembloit que le tems commençoit déjà à passer légèrement son éponge sur vos sentimens. Je voulois un démenti; mais votre Pilade [M. Bart] a fortifié mes craintes : les poëtes, à l'entendre, étoient faits ainsi; leurs esprits ne vivoient que pour le passé et l'avenir, mais leurs cœurs se dévouoient au présent; et mille autres impertinences qui m'ont déplu souverainement, et qui m'obligent aujourd'hui à prendre la plume. En vérité j'ai

de l'humeur ; je me repens amèrement de vous avoir laissé à Clermont. Mais comment ! une imagination si brillante ne seroit donc qu'un miroir qui réfléchit l'objet présent sans en garder l'empreinte ! Pour moi je sens que la mienne est de quelque métal bien dur, et que le tems est le burin. C'est un grand malheur, je l'avoue ; dans l'absence des personnes que j'aime, je ne sais leur découvrir aucun défaut que celui de leur légèreté. Il faut que je sois née sous une étoile singulière ; mes amis me trouvent des torts tout nouveaux : le petit abbé ne sauroit me pardonner d'aimer la vertu ; vous, monsieur, d'être à cent lieues de Clermont ; et Mme. Geoffrin, d'être malade. A propos de cela, savez-vous qu'elle fit un vœu pendant mon voyage au Mont-d'Or, comme on en faisoit autrefois dans les dangers d'un naufrage ; c'étoit de placer un tableau dans sa chambre ;

en mémoire de mon retour et de ma guérison. Effectivement j'ai reçu l'*ex-voto* ; c'est son portrait à l'âge de trente-cinq ans : il lui ressemble peu ; et cette circonstance m'affligeroit, s'il ne sembloit vouloir réunir pour moi toutes les années de sa vie, et me dédommager des instans où je ne vivois pas encore. . . . .

. . . .

Au même.

Vos deux charmantes lettres, monsieur, m'ont fait un plaisir inexprimable. Dans tous les tems j'ai besoin de votre amitié; mais elle est surtout délicieuse pour mon cœur, lorsqu'il est accablé sous le poids des inutilités de la vie : c'est auprès de vous qu'il cherche un asile ; c'est auprès de vous qu'il vient ranimer des sentimens et rappeler des principes que l'habitude des idées reçues vou-

droit en vain affoiblir. Votre conversation est toujours pour moi comme le réveil après un songe confus ; je me dis : Voilà le beau, le vrai, l'honnéte, et tout le reste n'est qu'illusion et mensonge. Alors mon ame toute entière s'élance au devant de vos paroles ; il me semble que j'ai pensé ce que vous dites, ou du moins je désire de l'avoir pensé. Mme. de Maintenon disoit, je crois, de Mme. d'Heudicourt : « Je ris toujours quand cette femme » parle ; mais cependant je ne me rap» pelle pas de lui avoir ouï dire une » seule chose que je voulusse avoir » dite ». Et moi j'envie tout ce que vous dites ; j'en excepte cependant vos préventions contre les enchantemens, que je crois toujours plus mal fondées. Voyez donc de combien de plaisirs votre absence me prive. Si elle vous rend plus heureux, je ne les regrette pas ; je ne voudrois pas que mon amitié vous coûtât un seul

rayon

rayon de gloire ; mais être à la campagne sans avancer votre ouvrage, me paroît de la plus grande inconséquence. Je ne recevrai point le vœu que vous m'offrez ; l'univers m'en rendroit responsable ; et puisque je ne puis rien pour la postérité, je veux du moins n'être pas coupable envers elle. Adieu, monsieur, je serai contente si vous me mettez d'abord après la gloire.

Au même.

Un des inconvéniens du génie, est d'être aussi vivement affecté par les petites choses que par les grandes ; c'est un feu continuel qui s'attache également à la paille et au bois de cèdre. J'ai été frappée de cette réflexion en vous voyant tourmenté par des bagatelles. Le meilleur caractère, quand il est sensible, ne pardonne rien à ses amis : l'esprit

voit à peine les défauts des indifférens; mais le cœur a des yeux de lynx. L'aigreur, les plaintes, les reproches, sont le langage de l'intérêt; il n'est pas fait pour les simples connoissances. Il seroit mieux peut-être pour le bonheur, de s'envelopper dans son existence et de ne permettre jamais aux autres d'en approcher; mais il faudroit trancher à coup de hache tous les liens de la vie; et autant vaudroit être mort, car la mort n'est effrayante que par la profonde solitude où elle nous laisse. Pardonnons donc les défauts de nos amis, puisqu'il faut les aimer malgré nous; pardonnons-leur aussi des torts involontaires, puisque notre ressentiment l'est aussi. Il semble que la liberté de l'homme ne s'étend jamais qu'aux actions; et pour modifier nos sentimens, il faut ruser avec notre ame comme avec celle d'un autre: c'est ainsi que la nature nous montre notre esclavage,

dans les actes même de notre liberté. Voilà les réflexions qui m'occupent depuis votre départ. Votre inquiétude me faisoit de la peine, votre absence étoit pour moi une grande privation, le tracas de la vie m'accabloit : comme vous j'ai cherché la solitude ; je suis rentrée en moi-même, et j'y ai presque trouvé le sentiment du bonheur. Je me suis dit : Que me manque-t-il encore ? J'ai la mesure précise des avantages de la vie qui entraîne le moins d'inconvéniens avec elle, assez de fortune pour n'y penser jamais, assez d'esprit pour jouir sans cesse de celui des autres; un mari qui répond à ma tendresse ; une sensibilité inépuisable pour jouir de son affection dans tous les détails ; et un ami gâté par les Muses, et qui me gâte à son tour. Ajoutez à cela le don le plus rare, une foi assez vive pour anéantir la crainte de la mort et des événemens. Mais si je trouve

ainsi le bonheur, comment ne le rencontreriez-vous pas au fond de votre cœur, vous qui n'eûtes jamais d'autre mobile que la passion de la vertu et d'une gloire digne d'elle ; vous que des talens supérieurs élèvent au premier rang ; vous à qui les charmes de l'étude préparent des ressources toujours nouvelles ? Et vous pourriez altérer ce bonheur par des misères de procédés ! Une feuille jetée au hasard peut-elle troubler la surface de la mer ?

J'ai presque été la victime de ma curiosité ; sans un prompt secours, les vents m'auroient jetée du haut de l'Observatoire. J'ai vu ensuite parfaitement l'anneau de Saturne et les satellites de Jupiter ; j'en ai été très-vivement affectée, comme l'ont été, je pense, nos premiers pères, lorqu'ils aperçurent le soleil pour la première fois. J'ai cru vous découvrir dans Saturne ; c'est votre ombre, du moins ;

qui va déjà prendre la place que le tems lui donnera dans quelques milliers de siècles. Je retournerai mardi pour voir la lune; et je ne doute pas d'y découvrir quelques autres de mes amis que je ne veux pas nommer. . .

. . . .

Au même (1770).

J'attends une de vos lettres, monsieur, et je vous écris pour calmer mon impatience. Il me semble que votre amitié s'exprime à présent comme je le désire. On juge mieux des sentimens à une certaine distance; les petits nuages ne sont plus aperçus, et la vérité se montre sans obstacle. Je ne crois pas mériter les caprices du cœur; et plus ses variétés me sont étrangères, plus elles m'affligent; je crois y voir souvent la perte de mes espérances. Par égard pour ma sensibilité, tâchez donc de vaincre

ce goût de solitude intérieure qui vous fait dédaigner d'ouvrir votre ame aux doux sentimens de l'amitié. Grondez-moi, accusez-moi de vos peines ; soyez injuste si vous voulez ; mais ne concentrez jamais vos idées et vos mouvemens. Les querelles sont peu de chose ; ce sont des secousses qui ne servent qu'à montrer la force de la chaîne par le bruit qu'on fait en l'agitant : mais à ce silence, à cet air sombre, contraint et réservé, il semble qu'on vient de trancher tous les liens, et que celui qui voudroit y compter et s'y suspendre tomberoit bientôt sans appui.

Je souffre un peu, et je vous gronde parce que je souffre : j'accuse toujours de mes maux les personnes qui me sont chères ; car c'est le seul moyen que ces maux ne soient pas perdus pour le bonheur. Dire qu'on se fâche contre les indifférens, c'est, ce me semble, une contradiction

dans les termes et dans l'idée : c'est pour cela, monsieur, que la rage de Fréron doit vous faire aussi peu de peine que celle des tigres de la Chine ; quoi qu'il fasse, il est trop loin de vous pour vous atteindre jamais ; et quelque force que lui prête sa fureur, à quelque hauteur qu'il s'élance, il ne parviendra pas à déchirer le bas de votre robe. Je m'attendois à la mort tragique de la *Veuve du Malabar*; nous avons assisté aussi à un petit enterrement des *Provinciaux détrompés*; mais la léthargie étoit si profonde et si extraordinaire, qu'elle s'est communiquée aux spectateurs. C'est pourtant un ami et un soi-disant imitateur de Diderot; car tous les plats auteurs se sont classés dans le genre simple, comme Tournefort classoit, si je ne me trompe, le chardon avec l'ambroisie, à cause des rapports. Dites, monsieur, je vous supplie, à votre ami du Moulin-

Joli, combien je suis sensible à ses bontés; mon cœur me dit que j'y aurai des droits un jour. Voudriez-vous demander un jardinier pour Saint-Ouen à Mme. le Comte. Pardon, mille fois pardon; je vous ai toujours vu au niveau des plus grands objets, sans être pour cela trop loin des petites choses : elles entrent dans le système de la vie, comme les grains de sable dans celui du monde; et leur effet les rend souvent plus importantes que les plus grands principes de philosophie. Je suis très-affligée de l'incommodité de M. d'Alembert; ses lumières, ses talens, en ont fait un de ces hommes rares qu'on aime sans les connoître, par respect pour soi-même, et dont les ames les plus foibles ont la vanité d'être enthousiastes.

Au même.

La charmante lettre que vous m'avez écrite, monsieur, m'a fait un plaisir inexprimable ; quand vous avez de ces momens de douceur, d'amitié et de sensibilité, je crois être transportée dans la demeure des anges. Mais soyez donc toujours le même ; que mon ame puisse se reposer sur la vôtre ; qu'au milieu de cette tristesse involontaire attachée à des contrariétés de tout genre, au milieu de cette secrète anxiété que nos réflexions font naître, quand on se dit,

Qui suis-je ? où vais-je ? et d'où suis-je tiré ?

je puisse m'assurer au moins que j'ai sur cette terre si mobile un asile invariable au fond de votre cœur. Nous fûmes unis dans notre jeunesse par tous les rapports honnêtes, et jamais une idée moins pure ne vint

ternir votre amitié. Soyons plus unis encore à présent, quand l'âge mûr, qui diminue la vivacité des penchans, augmente la force des habitudes, et soyons encore nécessaires l'un à l'autre, lorsque nous ne vivrons plus que dans le passé et dans l'avenir ; car pour moi je ne fais d'avance aucun cas du suffrage des nouvelles sociétés de notre vieillesse, et je ne désire rien dans la postérité, qu'un tombeau où je précède M. Necker, et dont vous ferez l'inscription : cet abri me sera plus doux que celui des peupliers qui couvrent la cendre de Rousseau. Je veux qu'on enferme avec la mienne la dernière lettre que vous m'avez écrite : je n'en suis pas digne ; mais la mort est aussi une grande idée ; l'Être suprême s'exprime aussi dans un langage qui pénètre à travers tous les siècles ; et la preuve de son existence semble ne se présenter jamais à nous que pour nous retirer

ou nous replonger dans le néant. Les anciens ont voulu indiquer une partie de cette vérité par ce Jupiter qui ne pouvoit se montrer aux mortels dans toute sa gloire sans les consumer au même instant. Votre lettre m'a fait faire un retour si profond sur vous et sur moi, que je pourrai difficilement vous entretenir d'objets étrangers à nous deux. M. de la Harpe a retiré et corrigé ses *Barmécides*; je n'ai pas encore lu ses six nouveaux volumes. Voici la Relation de la mort de Jean-Jacques. Ce grand homme n'est plus; mais son style vit en vous, et vous y avez joint la réalité des vertus qu'il savoit si bien peindre. Je dois vous avouer aujourd'hui qu'en lisant votre lettre et vos vers aimables, j'ai cru retrouver pour toujours un ami qui s'égare quelquefois, mais qui ne se perd jamais entièrement: car j'ai le fil dans mon cœur; je le suis par-tout malgré les nuages. . . . . .

Au même.

Paris, 1776.

Apollon répand la lumière et ne la salue point ; c'est lui qui la fait pénétrer dans les climats glacés de la Sibérie, et jusque dans le fond des tombeaux : alors il nuance les ténèbres mêmes et les rend plus terribles encore par la lueur qu'il sait y mêler. Je suis impatiente de parcourir avec un tel guide les voûtes religieuses de Westminster : j'y fus seule l'année dernière ; mais les marbres, les inscriptions m'arrachèrent à peine quelques larmes ; ces cendres étrangères sembloient avoir moins d'empire sur mes sens, et les monumens consacrés à la gloire des morts me paroissoient moins intéressans dans un lieu où toute gloire est anéantie. Je fus plus attendrie mille fois, en voyant, au milieu d'un riant jardin, une simple

colonne que Pope avoit consacrée à la mémoire de sa vertueuse mère; car l'imagination est souvent comme le cœur, elle ne peut être frappée que d'un petit nombre d'objets: je verrai renaître et s'embellir sous votre plume tous ceux que la vérité avoit un peu effacés de mon esprit. J'ai toujours aimé les pensées tristes: ce goût avoit quelque chose de plus piquant lorsque j'étois plus jeune; je me promenois souvent alors dans les asiles de la mort; je sentois, sans me l'avouer, qu'ils alloient renfermer bientôt ce que j'avois de plus cher, et qu'il s'écouleroit un long intervalle avant que je pusse rejoindre ces précieuses cendres. Mais quand on est avancé dans sa carrière, les larmes qu'on répand sur des mourans semblent nous accuser de foiblesse et de personnalité; dans l'été de la vie, il faut, par décence d'âge, être froidement malheureux.

J'aime à penser, dans mes rêves romanesques, qu'on m'élèvera un monument parmi les beaux arbres de Saint-Ouen: vous en ferez l'inscription; et dans vos promenades solitaires, vous le regarderez, vous prêterez un moment l'oreille au bruit des feuilles agitées par les vents, à ce bruit qui semble imiter le murmure des ombres, si bien peint par Virgile. Insensiblement alors mon idée viendra se présenter à votre imagination; mes défauts seront effacés par cette éponge de la mort; vous direz: Elle n'est plus pour moi, et elle eut pour moi la plus tendre amitié. Son ame étoit pure; c'est ici que cette ame trop tendre déposoit quelquefois dans mon sein ses pensées et ses sentimens. Rien ne l'afflige plus à présent; mais elle ne peut avoir changé de nature, et elle jouit encore de mes regrets. — Mais quel langage! je vous écrivois, et j'ai

laissé courir ma plume. Ce n'est ici qu'un rêve ; ce ne doit pas être pour vous un de ceux qui *font peur* : ma situation est la même ; il n'y a d'autres nuages que celui de mon imagination. Vous m'avez écrit une lettre charmante, je vous en remercie tendrement.

Au même (1777).

Vous n'aurez point, monsieur, la réprimande que vous attendez ; car si ma tête exagère les fautes de mes amis, si je boude tant soit peu, mon cœur se déchire quand je les ai trop grondés. J'ai donc attendu quelques jours pour répondre à votre lettre ; je la relis à présent, et je trouve que vous avez raison : je vous croyois sur votre départ, je pensois à le hâter d'un jour et non à le déterminer, et encore moins à interrompre la suite de vos idées. Je sais

que le génie est un labyrinthe ; plus il y a de routes et moins on peut espérer de retrouver celle où l'on étoit entré : mais ce que j'aurois moins voulu interrompre encore, c'est le sentiment du bonheur, ou du moins d'une douce existence, dont vous me paroissez pénétré ; vous possédez enfin votre génie, c'est la véritable jouissance de l'âge mûr : il faut qu'alors toute la sensibilité de l'ame se replie sur nous-mêmes ; heureux quand elle se porte sur l'exercice de nos facultés, et non sur le développement de notre personnalité; car c'est dans l'extrême jeunesse et dans l'extrême vieillesse que le besoin ou le plaisir nous fait vivre dans les autres, et que l'on voit les hommes du même œil par confiance ou par indulgence. Mais dans l'âge mûr, on ne compte que sur soi, et souvent on n'aime que soi.

J'admire et je chéris votre philo-

sophie,

sophie ; je m'y réunis dans le fond de mon cœur, ne pouvant faire mieux ; et je vois avec une secrète indifférence les choses même auxquelles je parois sacrifier ma vie. Je pense pour vous avec mon amitié intérieure, et, pour les indifférens, avec cette enveloppe extérieure et factice, composée de quelques maximes reçues et de quelques devoirs de convention ; mais faut-il que l'on conserve, presque au-delà du tombeau, cette seconde ame acquise dans le monde ?

J'ai vu l'autre jour le colonel de Saint-Leu, un Philinte de bonne-foi, qui ne découvre dans les hommes que le miel dont il s'est enduit ; il s'écrioit : Cette pauvre Mme. Geoffrin, elle est tout amour ; elle m'a arraché des larmes par un mot sublime : voyez, me disoit-elle, en soulevant ses bras appesantis, dites au roi de Pologne que les derniers caractères

que cette main a tracés, ont été pour lui, et que si j'en retrouve l'usage, mes premiers efforts lui seront encore consacrés.

L'empereur fait tourner ici toutes les têtes: mais il n'a vu l'académie françoise qu'en peinture; il y est allé un matin, il s'est fait nommer les portraits, il a renversé l'écritoire par mal-adresse, et l'on a demandé ce que cette encre avoit écrit, de la prose ou des vers: mais comme les génies étoient absens, je crois qu'il ne s'est point fait de miracle. Je salue le mien dans sa solitude *si peuplée*, et je lui recommande la pauvre amitié qui est un peu jalouse des Muses, des Driades et de toute la cour du poëte.

Au même.

Que pensez-vous, monsieur, de cette jolie vie du contrôle général? C'est là qu'on vous ravit la faculté

d'entretenir vos amis : on y est comme dans ces songes où, quand on veut converser avec une ombre chérie, on ne peut rien articuler ; la parole expire sur les lèvres. C'est ainsi que j'ai souffert toute la semaine ; dès que je prenois la plume, on la faisoit tomber de ma main, et il falloit quitter l'image noble et douce de la sagesse, pour le visage doucereux de la cupidité : mais enfin on trouve toujours quelques bons momens ; en voici un, puisque je vous écris. J'en ai eu d'autres aussi, et des plus beaux de ma vie, dans l'affaire de M. Watelet, puisque j'ai pu à la fois vous plaire, obliger un homme pour qui j'ai un véritable attachement, et de plus un homme distingué dans les lettres : je remplissois les devoirs si doux de l'amitié, et je rendois hommage au plus vif de tous mes goûts ; mais il manquoit à ma satisfaction celle que vous exprimez dans votre lettre

d'une manière si aimable pour moi.

Je suis allé, par complaisance pour M. Necker, à cette *Fresçatana :* la musique est fort belle ; mais les paroles sont horribles, et je ne puis m'accoutumer à ce genre de plaisir. Quoi ! dans les recherches du luxe on ménage tous les sens à la fois ; et l'on ne veut pas que le sens moral puisse augmenter ou diminuer les plaisirs de l'oreille ! Ce pauvre sens moral me paroît bien mal servi depuis quelque tems ! On nous donne un italien barbare pour les vers mélodieux de Quinault, et la littérature ne produit plus rien que les chef-d'œuvres de la petite poste. O mes chères tablettes ! ô mes anciens amis ! je reviens à vous avec délices : c'est là que je vois mon Thomas, mon Buffon, mon Milton et mon Tacite ; en les ouvrant, je reprends le respect et l'amour que les lettres m'ont inspirés dès mon

enfance ; et je dois à ce sentiment bien plus que le plaisir qu'il me donne, car je lui dois le commencement de votre amitié ; ce fut un de nos premiers rapports. Mais j'aime à me flatter à présent que nous en avons beaucoup d'autres ; et quand je rentre au fond de mon cœur, quand j'y trouve cette pureté et cette vivacité de l'attachement qui m'unit à vous, ne dois-je pas croire que les contrariétés apparentes de notre caractère sont des effets illusoires de la perspective ; et que si nous étions tous les deux au memé lieu, nous verrions exactement de même. Il résulte de tout celà une vérité par laquelle je finirai ma vie comme je finis ma lettre ; c'est l'amitié profonde et invariable dont je suis pénétrée pour vous.

Au même.

Je juge, monsieur, par le ton un peu sévère de votre lettre, des sentimens dont votre ame étoit affectée en l'écrivant; je l'aime, cette ame, dans quelques dispositions qu'elle puisse être; mais j'ai besoin qu'elle soit douce et facile, et je me sens moins heureuse quand vous êtes moins indulgent. Vous êtes, à la campagne, dans le point de vue où les hommes doivent intéresser le plus; vous ne les découvrez qu'en masse, et sous le rapport de l'humanité; et c'est ainsi qu'ils deviennent, pour un cœur sensible, un objet d'amour et de soins. Laissons donc loin de notre pensée les idées accessoires de vanité, de sottise et d'orgueil, et ne voyons en eux que les qualités essentielles et indélébiles qu'ils ont puisées avec nous dans le sein de la nature.

Soyez persuadé que rien n'a donné lieu à l'odieuse histoire qu'on vous a faite; M. Necker est incapable d'un tel propos: il a parlé, à la vérité, avec beaucoup plus de liberté que je ne l'aurois voulu, sur l'impossibilité qu'un autre que vous fût l'auteur de cet excellent ouvrage, et sur le défaut de tact de ceux qui s'y étoient mépris; mais en même tems vous n'avez jamais été mêlé dans ses discours que pour faire l'éloge de votre génie et de votre style. Au reste M. de Beauveau n'est pour rien dans tout cela; et M. Necker m'a proposé de lui raconter, en ma présence, la tracasserie qu'on leur faisoit à tous les deux, afin d'en être justifié; et je viens vous supplier de ne pas mettre obstacle à cette démarche. Une portion de notre vie devant être donnée au bon ordre et à l'exemple, il faut garantir la société des petites vexations intérieures, en met-

tant tous les rapports au grand jour.

L'opéra d'*Iphigénie* a eu beaucoup de succès, et, en dépit de tous les musiciens, il doit cet avantage à l'intérêt des paroles. Nous faisons en vain tout ce qui dépend de nous pour nous rendre corps et machine, un sentiment impérieux nous avertit de notre nature immortelle; c'est ce sentiment qui me fait chérir vos vertus, admirer votre génie, préférer votre société à tous les plaisirs du grand monde, et regretter vivement d'être obligée de vous quitter à présent, pour écrire à des indifférens, tandis que mon cœur s'élance vers vous avec tout l'empressement de la plus tendre amitié.

Au même.

Juillet 1779.

Je partage bien vivement, monsieur, les chagrins que vous avez essuyés ; je n'en connois point de plus affreux que le spectacle des souffrances des gens qu'on aime ; nos propres douleurs sont moindres mille fois, et c'est alors seulement qu'on peut juger de l'intensité de l'imagination. J'ai sans cesse présens à ma pensée les tristes jours que vous passez à Marly. Ainsi tous nos projets s'évanouissent, et l'on se rappelle continuellement ce mot de Fontenelle ; *Le Tems est un charlatan, qui escamote le présent en faisant briller l'avenir.* Je ne puis assez vous exprimer combien je me suis attendrie sur votre sort, combien j'aurois désiré de soulager vos peines, et de vous montrer le fonds d'amitié et de sensibilité que je conserve pour vous;

je vous assure que rien ne le dissipe, et que tout sert à l'augmenter.

Je voudrois vous distraire par quelques objets dignes de vous intéresser; les affaires publiques ne peuvent être indifférentes pour une ame comme la vôtre : heureux ceux cependant qui n'y ont que leur portion d'individu! Ici tout est en joie, et moi seule je m'afflige en secret; je crois voir ce terrible fantôme qu'on nomme la Gloire, armé d'une faux plus tranchante que celle du Tems, qui d'une main répand le sang des soldats, et de l'autre moissonne nos campagnes et ravit la subsistance du laboureur : ce chef-d'œuvre de l'opinion est pour moi celui de la barbarie. Mon cœur et mes regrets cherchent sans cesse un univers où la bienfaisance soit la première des vertus. Quel retour ne fais-je point sur nous en particulier : je croyois voir l'âge d'or sous une administration si pure; je ne

TAYLOR INST. OXFORD

vois que l'âge de fer ; tout se réduit à faire le moins de mal possible. Ainsi nos vues sont trompées : le voile est toujours devant nos yeux ; il faut obéir, respecter, et marcher à tâtons.

Nos disputes sur la musique continuent toujours ; elles m'ennuyoient autrefois, à présent elle m'étonnent. Quelle nation que celle qui raisonne sur des notes au bruit du canon ! Adieu, monsieur ; je dois vous revoir bientôt, et je me repens de vous avoir fait quelques plaisanteries sur l'inconstance de vos goûts. Loin de vous je m'aperçois que l'emploi de mes jours est tronqué ; je regarde en vain autour de moi, je ne trouve rien qui puisse tenir la place de cette portion de mon existence ; car c'est ainsi que je considère un ami inséparable de tous mes projets de bonheur, ou, si ce mot est trop fort pour cette terre, de tous les projets d'une vie douce et paisible.

Au même.

Saint-Ouen 1781.

J'irai, monsieur; quoi que vous en disiez, je ne sens pas l'inconvénient des dîners, quand ils se font au Moulin. Vous avez le tort de ne pas croire à l'amitié, crime aussi grand que celui de ne pas croire à la vertu; c'est à moi de vous corriger, et mon cœur m'en a fait la loi. Vous autres ames austères qui suivez invariablement la même règle, vous n'entendez rien à nos exceptions: voilà aussi ce que Montaigne ne vous a pas dit; mais Montaigne ne vous connoissoit pas; et tant pis pour lui et pour nous, car son livre, qui nous défigure, nous auroit embellis. Adieu, monsieur; portez-vous bien et aimez-nous.

Au même.

Beaulieu, près de Lausanne, Juin 1784.

Je me suis trouvée si languissante en arrivant ici, qu'il a fallu me réduire à une vie presque animale, pour laquelle j'ai encore moins d'attraits que de talens. Ce pays est très-propre cependant à remplir cette vocation : une nature féconde, des montagnes vertes et peuplées, dont la cime touche aux cieux ; un lac, immense réservoir préparé pour flatter le goût et la vue, sont autant d'objets sur lesquels le regard et la pensée peuvent errer avec plaisir, sans compter les jouissances de la réflexion: il semble que l'Être suprême s'est occupé ici plus particulièrement de sa créature, et qu'il l'oblige sans cesse à élever sa pensée jusqu'à lui. Dans les grandes villes, on voit partout l'ouvrage de la société ; dans nos

campagnes, rien ne prospère sans le secours immédiat de la Divinité, et l'intrigue ne peut obtenir une seule goutte de pluie. Plus je suis près de ce beau modèle, plus j'admire ceux qui savent imiter et chanter la nature; et j'entendrois en Suisse, avec plus d'enthousiasme encore, la description de l'Angleterre et l'éloge de la liberté. Vous avez suivi la marche inverse des autres hommes; le tems et une mauvaise santé vous ont élevé au-dessus de vous-même: je soutiens souvent ma foiblesse par le souvenir de vos forces et de votre énergie; car j'ai besoin de chercher dans mes pensées des moyens de retenir un souffle toujors prêt à s'échapper. Ni l'air natal, cet air vif et pur qu'on respire ici comme un nouvel élément, ni l'excellent lait des montagnes, ni le repos, rien ne me ranime, et la vie n'est souvent pour moi qu'un effort continuel. . . . .

Au même.

Beaulieu, Juillet 1784.

Votre première lettre, monsieur, m'a extrêmement attendrie; j'ai cru démêler, à travers la douceur de vos expressions, une sorte de reproche, et je ne suis pas assez coupable pour feindre de ne pas vous entendre. Le tems a sans doute apporté quelque changement dans mon genre de vie; des devoirs plus précis m'ont ravie à moi-même, pour me donner toute entière à un autre, et ne m'ont plus permis ces délicieux entretiens où j'ai puisé pendant plusieurs années les leçons de la sagesse et celles du goût le plus délicat: d'ailleurs l'âge et les pertes qu'il entraîne m'ont ôté la confiance et l'activité, bien plus nécessaires dans la solitude que dans le monde, puisque c'est en tête à tête qu'on fait usage de toutes ses ressources, et qu'on s'abandonne sans

appui et sans partage au torrent de ses pensées et de ses sentimens; mais si cette voix sévère du tems m'a imposé des changemens nécessaires, elle a gravé aussi plus profondément dans mon cœur tous les sentimens dont il étoit déjà pénétré ; et enfin, si j'ai jamais eu avec vous quelques torts en amitié, je ferai, en vous parlant, comme le protecteur du bon Tobie : chargé, dit-on, d'écrire sur le livre des destinées la première faute de son pupille, il laissa tomber une larme involontaire, et la phrase fut effacée.

En retrouvant mes anciennes traces dans ce pays, j'ai franchi dans un seul jour un intervalle de vingt ans ; et je ne sais plus si les souvenirs que j'ai encore, appartiennent à un autre ou à moi-même : si mon cœur ne suivoit pas encore dans tous les lieux les objets de mes regrets et de ma tendresse, je croirois que ma jeunesse fut un songe, et que le présent seul est

est une réalité. En effet, les premières années de la vie ne sont-elles pas des illusions passagères? Tout ici me paroît nouveau par les rapports que j'y découvre; tout m'invite à la réflexion: ces nombreux troupeaux qu'on voit réunir leur tête, pendant l'orage, autour d'un centre commun, sont pour moi l'image des ames tendres, qui trouvent dans les douceurs d'une société intime de quoi résister à tous les maux de la nature. L'état où je suis me rend ces leçons nécessaires; ma santé s'affoiblit tous les jours; je passe ma vie à lutter avec moi-même, et mes victoires sont douloureuses.

La réponse que vous me faites est un chef-d'œuvre d'esprit et de grâce; ce langage inaccoutumé loin de Paris, m'a causé une sorte de saisissement tel qu'en éprouvoient autrefois les bergers des premiers âges quand ils étoient réveillés au milieu de la nuit

par les voix harmonieuses du chœur des anges.

Je n'ai point encore le discours de M. Suart; j'ai aimé beaucoup autrefois cet esprit qui démêle les nuances les plus délicates. «Dans la jeunesse, lorsque toute l'ame est agitée par des sentimens divers, on demande aux autres de compter nos richesses, et on leur sait gré de paroître ainsi en accroître le nombre; mais dans l'âge mûr, on veut qu'on crée en nous des sentimens nouveaux, et qu'on remplisse tous ces vides que la réflexion nous a creusés; on veut qu'on réunisse en un seul faisceau tous nos sentimens épars; et qui les désunit semble les anéantir». C'est la marche que vous avez suivie, monsieur; vous avez su joindre aux flèches d'Apollon la massue d'Hercule. Ici, loin du monde et du bruit, je lis sans cesse vos ouvrages, et j'y trouve et la finesse de l'esprit et sa puissance; j'y trouve

encore l'ami que mon cœur s'est choisi ; et je voudrois conserver l'empreinte de toutes ses idées comme un talisman propre à rendre ma route sûre jusqu'au dernier moment de ma vie. Adieu, monsieur.

Au même.

Avignon, Novembre 1784.

Je commence, monsieur, à être extrêmement inquiète ; il y a toujours dans les voyages un danger qu'on se cache et qui double certainement tous les risques de la vie ordinaire : cette pénible réflexion me fait calculer souvent la largeur de la Durance et du Var, et tous les obstacles que vous avez eus à surmonter. Pour moi, je n'en ai eu d'autres à vaincre ici, que les orages intérieurs qui bouleversent ma frêle machine ; je lutte sans succès contre un mal inconnu qui paroît plus fort

tous les jours. M. de Lamure m'a fait sentir de quelle conséquence il étoit pour moi de me rendre auprès de lui, et d'essayer promptement toutes les ressources que son art peut lui fournir : il croit d'ailleurs que l'air de Nice me seroit absolument contraire. L'avis de cet habile médecin nous a donc décidés, malgré le désir que j'avois de vous suivre, et de retrouver auprès de vous des idées et des sentimens qui semblent se flétrir ici, loin des regards du génie et de ceux de l'amitié.

Dès que le vent du Nord a cessé de souffler ici, nous avons eu un tems digne de l'admiration de tous les amateurs; le ciel est d'une couleur si pure et si transparente, qu'il me semble toujours que mes yeux doivent percer cette enveloppe d'azur, et chercher au-delà toutes les consolations dont j'ai besoin; mais il est vrai qu'il faut élever ses

regards pour sentir tout le prix de ce climat; car la terre ne présente point l'image de cette heureuse fécondité que nous admirions tant en Suisse. Le soleil est ici dans tout l'éclat de sa puissance; mais il y porte l'influence d'un despote qui accroît ses richesses de la substance du moindre de ses sujets: tout est sec et stérile sur son passage; il enlève, avec les vapeurs, les germes bienfaisans de la terre; et ces vapeurs mêmes sont dissipées avant d'arriver jusqu'à lui. Quand à la société, elle présente à mes regards un spectacle absolument nouveau: n'ayant jamais vécu qu'en Suisse et à Paris, j'avois connu les deux extrémités les plus rapprochées; car il y a beaucoup d'analogie entre le bon goût et les bonnes mœurs, quoiqu'ils se rencontrent rarement ensemble: d'ailleurs les livres sont aussi le nœud qui joint tous les mondes; je vois donc la province

pour la première fois, et je dois vous avouer que j'en suis fatiguée et dégoûtée. On reçoit ici tous les vices de Paris, mais ils ont perdu leur voile sur la route: d'ailleurs les petites choses ont aussi leur point de vue; et l'on peut s'intéresser à la chasse de Louis XVI sans prendre part à celle du viguier ou du vice-légat, comme on peut admirer une mouche quand on nous montre ses rapports avec la chaîne des êtres, et la dédaigner quand elle bourdonne à nos oreilles. Adieu, monsieur; fortifiez votre santé, travaillez pour la postérité la plus reculée; c'est le lot que vous a donné la nature. Je ne sais désormais quel sera le mien; à présent, je ne cherche plus qu'à tromper la douleur, et les heures que je lui dérobe me paroissent suffisamment remplies. Ne m'oubliez pas auprès de vos compagnons de voyage, et lisez dans un cœur qui

vous rend avec plaisir toutes sortes d'hommages.

Au même.

Montpellier, Décembre 1784.

J'ai reçu, monsieur, avec autant d'attendrissement que de reconnoissance, vos renseignemens sur Nice et ses environs; j'ai souffert, en voyant qu'ils étoient écrits de la même main qui grave tous les jours pour l'immortalité. Ah! si du moins nous avions profité de la peine touchante que vous avez prise! mais vous avez vu, par ma dernière lettre, le changement de nos projets; mes maux ont jeté un voile sur mes désirs les plus chers: j'ai cherché les secours de la médecine, et depuis que je suis à Montpellier, j'ai beaucoup souffert et j'ai été morte à toute la nature. Enfin un moment de calme m'a permis de regarder autour de moi; je me suis trouvée dans

le plus beau lieu du monde ; ma pensée et ma vue se sont portées à la fois sur la mer et sur les Pyrénées, qui, en paroissant borner mes regards, ne font en effet que les perdre dans l'infini ; car nous savons que ces deux objets cachent, comme un rideau, l'immense théâtre des plus grands événemens : ils sont comme les préambules de vos chants ; ils semblent le dernier terme de la pensée, et cependant ils en laissent entrevoir qui n'ont point de bornes. Mais c'est en vain que je cherche à me distraire par un aspect si nouveau ; je ne cesse point de penser aux lieux, plus agréables encore pour moi, que je devois habiter cet hiver : ma maladie m'a tout ravi. L'agitation surnaturelle qui me dévore est plus grande encore qu'à votre départ de Coppet ; j'ai le sort d'Ixion, condamné à un mouvement inutile et involontaire : mais ce n'est pas pour

avoir, comme lui, consacré ma vie à des illusions; la tendresse de M. Necker et votre amitié me prouvent bien le contraire. Souffrez que je vous le répète; je regrette amèrement votre douce et brillante société: vous avez les deux qualités qui la rendent inestimable; vos sentimens sont toujours les mêmes, et vos idées se renouvellent sans cesse: aussi vos projets me font trembler pour l'avenir; mais cet avenir m'appartiendra-t-il? Il s'est répandu une ombre entre moi et la vie, et j'ignore quel art pourra la dissiper. M. de Lamure est un homme d'esprit et de sens; je suis cependant un peu effrayée de la manière dont il me traite: il cherche à suspendre, par les narcotiques, les mouvemens désordonnés dont je suis affectée; et je passe successivement d'un excès de vie à l'affoiblissement qui précède la mort. Ce dernier état cependant n'est pas

sans charmes ; il ne laisse qu'un aperçu de son existence ; mais ce foible sentiment suffit au bonheur : aimer et exister, voilà les premiers biens de l'homme ; penser et sentir, sont des jouissances du second ordre.

Nous avons ici beaucoup d'évêques et d'archevêques. Celui de Narbonne a une sorte d'éloquence naturelle qui lui apprend, par instinct, la force des termes, et qui le précipite, comme malgré lui, dans des pensées nobles et hardies. L'archevêque de Toulouse a beaucoup d'esprit ; mais il ne s'en soucie guère ; il est tout occupé des affaires de la province : cet amour du bien public me charme par tout où je le rencontre ; et je crois, je vous l'avoue, que personne n'en est aussi pénétré que M. Necker. Vous l'avez souvent exhorté à faire un ouvrage sur l'administration des finances ; il vient de le finir et de le faire imprimer. L'Introduction, et

plusieurs morceaux du livre, sont écrits avec une chaleur, une noblesse, une sensibilité qui pénètrent et qui élèvent l'ame ; le reste contient, dans un ordre parfait, une somme inouie de connoissances qui n'avoient point été recueillies jusqu'à présent. M. Necker eût été coupable s'il avoit enfoui des vérités si intéressantes et si utiles. Je n'ose dire que son livre renferme le secret du bonheur de l'humanité, car ce bonheur ne peut dépendre que d'elle-même et non de ceux qui la gouvernent ; mais il me semble qu'il donne le secret du moindre malheur possible, et c'est beaucoup. Il ne s'est pas permis une seule personnalité ; et si quelqu'un s'en blesse, c'est que les ouvrages si purs sont, pour les ames mal faites, comme la torpille des Indes, à laquelle on ne peut toucher sans éprouver un trouble et un mal-aise général, dont la cause est cachée dans l'in-

térieur de notre être. Cette réflexion nous fait imprimer ce livre hors de France ; et c'est pour cela que je n'ai pu encore trouver le moyen de vous en faire parvenir un exemplaire. M. Necker crut, en se retirant, devoir laisser à ses successeurs la suite de ses idées. Le meilleur moyen pour lui de se voir renaître moralement, étoit de voir renaître le bonheur de la France. Il nous manque, monsieur, dans une action que je crois honnête et même belle, le plaisir d'avoir votre approbation ; c'est celle du génie et de la vertu, que vous représentez avec tant de succès ; quand nous aurons le chef avec nous, nous ne serons plus inquiets de sa suite.

M. de Marmontel me mande le peu de succès de sa *Cléopâtre ;* sans doute que cette reine n'a plus semblé qu'une novice sur le théâtre de *Figuro.* M. de Marmontel me paroît déterminé désormais à vivre pour

l'amitié et pour le repos. Quant à vous, monsieur, votre devise est, *le travail perpétuel comme le travail immortel* : vous épuiserez toutes les idées qui sont sur la terre, sans épuiser votre génie ; et je ne vois pas plus de fin à vos pensées et à vos travaux, qu'à vos succès ; je n'en puis concevoir non plus à l'amitié si tendre que vous avez gravée dans mon cœur. M. Necker, ma fille et moi, nous nous occupons de vous sans cesse. M. Necker m'a dit souvent que vous lui aviez rendu le séjour de Coppet délicieux. C'est dans la retraite qu'on sent mieux le prix du génie et de l'amitié, comme on entend mieux, dans le silence de la nuit, le bruit de la mer ou la musique des rossignols. Pour moi, dans le tumulte de Paris ou dans la solitude de Coppet, j'ai les mêmes oreilles et le même cœur. Adieu, monsieur; ne m'oubliez pas auprès de vos compagnons de voyage.

Au même.

Montpellier, 1785.

. . . .

. . . . . Vous dites des choses charmantes sur la vassalité; mais malgré la grâce de vos expressions, je ne veux point de ce genre d'hommage : j'aime mieux que vous soyez mon ami que mon chevalier ; je n'ai aucune querelle à soutenir ; je ne puis trouver la paix que dans le sein de l'amitié et d'une société inépuisable en ressources, en lumières et en vertus. Vous faites un charmant tableau de nos trois attitudes différentes : je vous assure cependant que ce n'est pas la conscience de la gloire qui rend M. Necker si tranquille ; il n'est pas assez heureux ou assez malheureux pour s'appartenir à lui-même ; et si les éloges dont on l'accable dans la société ne le faisoient rougir quelquefois, il ne sauroit pas

que c'est à lui qu'ils s'adressent. Je voudrois avoir quelques nouvelles à vous mander; vous en tirez un parti charmant; vous portez le microscope dans la société; et l'aile d'une mouche nous paroît alors plus brillante et plus colorée que les plumes mêmes du paon. L'abbé de Boismont a été toute sa vie à la chasse du ridicule, et avec beaucoup de succès; enfin l'animal s'est retourné et lui a imprimé sa griffe : je crains qu'il n'en soit inconsolable; car il ne m'écrit plus depuis ce tems-là; il semble que ne pas obtenir des applaudissemens, c'est laisser éteindre le feu sacré, et qu'après ce malheur il faut s'enterrer tout vif, loin de la vûe des hommes.

Je ne sais qui aura la place de l'abbé Millot. L'Académie ne suit pas toujours, à ce qu'il me paroît, l'indication la plus naturelle, la supériorité des talens; car dans toutes les choses, il n'y a jamais qu'un seul

bon point de vue : c'est en vous y plaçant toujours que vous avez fait votre bonheur et votre réputation ; et comme on le voit dans les grands ouvrages de la nature, la simplicité de vos moyens en a multiplié les effets.

Vous me donnez bien de l'impatience de voir ce *Chant des Mines*. Si je vous représente la lumière, c'est celle dont parle Descartes, qui restoit sans mouvement et sans effet jusqu'à ce que les rayons du soleil lui eussent donné l'impulsion. Quand vous me lirez votre *Chant*, je serai sûre qu'il donnera à mon ame tout le ressort dont elle est susceptible. Ceci me ramène à mon idée dominante ; je ne vous dirai jamais à mon gré combien je désire de vous revoir. Après de si longues souffrances, les biens doublent de prix ; tant les hommes qui se plaignent de la douleur ont cependant besoin de contrastes !

c'est

c'est le secret de la nature, qui me paroît diminuer beaucoup l'objection du mal physique et moral. . . . . .

Au même.

Montpellier, 1785.

Je réponds aujourd'hui, monsieur, à vos deux lettres du 9 et du 26 mars, toutes les deux pleines de cette chaleur d'ame et d'esprit, de cette abondance de pensées que jamais personne n'eut au même degré que vous ; genre d'esprit auquel rien ne peut suppléer, parce qu'on n'en trouve nulle part une image, même imparfaite. Jugez donc combien nous sommes honorés et flattés des éloges suivis que vous donnez au livre de M. Necker ; vous y revenez sous des points de vue toujours nouveaux ; vous portez, vous prononcez seul tous les jugemens divers des esprits de toutes les sortes, et vous tenez lieu de la multitude et par l'ascendant

de votre génie, et par l'immense variété des motifs qui déterminent votre opinion.

J'attends ce *Chant des Mines* avec impatience. Comment en sortirez-vous? vous en sortirez comme Satan du chaos; vous serez entraîné et élancé jusqu'aux cieux par des torrens de flammes. On me contoit qu'un célèbre athée de ce pays, étant descendu dans une des mines les plus profondes, se trouva sur une petite échelle sans appui, ayant au-dessus de lui l'immensité, et au-dessous un gouffre plus horrible encore. Son premier mouvement fut d'élever son cœur et ses mains vers le Ciel; et le second fut de faire un geste de dédain pour annuller cette prière. Vous voyez qu'on est poursuivi dans tous les pays par le spectacle dégoûtant de cette rebellion de pygmées; nos ancêtres, du moins, n'étoient réduits à mépriser que celle des géans.

Vos réflexions sur le goût sont charmantes, et je ne vous ferai point d'objections; car vous êtes, comme David, législateur et prophète.

La mort du pauvre abbé Millot ne fait pas un grand vide; aussi ne cherche-t-on pas un grand homme pour le remplacer. M. le Fèvre, M. de Florian, M. Sedaine, etc., sont en concurrence; il est bien étonnant que M. de Guibert ne vienne dans la tête de personne: l'Académie ne suit pas toujours la maxime de l'Évangile, *Donnez à celui qui a, et ôtez à celui qui n'a pas*. Cependant cette maxime est aussi juste pour les talens que pour la vertu. . . . .

. . . .

Au même.

Marolles, près Paris, 1785.

. . . .

. . . Je suis toujours dans le même état; j'ignore quel sera le terme d'une

si longue angoisse : je tâche continuellement de porter mes regards vers l'avenir ; mais malgré tous les efforts de la pensée, le tems présent a une longueur et une valeur réelles. O vous qui semblez en doubler la durée et la puissance, mêlez quelquefois le souvenir de votre amitié à vos grandes pensées ! que je sois, dans les tableaux de votre imagination, comme ces figures lointaines que les peintres placent dans leurs paysages pour indiquer qu'ils furent habités, et qu'ils n'étoient pas uniquement destinés à faire l'admiration des voyageurs. . . . .

. . . . *Au même.*

. . . . Marolles, 1785.

. . . . Je ne puis bien vous rendre l'impression que me fait Paris ; ce n'est plus qu'une illusion, qu'un monde imaginaire peuplé d'êtres fantastiques. Il y a vingt ans, si vous

vous en souvenez, que me trouvant, pour la première fois, au milieu des plus beaux esprits de l'Europe, j'entendis traiter de chimères toutes les idées sur lesquelles j'avois fait reposer mon bonheur, ainsi que l'explication des phénomènes de ce monde; je gardai chèrement mes opinions au milieu de ce torrent d'incrédulité. Me voilà de retour à Paris; je retrouve la même société; mais c'est moi cette fois qui suis l'incrédule, et le marquis de***, qui me disputoit la toute présence divine, ne sera pas trop éloigné de me faire un peu brûler, si je me refuse à croire qu'une misérable paysanne lit dans ma pensée et en suit les impressions : d'ailleurs d'autres personnes vous disent assez tranquillement qu'elles ont soupé chez Cagliostro avec des morts de la plus grande considération. Les Martinistes voient Voltaire et les sylphes, et les plus sages ont un enthousiasme,

une ardeur pour les petites choses, qui ne diffèrent guère des visions. Jadis les incrédules étoient frappés d'aveuglement ; ne serions-nous point arrivés au tems de la punition ?

Les premiers jours de mon arrivée ont été bien pénibles ; j'ai laissé à ma fille le bonheur de vous écrire : mais elle a reçu une lettre trop charmante de vous, et je ne veux pas qu'elle hérite de moi avant que je ne sois plus. On peut faire de petits présens pendant sa vie ; mais on ne donne tout son bien qu'en mourant.

Si vous étiez ici avec moi, et que je ne souffrisse pas, il me semble que j'y serois heureuse : le lieu ne produit aucun reflet, parce qu'il n'est pas en mouvement ; mais comme tout y est calme, l'ame l'est aussi ; rien ne l'empêche de se transporter ou de recevoir l'image claire et sensible des objets qu'elle regrette. Aussi je me trouve indifféremment à Oulins,

dans les mines d'Allemagne, à Westminster, dans tous les lieux où mon génie peut m'apparoître; je parcours avec lui toutes les merveilles du monde et de la pensée: tant qu'il parle, je me crois de la même nature, car je me réunis intimement à tous ses discours; lorsqu'il se tait, il ne me reste plus que l'admiration et le sentiment de mon insuffisance: mais enfin ce sont des rapports, et c'en est assez pour m'enorgueillir; je me dis, comme la terre odorante à Saadi, Je ne suis pas la rose, mais j'ai vécu près d'elle. Pourrai-je y vivre encore? l'inexorable tems se laissera-t-il fléchir? du moins que je sois confidente de vos succès et de vos pensées, car c'est ainsi que toute votre vie se partage: la mienne est divisée par la douleur et par le sentiment, et j'ai encore la certitude que l'un suffit pour compenser l'autre. Adieu, monsieur; je ne puis écrire plus long-tems, mais mes regards se

tournent vers vous comme vers un rivage chéri qu'on abandonne avec douleur, sans savoir quand les orages de la vie permettront de le rejoindre.

Au même.

Marseilles, 1785.

Vous manquez plus que jamais à mon bonheur ; dans la retraite où nous vivons ici, nous vous y regrettons sans cesse. Depuis ma première jeunesse, je n'avois pas été si longtems de suite dans la solitude, et je ne l'ai pas reconnue. Au commencement de la vie, notre imagination peuple tout ; mais à mon âge les fantômes sont disparus, et la retraite est alors comme l'île de Robinson, où il faut tout tirer de soi pour pouvoir subsister. Cependant, avec de la santé, l'amitié de M. Necker et la vôtre, cette solitude m'eût été fort agréable : dans ma

chambre je n'éprouve pas même le besoin de renouveler mes idées; celles qu'on a pour soi tiennent à un fil non interrompu, qui, comme celui des Parques, ne peut être coupé qu'à la fin de l'existence; mais entre trois personnes, les idées purement intellectuelles ne suffisent pas, il faut de la vie à la vie; seul, l'on ne s'entretient qu'avec son ame, et l'on est déjà dans la classe des êtres séparés de leur corps.

J'ai lu avec délices le tableau si neuf et si piquant que vous me faites de nos mœurs : à cette grande distance, vous me paroissez un de ces verres ardens qui réunissent les rayons à plusieurs millions de lieues, et qui produisent une sensation plus vive que celle qu'on éprouveroit en se rapprochant du soleil même.

J'avois déjà oui parler de vos beaux et jolis vers à M. Jahnin; vos Muses, à vous, sont l'humanité, la bonté et

l'amitié, et, par une métamorphose assez facile, elles prennent, quand elles veulent, la forme des trois Grâces. Vous aurez vu l'éloge qu'on en a fait dans le Journal; j'espère que ces vers sont les seules traces ineffaçables qui resteront de l'accident de M. Ducis. Quand je vois ainsi de jolies choses de vous, il me semble que vous apprivoisez le siècle, comme on apprivoisoit Cerbère; vous lui jetez de tems en tems quelques amorces, pour qu'il vous permette de pénétrer dans les abymes de la terre et dans la profondeur des tems.

Portrait de M. Thomas.

M. Thomas n'est pas grand; son air est simple et modeste; sa figure et ses traits peuvent s'accorder avec la célébrité, et ne l'annoncent pas. On diroit que la nature ait voulu lui

ménager en tout le plaisir d'étonner : c'est elle qui dès sa naissance le doua des vertus et du génie ; c'est elle qui le créa sublime et grand. Mais il voulut s'agrandir encore : sa taille l'élevoit au-dessus des autres hommes; il voulut monter sur un piédestal, et se mettre loin de notre vue. Ainsi ses idées pures devinrent sévères; son style noble et majestueux s'ennoblit trop peut-être ; et ses défauts en tout genre furent l'excès de la perfection.

Il n'étoit pas alors dans le secret de la nature ; elle l'instruisit, et l'émule de Lucain devint le rival d'Homère ; et s'il ne renonça pas en apparence aux maximes des Brutus et des Régulus, du moins il se conduisit comme Fénélon, et il en a la sensibilité. Ainsi M. Thomas fit des progrès dans l'opinion, sans avoir eu peut-être beaucoup à acquérir ; car les premières idées d'un sublime écrivain paroissent toujours téméraires.

M. Thomas, qui fut couronné tant de fois, avoit cependant rencontré des critiques ; mais *Marc-Aurèle* et l'*Essai sur les éloges* ont fait taire l'envie. De grands pas tracés sur le sable semblent hors de proportion ; que le géant se montre, on est pénétré de respect. Ne vous effrayez point de cet air austère et indigné, et de ces opinions rigides et sauvages; la physionomie de M. Thomas exagère toujours ses expressions, ses expressions exagèrent ses idées, et ses idées exagèrent ses sentimens ; mais ses sentimens sont justes et vrais : le cœur du sage est une portion de la Divinité, infaillible comme elle.

M. Thomas est plus jaloux des siècles à venir que des siècles passés ; c'est dans la postérité qu'il découvre ses rivaux : les grands hommes qui l'ont précédé, lui laissent l'espoir de les surpasser ; il a leur mesure et le sentiment de ses forces : son inquié-

tude ne peut tomber que sur les possibles. On le croiroit donc moins occupé de ses idées, que de la crainte d'en laisser à ses successeurs ; et l'on voit bien que si la Gloire étoit une femme, il la poignarderoit avant de mourir, afin qu'elle n'appartînt à personne.

M. Thomas aime la solitude. Loin des villes on ne se rapproche des hommes que par la pensée, et le génie ne voit alors que ses inférieurs ; c'est par cette raison que la retraite le polit, et que les dépendances de la société, et les distinctions de rang ou de fortune, le rendent sauvage au milieu du grand monde, et lui donnent souvent de l'humeur.

Les petits rapports qui unissent les hommes entre eux, sont autant de fils déliés par lesquels ils se touchent dans tous les points de leur existence ; mais M. Thomas ne tient à ses semblables que par deux grandes

chaînes, la gloire et la vertu: ces chaînes, fortes en apparence, isolent en effet celui qui n'en porte point d'autres; car ce n'est plus le suffrage des particuliers qu'il doit rechercher, c'est celui des nations et des siècles; ce n'est plus l'approbation de l'individu, c'est celle de son cœur et de son dieu. Ces grands rapports font disparoître et le désir de plaire, et l'art de captiver les suffrages: aussi voyez M. Thomas dans la société; l'on diroit qu'il y surnage sans pouvoir jamais se mêler avec elle: tranquille et solitaire au centre des secousses de l'intérêt personnel, les hommes ne sont pour lui que le sujet de ses pensées; observateur indifférent, s'il est dans un cercle, il se tait, tout l'ennuie et rien ne lui échappe.

M. Thomas juge les caractères avec trop de sévérité, et le génie avec trop d'indulgence; et j'en con-

clus qu'il est un peu jaloux des talens ; car on ne peut reconnoître ses défauts qu'à l'excès de ses vertus.

Le travail est pour M. Thomas la seule mesure de la vie ; il veut que chaque heure lui rapporte l'éternité ; et si la nature fatiguée réclame ses droits et le ramène au milieu du monde, qu'il perd trop souvent de vue, il est comme un exilé qui revient dans sa patrie après une longue absence, et qui s'afflige de n'y reconnoître personne.

M. Thomas écrit tantôt comme Bossuet, tantôt comme Tacite, et quelquefois comme Fontenelle ; cependant on ne dira pas qu'il leur ressemble, car l'empreinte forte et continue de son caractère et de son ame efface toutes les apparences de l'imitation.

Virgile a fait son héros pieux ; Homère, vaillant ; le Tasse, amoureux : celui de M. Thomas est in-

flexible et féroce (1), mais toujours imposant ; tout plie devant lui, jusqu'à la nature ; les héros du Tasse et ceux de Virgile habitent un climat délicieux, M. Thomas a placé le sien dans des contrées sauvages et terribles, dans des déserts immenses et stériles ; enfin s'il lui a donné des vertus, il en a fait en même tems un despote et peut-être un tyran ; et pour satisfaire son humeur contre les hommes et en laisser l'empreinte dans son ouvrage, il s'est plu à peindre à la fois le maître et les esclaves, et à mettre continuellement à côté d'un héros, l'humanité humiliée et avilie.

La mémoire de M. Thomas est si vaste et si tenace, qu'il n'a jamais

* Pierre-le-Grand. M. Thomas est mort avant d'avoir achevé le poëme épique qu'il avoit entrepris ; mais plusieurs chants en seront connus lorsque l'édition complète des Œuvres de cet illustre écrivain paroîtra.

rien

rien oublié : aussi l'on n'a pas tort impunément avec lui ; idées, gestes, procédés, tout s'enchaîne également dans son souvenir ; et l'on ne se représente jamais à ses yeux sans être accompagné de toutes ses fautes, de tous ses propres défauts.

Par un de ces hasards dont il est difficile de se rendre raison, il est lié avec un homme qui n'a aucun rapport avec lui, qu'une sorte de ressemblance vague dans la figure, comme le moule de terre grasse ressemble à la tête qui lui a servi de modèle.

M. Thomas a mis entre les richesses et lui deux barrières qu'il ne franchira point, la fierté et l'indifférence.

La justesse de son esprit, plus encore que son caractère, le rend ordinairement d'une société douce et facile ; mais si l'on touche, même indirectement, à sa fierté, il est âpre

dans ses réponses, et méconnoît les gens qu'il aime le mieux.

Je ne m'étendrai point ici sur l'éloquence et les rares talens de M. Thomas: dès que la renommée parle, il faut l'écouter et se taire: on n'aime pas au théâtre ceux qui bourdonnent à l'oreille de leurs voisins les airs chantés par une grande actrice. J'ai donc mieux aimé imiter ce mauvais peintre qui saisissoit les ressemblances des plus belles personnes par leurs défauts habituels; j'ai représenté M. Thomas isolé au milieu des hommes, plus austère encore dans ses mœurs que dans ses écrits, plus fait pour mourir comme Caton et Régulus, que pour vivre dans le dix-huitième siècle. J'ai dit que prenant sa mesure en lui-même, il voyoit tout en grand, les hommes, les vertus, la nature, et jusqu'à son amie; car il a cru trouver une ame digne de la sienne:

mais du moins il n'a pu exagérer les sentimens qu'elle a pour lui.

Portrait de M. de Mauléon *.

M. de Mauléon est mort; je perds un ami que je chérissois: mon cœur est déchiré. Ah! pourquoi ne témoignons-nous pas toute notre tendresse pendant que nos amis peuvent en jouir? que leur font nos vains regrets et nos larmes stériles? Je forme donc ainsi de nouveaux liens pour les voir rompre successivement! Ame douce et tendre, combien vous allez manquer à mon bonheur! C'est avec vous que je pleurois une mère adorée; vos larmes se mêloient aux miennes et en adoucissoient l'amertume. Puisque vous n'existez plus pour moi,

---

* Loiseau de Mauléon, avocat célèbre, également distingué par ses talens, par son esprit, et par l'aménité de ses mœurs.

voyez du moins, du haut des cieux où vous êtes, les pleurs que je répands en secret. Que ma douleur trace votre portrait tel qu'il restera à jamais gravé dans mon cœur : je relirai de tems en tems ce monument de mes pertes, et il renouvellera mon affliction. Je ne puis fixer l'époque où je l'ai connu ; il me semble que j'ai toujours aimé celui que je regretterai toujours. Sa physionomie étoit à la fois fine et bonne ; il étoit simple dans sa politesse et dans ses actions, sensible jusqu'à l'excès, et cependant ses amis ne pouvoient l'offenser. Sa santé le rendoit foible et inquiet ; mais ce qui sembleroit un défaut, devenoit chez lui une qualité très-aimable : il se reposoit sur tout ce qui l'environnoit ; il avoit recours à vous, il vous demandoit de l'intérêt, il en obtenoit, il en prenoit à tout, rien de ce qui concernoit ses

amis ne lui étoit indifférent ; et s'il parloit quelquefois de lui-même avec complaisance, c'étoit pour vous engager à l'aimer davantage. Il vivoit dans le grand monde : il cultivoit par bonté toutes ses connoissances, sans jamais négliger ses amis ; quand il étoit avec eux, il ne pouvoit les quitter ; se séparer étoit une action au dessus de ses forces ; il falloit le renvoyer, et encore il n'obéissoit qu'à regret. Cet homme qu'on accusoit d'amour propre sur ses talens, avoit toutes les vertus sans ostentation ; sa plume fut dévouée à la vérité et à l'indigence, et toute sa vie à l'exercice de la bonté : peu propre à la lecture et à l'étude, les élans de son imagination le portoient toujours au delà des idées qu'on lui présentoit. Quand il travailloit sur un sujet, son ame en étoit la proie ; il écrivoit malgré lui et sans interruption, et il se livroit au travail comme à la

société, sans pouvoir le fuir ni en changer. Tous ceux qui auront lu ses ouvrages sans prévention, admireront la chaleur de son éloquence, la finesse et l'abondance de ses idées, ses ressources imprévues, et surtout cet instinct de vertu, cette honnêteté d'ame, indépendante des principes et des lois, qui semble avoir servi de premier modèle à la morale, avant que la réflexion en eût tracé les règles. Le sentiment de ses forces l'avoit empêché de les augmenter par le travail : il croyoit au génie, car personne n'en avoit senti plus que lui les influences involontaires : il étoit blessé des vices, sans apercevoir presque jamais les défauts ou les ridicules. Son goût pour les ouvrages d'esprit n'étoit pas celui de notre siècle : il n'avoit point de tact pour les accessoires, pour les finesses de détail, pour les grâces arbitraires, les tableaux finis ou res-

semblans ; tous les petits mérites qui font souvent une grande réputation, lui étoient inconnus ; il lui falloit du sublime ou du vrai : comme il n'écrivoit que par inspiration, les combinaisons froides que l'esprit fait dans le cabinet lui échappoient aisément ; d'ailleurs, n'ayant jamais écrit que pour un but, il vouloit toujours qu'on en eût un, et ne concevoit rien à ces sophismes réfléchis qui mêlent les idées pour les représenter sous différentes faces. Accoutumé à ne voir dans les objets que le bon et le vrai, il ne croyoit pas aux idées neuves, car il n'ignoroit rien de ce qui étoit honnête. Jamais il n'avoit entrepris une cause qui ne fût juste ; on lui a vu inspirer sa vertu à ses cliens, et leur donner en effet tous les sentimens que son éloquence ne faisoit d'abord que leur prêter. Cet homme, foible par sensibilité, avoit en même tems l'ame fière et noble ;

il ne connut jamais le prix de l'argent que par la crainte qu'il avoit d'en recevoir : entouré de luxe et de grandeur, les seules vertus attiroient ses regards. Il parloit beaucoup, et quelquefois ses expressions n'étoient pas aussi nettes que ses idées : si quelqu'un saisissoit ce qu'il vouloit dire et le rendoit plus clairement, M. de Mauléon étoit ravi ; il s'applaudissoit de se voir embelli : car tout ce qui le rapprochoit des hommes lui étoit cher. Il fut le plus tendre des fils ; sa mère le gouvernoit tout entier, et il s'oublioit absolument en se reposant sur des soins si tendres : sa santé l'occupoit beaucoup moins ; il savoit qu'on y pensoit pour lui. Quand sa mère ne fut plus, son ame resta errante dans la société ; et à la plus légère marque d'amitié, il croyoit rencontrer l'asile dont il sentoit le besoin : c'est par cette raison qu'il se plaisoit dans la

société des femmes d'un âge mûr ; il avoit une sorte de niaiserie dans l'extérieur, qui n'étoit au fond qu'un mélange de franchise, de bonté et d'insouciance pour toutes les choses futiles : il convenoit à tous les esprits et à tous les caractères ; son air rassuroit la médiocrité, encourageoit la bêtise et mettoit à l'aise les gens d'esprit. Enthousiaste de tout ce qui étoit bien, il croyoit vous avoir obligation de vos vertus ; il les faisoit valoir, il s'en pénétroit, il s'en réjouissoit : et il avoit raison ; car la vertu vous rapprochoit de lui. Que ne puis-je parcourir encore quelquefois ce cabinet solitaire, asile de tous les malheureux : c'est là qu'il savoit dédaigner l'injustice aidée de l'opulence, pour donner tous ses soins à la pauvreté sans appui.

. . . .

. . . .

Sur l'ame.

L'ame est un être simple ; c'est le sentiment de notre existence ; exister ce n'est donc pas penser, car la pensée suppose des combinaisons, et un être simple n'en peut faire seul. On pense, quand le *moi* est mis à portée d'apercevoir les traces des sensations sur l'organe du cerveau : c'est alors que le *moi* décide, approuve ou rejette ; il juge seulement les idées que son cerveau lui présente, et sa volonté ne peut rien sur cet organe ; car s'il en étoit le maître, il éloigneroit les idées affligeantes pour en substituer d'agréables : mais l'organe lui fait la loi. Il faut donc que l'ame use d'adresse, si l'on peut s'exprimer ainsi, pour se présenter des pensées agréables : c'est dans ce but qu'elle cherche les plaisirs des sens. L'ame n'a donc aucun pouvoir immédiat,

pour éloigner ou faire naître une suite d'idées ; étant une et simple, elle n'est pas même susceptible d'être perfectionnée : toutes nos acquisitions se bornent à la vie présente. Les pensées que j'ai aujourd'hui sont peut-être très-différentes de celles que j'avois hier, et peut-être entièrement nouvelles pour moi ; cependant c'est ce même *moi* qui pensoit hier et qui pense aujourd'hui : je n'ai presque pas une des idées que j'avois il y a dix ans ; et cependant si l'on me rappeloit un crime commis dans ce tems-là, le remords m'avertiroit de ma co-existence. Qu'un homme tombe dans le délire ; son ame reste immuable, elle aperçoit bien nettement les traces bizarres que la fièvre forme dans son cerveau : il en est de même de la folie, du sommeil, etc. ; et s'il est vrai qu'on puisse dormir sans rêver, c'est que le relâchement des fibres est si grand, qu'elles ne présentent plus rien

de distinct à l'attention de notre ame ; c'est une sorte de mort dont la durée seroit réelle : mais une preuve que l'ame a même alors le sentiment de son existence, c'est que cet état de sommeil profond est très-agréable, et qu'on s'irrite contre ceux qui nous arrachent à ses douceurs ; et cela n'est pas surprenant, car le sentiment simple de l'existence est un bonheur sans mélange ; il concentre tous les sens dans un point indivisible : comment en mesureroit-il les intervalles? L'homme en léthargie croit se réveiller à l'instant où il s'est évanoui. C'est par ces réflexions que l'on diminue les craintes et les horreurs de la mort.

L'homme peut parvenir à se donner une mort momentanée, en empêchant son ame, pendant quelques secondes, de se fixer sur les modifications de son cerveau ; c'étoit le secret de ce curé espagnol dont parle

Descartes. On pourroit aussi fixer son ame sur une seule idée, et se détacher tellement de toutes les autres, qu'on réduiroit à l'inaction quelques portions essentielles de l'organe du cerveau, ou au moins, si elles agissoient, ce seroit sans témoins et en pure perte : c'est le secret des passions, de la folie, de l'esprit faux et de la déraison.

Se rappeler n'est pas un acte de la volonté par lequel notre ame agit sur le cerveau ; mais c'est seulement un ébranlement, d'abord confus, et ensuite plus distinct, des fibres analogues ; ébranlement dont l'ame est le témoin.

L'homme, les plantes, les animaux, ont reçu de la nature tout ce qui leur est nécessaire pour leur subsistance ; de l'air pour respirer, de l'eau pour se désaltérer, des fruits pour flatter leur palais : comment ne trouverions-nous pas au fond de notre

cœur le sentiment destiné à nous faire supporter et même chérir l'existence.

Maximes imitées de Marc-Aurèle.

ESQUISSE.

La douceur est le caractère du sage; il sait que le premier de ses rapports est avec le vice, sans lequel la vertu ne seroit jamais exercée.

Le sage se plie aisément aux volontés et aux goûts d'autrui, car il possède seul la vraie indépendance, celle des événemens et des choses.

Le sage est modeste ; il n'a que l'ambition des vertus, et il se croit toujours au-dessous d'elles.

Le sage conserve son imagination aussi pure que son cœur: le mal, dit-il, n'est que dans la pensée; le reste n'est qu'illusion comme le monde.

O Dieu! mon cœur est ton autel! là je me retire pour te rendre hom-

mage; une seule pensée criminelle profaneroit à jamais ton sanctuaire.

Le sage n'a qu'un but, c'est la vertu ; il peut l'atteindre au bout d'une vie, il peut l'atteindre au bout d'un instant : qu'importe la lenteur ou la rapidité du tems, pour qui n'a qu'une seule pensée ?

Le sage n'a qu'une affaire ; il s'est ouvert une carrière où il ne rencontre ni envieux ni concurrens : il ne retient point les frivolités ; elles ne peuvent s'enchaîner à la suite de ses profondes pensées.

Il ne cherche point à connoître sa destinée ; il ne désire, il n'espère que la vertu, et il ne tire ses privilèges que d'elle.

Le sage hait le luxe, car il est libéral ; les sacrifices que l'on fait à l'opinion des hommes sont enlevés à l'humanité.

Le sage ne pardonne jamais, car on ne sauroit l'offenser.

Le sage écoute et lit avec attention, mais il retient peu ; dans des volumes entiers, il ne trouve souvent qu'une idée qui puisse servir à le rendre plus parfait, et c'est la seule qu'il classe dans sa mémoire.

Il semble que le sage est aisé à pénétrer : ses vues, ses motifs, ses projets sont si simples et si bien ordonnés, qu'on peut à peine lui trouver un caractère ; car ce mot exprime toujours les contradictions de l'esprit humain.

Sur Mme. Geoffrin.

Il vaut mieux fonder ses liaisons sur des besoins mutuels que sur des ressemblances mutuelles ; et par cette raison, j'aime la vieillesse et son expérience.

La vieillesse de Mme. Geoffrin ressemble à celle des arbres, dont on connoit l'âge par l'espace qu'ils occupent

et

et la quantité de racines qu'ils ont jetées.

La considération a été le but de toute sa vie; mais comme son cœur lui en a dicté les moyens, ils sont aussi estimables que ceux des autres sont petits et vils: souvent on déguise son caractère pour parvenir à ses fins; Mme. Geoffrin a seulement employé et comme taillé le sien.

De généreuse elle s'est faite noble; car la vertu simple n'est pas assez belle pour les gens du monde; il faut toujours qu'ils en soient le motif et la récompense, et qu'elle ait un rapport immédiat avec eux; rapport qu'on indique même par le mot usité: c'est ainsi que le *courage* se nomme *valeur*, c'est-à-dire, un moyen de valoir ou de se faire estimer; et que *l'amour de la vérité* est une *noble franchise*, c'est-à-dire, égards ou respect pour ceux à qui l'on parle.

Les vertus de M$^{me.}$ Geoffrin sont donc, en même tems, des qualités utiles à son but favori : j'en excepte sa sensibilité, qu'elle n'a pu modérer à son gré. Ce don précieux de la nature est peut-être le seul qui, dans le grand monde, soit plus nuisible qu'avantageux : semblable à l'aimant qu'un physicien porte dans sa poche, il découvre à l'instant les secrets ressorts qui font mouvoir les automates. Un cœur sensible est rarement trompé ; mais il trompe moins encore : et qu'en faire dans le séjour de l'erreur et de l'illusion ? Aussi M$^{me.}$ Geoffrin n'éprouve jamais ces émotions sans se mettre en colère ; et c'est quand elle vous humilie et vous accable de reproches, qu'elle sent et partage véritablement tout le poids de vos malheurs.

La sensibilité est une vertu domestique, l'humanité une vertu du grand monde ; car l'idole des sociétés, c'est

l'opinion ou le résultat des jugemens de tous ; et pour servir cette divinité, il faut toujours avoir des rapports intimes et directs avec les hommes réunis, et détruire tous ceux qui nous attirent trop vers l'individu. Un homme en place représente la multitude ; c'est donc un devoir de s'attacher à lui, tant qu'il est une portion si considérable du genre humain.

Mme. Geoffrin a mis toute sa raison en maximes, pour qu'elle fût plus à son usage.

Mme. Geoffrin a l'esprit de tous les âges ; et son secret pour cela est de conserver toujours l'esprit du sien. Les jeunes gens vont perfectionner leur raison auprès d'elle, et ses conseils leur apprennent à devancer l'expérience : elle est, pour les vieillards, un spectacle consolant et un modèle de perfection ; modèle qui leur ôte le plus grand des maux de l'âge

avancé, celui d'avoir tout à perdre et rien à acquérir.

On découvre une sorte d'harmonie, un rapport juste et exquis entre son âge, sa politesse, ses discours, ses pensées, et même ses expressions: elle fait de la vieillesse le but et non le terme de la vie; et il semble, quand on la voit et quand on l'entend, que l'âge mûr fut destiné à l'éducation de l'âge avancé.

Le ton de Mme. Geoffrin n'est pas toujours assez noble, les grands l'intimident, et elle doit les craindre; car ils sont les dépositaires de l'opinion.

Mme. Geoffrin, uniquement occupée de sa considération, a concentré dans la société tous ses goûts et tous ses rapports, et son esprit en a contracté un caractère particulier; il lui manque cette espèce de sens qui unit l'homme aux objets inanimés; elle n'éprouve jamais, en con-

templant la nature, cette douce émotion, ce sentiment involontaire qui nous montre dans l'univers une portion de nous-mêmes; aussi ne se sert-elle pas d'images poëtiques et sensibles ; elle tire toutes ses comparaisons des arts et des autres occupations journalières des hommes : son style en devient trop familier peut-être; mais si elle ne nous ramène pas souvent à la belle nature, en revanche elle nous présente continuellement des rapports éloignés et imprévus.

Mme. Geoffrin se permet de tout entendre et de tout dire, et cependant elle n'est point indécente; elle parle de la galanterie avec le ton simple de la *Bible;* on voit dans ses expressions, qu'elle n'a rien à démêler avec les passions des hommes, et qu'elle les entretient de leurs affaires.

Elle a vu tous les hommes illustres

de ce siècle ; elle a découvert avec sagacité leurs singularités et leurs petits défauts. Les portraits qu'elle en fait sont charmans ; mais ils tirent leur plus grand mérite de la partie qu'elle ne montre point, c'est-à-dire, du génie de ses modèles et de leur réputation ; c'est ce contraste piquant de gloire et de ridicule qui fait ressortir le tableau. Mme. Geoffrin juge toujours les grands hommes par leur conduite, et jamais par leurs talens : c'est ainsi qu'on peut se mesurer avec eux, et se trouver même supérieure ; car l'on sait qu'une femme d'esprit concentre toutes ses facultés dans sa conduite, et en borne l'usage au court espace de sa vie ; tandis que l'homme d'esprit abandonne cette conduite au hasard, et consacre l'emploi de son génie à un tems qu'il ne verra point ; il dédaigne d'appliquer ses talens à de petits objets ; ce qui le rend quelquefois ridi-

cule et toujours dépendant ; et si Mme. Geoffrin aime les détails, c'est qu'elle aime à gouverner les grands hommes.

Mme. Geoffrin n'ignore pas que l'opinion est une maîtresse capricieuse, qui méprise ceux qu'elle a subjugués : elle s'y soumet donc dans les bagatelles ; mais elle lui résiste souvent dans l'essentiel ; car c'est ainsi que les hommes se conduisent avec tous les objets de leur culte.

Elle ne consulte jamais personne ; et si elle n'avoit pas le plus grand besoin d'être consultée, les liaisons de l'amitié lui seroient entièrement inutiles ; tous ses projets sont formés dans la solitude, et on ne les découvre qu'après l'exécution. Sa manière d'être avec ses gens est l'image de sa manière d'être avec le public ; elle ferme sa porte avant de se déshabiller, et ne la rouvre jamais qu'après avoir fait sa toilette.

M^me. Geoffrin règle sa conduite sur un petit nombre de maximes ; car la raison aperçoit un point de vue général qui unit les objets moraux aux objets physiques, et qui nous apprend à les gouverner par les mêmes principes : les exceptions sont ennemies de l'ordre ; et pour que cet univers subsiste sans confusion, il faut que des êtres différens soient soumis à une même loi.

M^me. Geoffrin a su trouver la quadrature du cercle en morale ; la réunion des qualités opposées : elle est économe et généreuse, bonne sans être foible ; et pour conserver un équilibre parfait, elle n'aime rien passionnément, pas même la vertu. Enfin son caractère est singulier, en ce qu'il est tout composé de rapprochemens, sans un seul contraste. On pourroit mettre cette épigraphe au-dessous de son buste :

Elle ne fit rien comme un autre, et fit tout bien.

PENSÉES

ET TRAITS DE SOCIÉTÉ.

Il ne faut pas attaquer la réputation de quelqu'un parce qu'il dit du mal de nous : rien n'est changé par cette circonstance ; les torts des autres ne nous autorisent pas à en avoir ; et comme une ame sensible aimeroit mieux perdre la vie que de l'ôter, elle doit préférer aussi d'être injuriée à injurier.

Blair a dit ingénieusement : *Les corps solides sont surtout susceptibles d'être polis.* Il vouloit exprimer, par une image, que le charme de l'éloquence ne peut convenir qu'à des idées intéressantes.

Les recherches sur le goût et sur

ses effets, nous font découvrir quelques nuances, nous font entrer dans quelques secrets de nos ames qui nous étoient inconnus.

La familiarité est toujours une mal-adresse : avec nos supérieurs, ils nous en savent mauvais gré; avec nos inférieurs, ils ont moins de considération pour nous.

L'âge rend indulgent sur le caractère et difficile sur l'esprit.

Les détails de la guerre de Drusus, qui viennent interrompre, dans Tacite, le récit de la maladie de Germanicus, ralentissent l'intérêt. Quand on écrit l'histoire, il ne faut jamais quitter son héros; et dans les lettres, il ne faut jamais quitter l'homme à qui l'on s'adresse, ou, ce qui revient au même, le sujet qui l'occupe.

Lorsque le crime gouverne les

empires, la vertu a ses martyrs pour empécher qu'on ne la proscrive.

Avant de chercher à former son goût, il faut épurer ses mœurs : l'innocence est le meilleur et le premier élément du goût.

Suivant Mallebranche, l'on n'a, par soi-méme, ni esprit, ni talent : Dieu, dans sa toute-puissance, nous donne le génie et le talent, ou nous le refuse ; et quand il nous accorde ces dons précieux, c'est un bonheur de plus de tenir tout ainsi de lui immédiatement et par une faveur spéciale. Ce système a quelque chose de très-séduisant pour les ames pures, timides et sensibles.

Jugeons de l'impression que l'humeur fait sur les autres, par celle que nous en recevons nous-mêmes.

On n'est pas maître de cacher l'ennui qu'on éprouve : il faut donc

éviter tout ce qui peut nous en donner. Cette maxime est utile à mettre en pratique dans tous les maux, dans toutes les contrariétés, dans tous les défauts sur lesquels nous n'avons point d'empire.

Dans les Républiques, les discours sont des faits, et on les transmet à la postérité ; dans les monarchies, ce ne sont que des discours, et on les oublie.

On trouve cette belle phrase sur les méchans, dans les Pensées philosophiques : *Ils ne craignent pas Dieu, mais ils en ont peur.*

Si nous parvenons à exprimer les idées ou les sentimens nouveaux qui se présentent à nous, fussent-ils même bizarres ou très-passagers, nous aurons toujours l'esprit plus naturel ; car ces idées ont été longtems dans notre tête, à notre insçu,

et elles prennent toujours l'empreinte du sol où elles ont été élevées ; empreinte qui se connoit surtout aux accessoires : mais l'on n'aura point de ces idées fugitives, c'est-à-dire, qu'elles ne seront point réveillées en nous, si l'on ne fixe continuellement son attention sur ce qui se dit, sur ce qu'on lit, et sur ce qu'on voit.

Lettre que m'a écrite M. de Buffon, deux jours avant sa mort.

Il l'a dictée à son fils, après s'être fait lire l'Introduction du livre de M. Necker sur les Opinions religieuses. Il n'a rien écrit ni rien lu depuis ce moment-là.

Mon père me dicte, madame, ce qu'il voudroit bien être en état de vous écrire de sa main.

« Ah ! la superbe introduction ! Ce ne sont point de vains argumens, mais des vérités constantes que l'au-

teur développe avec une force qui n'appartient qu'à lui. Y a-t-il, en effet, aucun ordre social dans lequel le souverain et son peuple ne doivent être de même opinion religieuse, quelle que soit cette religion; et notre grand homme, plus attaché à la sienne, a eu toute raison de la donner pour exemple, en disant même comment il a été conduit, après le vide des affaires, à des spéculations plus élevées. Je puis lui promettre en effet trois sortes d'immortalité: la première, celle dont il ne doute pas, et qui par un élans sublime porte son ame dans cette immensité dont elle est propre à faire partie; la seconde immortalité sera celle que l'histoire donnera à M. Necker, comme administrateur regretté de la nation entière; et enfin, la troisième immortalité de mon éloquent ami, sera celle d'un écrivain qui n'a pas eu de modèle, et dont le

cœur et l'ame se réunissent pour le bonheur des hommes.

Cette partie m'a d'autant plus touché, qu'il y réunit les vertus de ma sublime amie, que je n'ai cessé de respecter et d'admirer comme un don divin, et dont elle seule avoit été favorisée par le souverain être».

J'ai présenté la plume à mon père, et il a encore eu la force de signer.

Certaines gens vous racontent les nouvelles avec si peu de mouvemens, qu'il est impossible de distinguer ce qu'ils disent de ce qu'ils ont dit : leurs discours rappellent ces arbres différens par leur nature, mais tellement dépouillés de leurs fleurs, de leurs feuilles et même de leurs écorces, qu'ils ne présentent plus que des bâtons pareils, absolument indicernables.

Le style de M. ** est égaré comme sa pensée ; il se répète, mais il n'avance jamais par nuances.

La vertu met plus de distance entre le créateur et sa créature que la toute-puissance ; et cependant c'est la vertu qui nous en rapproche le plus.

Quand les grands hommes s'abandonnent à leurs pensées familières, comme l'a fait Montesquieu, on voit les deux bouts de la chaîne qui forme leur génie, l'extrémité qui s'élève au-dessus de leurs semblables, et celle qui se rattache à toutes leurs foiblesses.

On nous demande souvent notre opinion sur le sujet qui occupe le plus la société ; et c'est alors une petite ruse de renommée, d'avoir un jugement tout fait en deux lignes, qui rassemble une idée fine, une antithèse

antithèse et un sentiment délicat. Par exemple, l'on disoit à M. de Saint-Lambert : Que pensez-vous des deux Poëtiques de Laharpe et de Marmontel ? — L'un dit trop simplement ce qu'il falloit dire, et l'autre trop ingénieusement ce qu'il ne falloit pas dire. — Cette adresse fait valoir l'esprit : on ne répète point une tirade éloquente, mais on cite le trait avec la personne.

On admire toujours l'ouvrage où l'on retrouve ses pensées. C'est ainsi que le tailleur dont parle l'abbé Raynal, se prosternoit devant l'homme qu'il avoit revêtu ; c'est ainsi que les gens qui n'ont jamais vu de glace, se saluent quand ils s'y apperçoivent.

On est moins agréable aux autres quand on se fait justice soi-même.

Voltaire ne traçoit que des images dans ses vers ; il ne s'élevoit pas jus-

qu'aux tableaux : aussi la Discorde, telle qu'on la trouve peinte dans un livre de la *Henriade*, ne ressemble point à la Discorde en action dans un autre livre de ce poëme. Beaucoup de vers de Voltaire sont traduits ou imités ; il prenoit surtout dans Lucrèce : voyez en particulier *ignis ubique latet*,

Il est semblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en secret s'insinue.

Ce n'est pas seulement les objets réels que le tems défigure, c'est encore les images et les chimères qu'on trouvoit si douces dans la jeunesse, et qui semblent avoir vieilli tristement avec nous, lorsque nous voulons nous les rappeler.

Je ne regrette pas le tems que j'ai donné à la lecture des quatre premiers volumes de Clarisse ; car ils servent à faire connoître parfaitement les Harlowe : c'est de l'ennui pour avoir du plaisir ; on ne se re-

peut pas de s'être occupé des détails de l'éducation d'un enfant qui nous charme étant adulte.

Il faut éviter, le plus possible, toutes les choses qu'on désire de voir finir; les grandes assemblées, les longues courses, les grands repas, etc.

C'est toujours par les moyens les plus doux qu'on doit tâcher d'obtenir les choses même qui sont évidemment bonnes et honnêtes.

Le chevalier de Boufflers écrivit deux lettres à deux rois d'Afrique, d'un caractère particulier et dont nous n'avons point de modèle; ces lettres les ont attachés pour jamais à la nation françoise. Il faut avoir bien de l'esprit pour deviner ce qui peut faire effet sur des Africains.

Plus la solitude est douce, plus l'ennui est pénible.

Il ne faut jamais exiger des autres

qu'ils sentent pour nous comme nous sentons pour eux : cette prétention est une source éternelle de dispute ou de contradiction.

Pour peindre un sentiment très-profond et le faire passer dans l'ame des autres, il faut y joindre une image. Parle-t-on, par exemple, d'un serment prononcé, on y joindra les accessoires d'une voix tremblante, d'un regard porté vers le Ciel, d'un visage altéré, etc. ; alors on fera mieux comprendre l'importance du serment et la grandeur du crime de ceux qui le violent.

Certaines femmes sont de la nature des salamandres ; elles vivent dans un brasier qui consumeroit les personnes raisonnables et paisibles.

Rien n'annonce plus la clémence du Ciel et la fin de la punition de nos fautes, que la correction entière de

notre vie et de notre caractère ; c'est le véritable gage du pardon.

Il faut s'expliquer promptement avec les personnes à qui l'on a des reproches à faire ; quand on diffère, le souvenir de leurs torts nous poursuit, nous aigrit, et tient notre pensée captive par des objets indignes d'elle.

La gloire, dit *le Spectateur anglois*, est l'ombre de la vertu ; la vertu est le corps ; et dans ce cas aussi, l'ombre disparoît quand le corps n'existe plus.

M. d'Aguesseau s'est permis un mot précieux : *Les maîtres des requêtes*, disoit-il, *ressemblent aux désirs ; ils n'aspirent qu'à cesser d'être.*

Massillon dit dans son sermon sur le mauvais riche : *On ne reconnoît plus les hommes à leur nom, ni les*

femmes à leur visage. C'est un jeu de mots.

Calvin, s'il faut en croire Bossuet, disoit avoir eu une révélation du démon, qui lui avoit appris que la messe étoit un acte coupable; et Bossuet dit, entre deux parenthèses: *(Vous voyez que les beaux esprits se rencontrent).*

La providence a donné aux personnes d'un certain âge les plaisirs de l'habitude pour suppléer à ceux de la nouveauté.

La société seroit absolument inutile dans la vieillesse, si elle ne servoit pas à nourrir les goûts de l'esprit, et à nous mettre, mieux que les livres, à la suite du progrès des idées.

A un certain âge, toutes les heures qu'on dérobe au monde et à la douleur, sont un véritable gain. La vie devient sérieuse quand on n'est plus

jeune ; on se sent avancé vers l'éternité, c'est-à-dire, vers le plus grand des bonheurs, quand ce n'est pas le plus grand des malheurs.

Le besoin est la première de toutes les forces : les peuples n'obtiennent rien des rois que quand la cour manque d'argent, et les particuliers ne peuvent être conduits que par le besoin. On ne doit excepter de cette règle générale que les ames pures et tendres, qui obéissent aussi à leurs devoirs et à leur sensibilité, comme aux premiers de leurs besoins.

L'ordre est un grand moyen d'indépendance, et l'une des marques les plus sûres de la noblesse et de l'élévation de l'ame ; car on calcule avec soi pour n'avoir jamais rien à solliciter auprès de personne.

On cherche des torts aux personnes du plus grand mérite, afin d'avoir des victimes dignes, par leur vertu,

d'être immolées indistinctement à tous les genres de haine. . . . . .

On ne conçoit pas comment les hommes évitent de se rapprocher et de chercher dans leur union les moyens de diminuer les peines que la nature leur prépare ; mais tandis que l'élément sur lequel ils sont va bientôt les engloutir, ils lancent encore la mort des bords d'un vaisseau qui coule à fond, et ils se préparent la cruelle consolation de se faire précéder par leurs semblables. N'est-il pas bien étonnant qu'ils aient trouvé le moyen de réaliser cette terrible image?

Il faut un grand talent pour refuser avec grâce ; cette idée doit être toujours présente à notre esprit.

Les lettres courtes et qui disent beaucoup en peu de mots, ont plus de noblesse que les longues lettres.

Une dès conditions essentielles pour parler avec intérêt et pour inspirer de l'intérêt aux autres, est de posséder parfaitement le sujet qu'on traite : on n'en est jamais le maître si on n'a pas lu, extrait, réfléchi, écrit, et même composé avec soin sur le fond du sujet, et sur tous les accessoires qui en dépendent.

C'est un grand mérite, en conversation et en écrivant, de trouver promptement une image juste qui rende notre pensée.

On disoit d'une jeune femme dont les expressions sont toujours nombreuses, recherchées, et malheureusement trop vides d'idées : Mme. *** ne vient jamais vers nous qu'en robe détroussée.

Les ouvrages anglois dont le sujet paroît le plus éloigné de tout précepte de morale, nous y ramènent cependant d'une manière imprévue, par

des maximes et des sentimens qui dérivent naturellement du cours de leurs pensées et de la sensibilité de leur ame. Ces réflexions excellentes et inattendues font un extréme plaisir ; on les accueille comme un ami qu'on trouveroit dans une forêt ou dans le détour de quelques allées solitaires.

Il ne faut pas dire de M. Hubert et de Mme. de Villeroy, qu'ils ont de l'imagination ; mais que ce sont des imaginations. *Cette observation est de Mme. Geoffrin.*

Tous les esprits ont un *sexe*, disoit M. Hubert : réunissez-les ensemble, ils sont moins agréables ; ils cherchent à s'enlever l'éloge et la gloire, comme des coqs veulent se ravir les uns aux autres une poule favorite.

M. de Buffon étoit persuadé que l'attention profonde qu'on donne à un objet, change l'esprit en génie.

Mahomet Dubarri disoit : Les gens que j'ai vus à la cour m'ont forcé de m'estimer.

Voltaire avoit fait une mauvaise pièce nommée *la Reine de Navarre*; Mme. la duchesse du Maine gagea qu'elle lui feroit convenir que c'étoit son meilleur ouvrage, et elle y réussit.

On félicitoit un jeune homme dont le père venoit d'acheter une charge de secrétaire du roi : Il est vrai, dit-il, qu'il est bien agréable, à vingt-deux ans, de se trouver gentilhomme.

Quand Mme. Geoffrin gardoit le silence lorsqu'elle entendoit louer les vertus de certaines femmes dont la jeunesse avoit été orageuse : Je me tais, disoit-elle, car je les ai vues poires ; je suis comme ce paysan qui ne pouvoit se résoudre à faire sa prière aux pieds de la nouvelle image d'un saint dont le bois portoit des poires peu de tems auparavant.

M^me. Geoffrin ne savoit pas le passage d'Horace qui présente précisément la même idée.

M^me. Geoffrin goûtoit un vrai plaisir quand elle apprenoit qu'une personne de sa connoissance avoit dit du mal d'elle ; car c'étoit un motif d'émulation pour vaincre des préventions défavorables, et elle parvenoit toujours, à force d'agaceries et de prévenances, à changer les dispositions désobligeantes, et à faire substituer l'éloge à la critique.

M^me. Briffard disoit, à l'occasion des rues escarpées de Lausane : *Je faisois enrayer mes jambes.*

La seule vertu peut s'augmenter et se perfectionner encore dans la vieillesse ; tous nos autres avantages s'altèrent et se dégradent : c'est ainsi que la nature nous avertit des biens qui nous abandonnent, et de celui que nous emportons avec nous.

Une expression physique s'ennoblit, quand on l'emploie au moral; c'est ainsi que les mots *boue* et *fange* sont devenus nobles.

Mme. de Boufflers disoit d'une dame entre deux âges qui faisoit un cavagnole : *Elle a tort, il ne faut pas badiner avec des couteaux.* Quand on commence à vieillir, il ne faut rien faire qui vous range dans la classe des vieilles. Ceci peut s'appliquer aux défauts de caractère : si on leur permet de se montrer de tems en tems, on sera bientôt rangé dans la classe des gens difficiles, qui font le malheur des autres, et qui dégradent ainsi leur réputation.

Il est des gens pour qui l'indulgence est une justice; ce sont ceux dont les défauts tiennent à l'excès de quelques qualités.

Certains ouvrages, comme ceux

de Duclos, d'Helvétius, etc., perdent beaucoup de leur prix avec le tems; ce qui n'est pas seulement l'effet de leur style, car un beau style conserve les idées dans toute leur fraîcheur: mais la cause de cette vétusté précoce est surtout dans le genre des pensées. Celles de Duclos, et beaucoup de celles d'Helvétius, sont à la portée de tout le monde, et faciles à retenir; elles se répandent dans la société, comme une petite monnoie d'usage dont l'empreinte s'efface bientôt: mais des pensées de Montesquieu sont de vrais lingots d'or, qui ont besoin de passer par différentes filières pour être mis en œuvre, c'est-à-dire qu'elles ont besoin d'être méditées par des hommes de génie, qui seuls peuvent les comprendre et les mettre en pratique.

Mlle. Dugazon rend toujours les mêmes paroles avec les mêmes gestes.

Diroit-on, dans la société, la même phrase deux ou trois fois de suite et de la même manière? Non certainement; car il ne seroit pas vraisemblable qu'on fût toujours dans la même disposition d'esprit : mais comme il n'y a qu'un ton qui soit vrai, dans une position toujours la même, l'actrice qui changeroit de ton seroit imparfaite.

Le caractère se montre presque toujours au dehors, tandis que l'esprit et la raison restent au logis.

Il vaudroit mieux avoir fait quelques vers de Racine, que tous les ouvrages de Stern; comme il vaudroit mieux avoir fait un seul doigt de l'Apollon du Belvédère, que toute une statue; car ce doigt seroit la preuve du plus grand talent.

Les idées sublimes ne sont pas à la portée des plagiaires, parce qu'elles ne brillent qu'à la place qui leur a

d'abord été destinée ; l'auteur les amène ordinairement par nuances, et elles sont environnées de beaucoup d'autres pensées accessoires : ce sont des rois qui ne sortent qu'avec un grand cortége. De telles idées ne peuvent être dérobées sans être reconnues.

Une idée neuve est ordinairement juste, quand un bon esprit qui ne l'avoit jamais eue, la prévoit dès la première ligne, dès la première indication qu'on lui en donnne ; c'est alors un rayon de lumière qui, en passant rapidement, nous fait voir jusqu'au fond du vase.

Il faut éviter avec soin tous les mots exagérés, si l'on veut faire impression sur les personnes raisonnables et dont le goût est exercé : elles savent que le sentiment a une mesure quand il est vrai, et ne se jette dans l'infini que quand il est factice,

factice, ou trop foible pour qu'on ose le peindre.

Pour plaire il faut dire franchement l'impression qu'on reçoit, et cependant il ne faut pas marquer ses goûts d'une manière tranchante et avec un air sec ; il faut toujours concilier l'abandon et la douceur.

Il faut regarder comme un gain tout le tems qu'on dérobe à la société, à moins qu'elle ne soit composée d'hommes supérieurs à nous ; car l'esprit descend toujours, s'il ne monte.

Quand on soutient, contre une personne vertueuse, une opinion contraire à la religion et aux bonnes mœurs, elle se refroidit intérieurement pour les personnes qui la contrarient ; et si elle n'y prend garde, elle s'irrite insensiblement au point de manquer de douceur et de grâces dans la dispute ; d'où il résulte moins

de force contre l'adversaire ou contre la cause.

Les François sont exagérés naturellement; aussi ajoutent-ils foi à tout ce qui porte ce caractère.

L'empire du caractère est prodigieux; souvent on sacrifie sa vie entière à des exercices de piété, sans vouloir dominer un seul de ses mouvemens.

On disoit que Voltaire n'étoit pas jaloux de Montesquieu, puisqu'il en avoit fait ce bel éloge : *Le genre humain avoit perdu ses titres, et M. de Montesquieu les lui a fait retrouver.* Mais ce trait d'esprit ne prouve rien; car l'on ne peut résister à un bon mot, soit qu'il fasse la satire des gens qui nous sont chers, soit qu'il fasse l'éloge de ceux que nous n'aimons pas.

Il ne faut jamais commencer un

paragraphe par une idée fine ; tout le reste paroîtroit commun : et d'ailleurs, la pensée doit être un peu exercée sur un sujet pour supporter la finesse.

Si l'on ne veut pas avoir de l'amour propre pour le mari qu'on s'est choisi, si l'on ne veut pas jouir par lui, il faut au moins jouir pour lui, il faut lui rapporter ses succès, et le faire gagner ainsi à cet échange de personnalité.

Puisque la reconnoissance est le principe de l'amour divin, la reconnoissance est la première de toutes les vertus ; elle est aussi l'origine de l'amour filial ; image imparfaite, mais touchante, de l'amour qu'on doit à son créateur.

Quand on aime quelqu'un véritablement, on n'a que du goût pour soi et de la passion pour son ami ; l'amour propre ne se fait jamais sentir dans cette relation intime.

M. de Bernis demandoit un bénéfice au cardinal de Fleury. — Vous ne l'aurez jamais de mon vivant. — Monseigneur, j'attendrai.

Le maréchal de Villeroy perdit une bataille. On disoit à sa femme: Vous avez une grande consolation dans votre malheur, votre mari et votre fils se portent bien. C'est assez pour moi ; dit-elle ; mais ce n'est pas assez pour eux.

M. de Villeroy renvoya un jour à M. de Fleury un de ses billets décacheté, en lui faisant dire qu'il n'avoit pu parvenir à le déchiffrer. M. de Fleury lui répondit : N'apprenons pas à la France que le roi a un précepteur qui ne sait pas écrire, et un gouverneur qui ne sait pas lire.

L'ambassadeur de Naples disoit aux Anglois : Le commerce est un dieu pour vous ; et les François sont

votre démon. Je parle du commerce et non de l'argent ; car vous n'aimez pas les grandes fortunes d'un seul, ni que l'argent vienne chez vous comme un torrent et n'arrose qu'un seul endroit ; vous le voulez comme une pluie qui se répande par-tout et qui fertilise toute la surface de l'Angleterre.

Le parlement en corps haranguoit un nouveau chancelier. Le chancelier leur dit : Messieurs, je vous promets ma protection. Remercions monseigneur, dit le premier président ; il nous donne plus que nous ne lui demandons.

Dans ce jeu à la mode, où on logeoit allégoriquement toutes les personnes connues, on donna ainsi l'adresse de M. de Villeroy, *Rue Montorgueil, à l'épée de bois.*

M. de Chevreuse étoit un beau

parleur, qui prononçoit des phrases choisies, gravement et avec réflexion. Le roi lui dit : Quand allez-vous à la campagne ? Il fut si troublé, qu'il répondit, *Vendredin prochi.*

Chanson sur M. de Villeroy.

Vive M. de Villeroy !
Il a bien servi le roi
Guillaume, Guillaume.

Un général allemand, fort peu considéré, disoit à M. de Schwerin : Je voudrois que nous fissions la campagne ensemble ; nous nous entendrions bien. Vous avez raison, lui répondit M. de Schwerin ; je vous donnerois toujours mes ordres si clairement, qu'il n'y auroit jamais d'équivoque.

Le comte de Broglie fut exilé sans avoir jamais été dans le ministère ; cependant il étoit ambitieux, et il avoit désiré les grandes places. M. de

Choiseuil disoit de lui : *Il a pris le ministère par la queue.*

Le père Fégot confessa Mme. de Richelieu dans son lit de mort : c'étoit une femme vertueuse et qui chérissoit son mari. Êtes-vous contente du père Fégot, lui demanda M. de Richelieu ? Ah ! oui, dit-elle ; *il m'a permis de vous aimer jusqu'à ma fin.* Car elle craignoit qu'il ne lui ordonnât de se détacher de tout sur la terre.

Boissi reprochoit au poëte Roi qu'il avoit une chemise sale. C'est, lui dit-il, que tout le monde n'a pas eu le bonheur d'épouser sa blanchisseuse. Boissi avoit épousé la sienne.

Le baron de Gleken écrivoit d'Angleterre à Mme. du Deffant : *Il me semble être en Laponie et qu'il neige du vert.*

Une bossue prit une de ses amies

en particulier. Il faut que je vous fasse une confidence, dit-elle; c'est que je ne suis pas trop bien faite. Cette histoire fut la réponse d'une femme à une de ses amies qui lui confioit un sentiment condamnable.

M. de Guibert écrivoit à Mlle. l'Espinasse : J'ai vu le roi de Prusse; sa physionomie est vive et pleine d'expression; ses questions sont précipitées.... : pour son air, son maintien, je ne vous en dirai rien; j'étois troublée; il m'a paru environné d'un nuage magique qu'on appelle *auréole* quand il est autour de la tête des saints, et *la gloire* quand il est autour de celle d'un grand homme.

On disoit à M. de Schomberg qui critiquoit *le Siège de Calais* de du Belloy : Il faut que vous ne soyez pas François pour parler ainsi. Je souhaiterois, répondit-il, que les

vers de cette tragédie fussent aussi françois que moi.

Un mauvais plaisant sortit au troisième acte de la pièce de M. de***. Je m'en vais, dit-il, parce qu'ils ne veulent pas commencer. En effet, l'intérêt étoit long-tems à venir.

Chanson de Mme. du Deffant.

Le ver à soie est, à mes yeux,
L'être dont le sort vaut le mieux:
Il travaille dans sa jeunesse;
Il dort dans sa maturité;
Il meurt enfin, dans sa vieillesse,
Au comble de la volupté.

Notre sort est bien différent;
Il va toujours en empirant:
Quelques plaisirs dans la jeunesse,
Des soins dans la maturité,
Tous les malheurs dans la vieillesse,
Puis la peur de l'éternité.

Mme. ***, disoit Mme. Geoffrin, a frappé à la porte de toutes les vertus sans entrer chez aucune; et c'est

pour cela qu'elle en parle à merveille.

On sait qu'en Angleterre il faut que les jurés soient d'un avis unanime pour qu'un homme soit condamné à mort. Un paysan fut accusé d'assassinat sur des preuves qui sembloient évidentes. Douze jurés le déclarèrent coupable, le treizième soutint toujours qu'il étoit innocent. Pourquoi cette obstination déraisonnable, lui dit en secret le juge de paix ? C'est, lui répondit l'opposant, que l'accusé n'est point coupable, puisque c'est moi qui ai commis ce meurtre sans en avoir l'intention; c'est la suite d'un coup malheureusement donné en réponse à une insolence. Effrayé de voir tomber un homme que je croyois à peine avoir blessé; je me suis sauvé. Ce paysan qu'on accuse du meurtre, est accouru pour donner du secours; ses habits

ont été ensanglantés ; il a eu peur d'être soupçonné ; il les a cachés, il s'est troublé, etc. Cette histoire fait sentir la beauté de la loi qui exige l'unanimité des jurés pour la peine de mort.

La vertu est une expérience anticipée ; mais dans toutes les choses où la vertu ne nous détermine pas, on ne peut se passer d'expérience.

Désirer que les autres dépendent de nous par le malheur, c'est être un peu barbare ; mais les ames tendres peuvent désirer qu'on ne puisse être heureux sans elles.

Il n'est pas surprenant que nous trouvions et que nous devions trouver un jour des délices inexprimables à chanter les louanges de Dieu ; car nous satisferons tout à la fois l'amour que nous avons pour tout ce qui est grand et sublime, notre reconnois-

sance et notre personnalité, puisque notre âme est vraisemblablement divine, *particula auræ.*

Plusieurs objets visiblement faits les uns pour les autres, n'atteindroient jamais à leur but et ne se rencontreroient jamais, si l'intelligence ne remplissoit le vide qui les sépare : ainsi le lait a sa destination bien marquée ; mais la mère et l'enfant périroient également, si l'intelligence ne rapprochoit pas l'enfant de la mamelle qui doit le faire vivre. C'est une preuve nouvelle de l'existence de Dieu, développée par l'archevêque d'Aix.

Ce n'est pas assez de se montrer rarement ; il faut encore donner *peu de soi* et faire des visites courtes.

Souvent un moment de retraite et de réflexion calme l'humeur qui s'est emparée de nous, et nous donne de l'empire sur notre caractère.

On ne fait jamais le sacrifice de son caractère sans s'en applaudir ensuite.

On est toujours libre d'éviter quelqu'un qui nous déplaît, ou de s'en séparer ; mais on ne peut jamais rappeler un mot trop fort et hors de sa place : il faut même que l'amour des choses honnêtes ne nous entraîne pas, en blâmant le vice, au-delà de certaines bornes fixées par la douceur et par la bienséance ; car c'est ainsi que l'on manque son but, en indisposant ceux qu'on veut corriger.

La finesse seule ne suffit pas en conversation ; elle ne suffit pas même en écrivant : il faut se laisser aller aux mouvemens de son ame, mais réglés toujours par la douceur et la gaieté.

C'est un défaut, au théâtre, de ne rien dire qui ne soit dans son rôle : il faut des repos ; et l'avare même

tient quelques discours qui conviendroient à un autre qu'à un avare, quoique ce soit, de tous les caractères, celui qui se reproduit le plus souvent dans les diverses circonstances de la vie.

Ne peignons jamais un grand homme comme on feroit un portrait de société.

Un grain de musc semble avoir exhalé toute son odeur quand on l'a conservé quelques années; mais si on l'échauffe, il répand de nouveaux parfums: tel est l'esprit de l'homme dans la vieillesse; stérile en apparence, mais sublime lorsque des idées intéressantes viennent le frapper. On peut aussi appliquer cette comparaison aux esprits paresseux dont les objets environnans ont tiré toute la substance, et qui ont besoin d'être remués dans leur intérieur pour produire quelque chose d'eux-mêmes.

On parloit de ces compilations qu'on nomme des *esprits ; l'Esprit de monsieur un tel*, etc. On peut faire en effet ce genre d'extrait pour les gens dont les pensées ne tiennent pas les unes aux autres ; mais quant à M. Necker, son livre est un individu.

Les personnes qui ont de l'agrément dans l'esprit ne sont pas toujours incapables de choses sérieuses ; souvent même cette grâce est un rapport de plus avec les hommes ou avec les choses : ainsi une jeune personne s'insinue mieux dans l'esprit d'un vieillard, qu'une femme grave et sévère.

Le spectacle du néant de M. de Buffon au moment où il alloit élever sa statue sur le globe du monde, remet tous les hommes à leur véritable place, et notre cœur reste navré et confus par cette terrible leçon ;

mais l'asile qu'il se cherche contre ses propres réflexions, l'élève bientôt au dessus d'elles.

M. de Chimène voulut jouer une partie d'échecs contre lui-même; il ôta la tour d'un des jeux, et comme il ne pouvoit manquer d'arriver, le jeu qui avoit toutes les pièces gagna l'autre jeu. *Je vois bien*, dit-il, *que je ne suis pas en état de me donner la tour.* On assure qu'il est impossible de faire cette partie avec soi impartialement : l'on favorise toujours l'un des jeux aux dépens de l'autre.

L'aimant n'attire pas plus sûrement le fer, que l'activité et l'intelligence n'attirent les affaires.

La mesure est une des choses qui plaisent le plus aux gens raisonnables; mais elle ne vaut rien pour subjuguer les caractères violens : aussi c'est une

une tâche dont il ne faut pas charger des hommes vertueux.

On a du penchant à gâter les personnes qui nous plaisent, soit dans la société, soit ailleurs : mais il faut s'en garantir ; car lorsqu'on s'y livre, bientôt elles ne nous plaisent plus ; à moins que l'on n'ait rencontré des ames d'une sensibilité rare et exquise, que la confiance et la reconnoissance attachent et perfectionnent.

Les gens qui nous blessent, et qui ont d'ailleurs avec nous des rapports d'utilité et de convenance, doivent être regardés comme des instrumens qui nous piquent, mais qui nous servent.

On a toujours plus d'esprit et d'agrément, quand on s'abandonne dans la conversation sans faire aucun calcul de vanité ou d'amour propre.

L'homme d'esprit qui n'a pas lu

un ouvrage et qui veut en parler, est fort au dessous de l'homme médiocre qui l'a lu: dans ce cas, le tems que l'on donne *à la chose* est la mesure de l'esprit qu'on a ; il faut donc se garder de parler des objets ou des livres dont nous ne nous sommes pas fort occupés.

Les gens à talens ont plus d'amour propre que les hommes de génie; car les premiers sont surpris d'eux-mêmes, et ont, dès leur jeunesse, le degré de supériorité dont ils sont susceptibles. Les gens de génie acquièrent tous les jours quelque chose, et voient les bornes de leur esprit dans leur progrès même.

Les voyageurs doivent nous parler de leur patrie et non de la nôtre. Un étranger qui arrive à Paris et qui nous entretient de nos acteurs, est à coup sûr un sot; *il ne sait tout cela que d'hier.*

Les moyens dont on se sert pour sauver la patrie, ne sont pas indifférens; on peut escalader un camp en prenant des hommes ou des fagots pour échelons.

Les vieillards sont comme les vins; ils se corrompent ou se perfectionnent.

On diroit que la conversation doit plus que la lecture, cultiver l'esprit, car elle oblige à penser comme la composition. Bacon auroit donc eu tort de mettre l'une avant l'autre, si la lecture n'avoit pas l'avantage d'imposer des bornes à tous les écarts, et de fixer le goût.

Il faut être toujours occupé à changer la sévérité de ses traits et de leur expression, contre une physionomie remplie de douceur: c'est une sorte d'éloquence qui vaut mieux que toute autre.

Les grandes mémoires qui retiennent tout indifféremment, sont des maîtresses d'auberge et non des maîtresses de maison.

Les hommes ont besoin de l'avenir pour mettre de l'intérêt au présent; car le présent étant composé de petites sections, nous n'y attacherions aucune importance, si nous ne pouvions pas le fortifier d'une suite de tems.

Les idées métaphysiques ne sont bonnes en sentiment que pour les gens de l'art; elles leur permettent d'en faire l'analyse; c'est un microscope qui nous montre les proportions sous un rapport différent de celui qu'elles ont réellement avec nous: mais pour l'usage de la vie, il faut voir les choses comme elles nous paroissent naturellement, et ne pas attribuer à une mouche la grosseur d'un éléphant. C'est ce que font sans

cesse les raisonneurs et les raisonneuses de ce siècle.

Quand une manie ou un défaut nous fait désirer d'éviter ou d'obtenir une chose, il faut confier franchement son motif : on pardonne à ceux qui se connoissent et qui se blâment, bien plus aisément qu'à ceux qui se méconnoissent et qui s'approuvent.

Quelqu'un disoit à un vieillard, en parlant des pensions qui n'éprouvent point de retenue lorsque le possesseur a quatre-vingts ans : C'est la première fois que l'idée de votre grand âge s'est présentée à mon esprit sans l'inonder d'amertume. C'est ainsi qu'il ne faut jamais laisser échapper un rapport de sentiment.

L'aveu d'un défaut plaît toujours, parce qu'il rend l'indulgence nécessaire.

Le style de Pline n'est que du génie, et le génie seul peut l'imiter: chaque mot est une pensée, et chaque pensée en suppose mille autres qui la précèdent, et en fait naître mille dans l'esprit du lecteur.

Saint-Jérôme est surpris qu'on puisse attribuer à l'Être suprême le soin des petites choses: penser ainsi, c'est une grande incapacité de pensée. Ce passage est un monument curieux de l'impiété d'un saint, et de la sottise d'un homme d'esprit.

Dans l'assemblée des notables réunis par M. de Calonne, l'on faisoit toutes sortes de propositions favorables au bien public, mais qui n'avoient d'autre but que de tirer de l'argent dont on avoit besoin: c'étoient les alchimistes, qui faisoient le signe de la croix sur le creuset afin que le grand-œuvre s'opérât.

Une volonté toujours la même

dans les choses qui sont étrangères aux principes de morale, ne suppose pas du caractère, mais beaucoup de personnalité; c'est une preuve qu'on rapporte tout à un seul centre, et ce centre c'est soi. Le caractère, au contraire, marche toujours vers le même but; mais comme ce but n'est pas soi, il change de moyens, de goûts et de volontés, selon les circonstances.

On ne doit faire le sacrifice de sa santé qu'à ses devoirs envers Dieu et à sa reconnoissance envers les hommes, parce que, après le vice, la douleur est le plus grand de tous les maux.

Le monde rappelle un combat entre un serpent et une souris qui faisoit les délices du chevalier Hamilton. Tant que les souris restent tranquilles, les serpens ne les aperçoivent pas; mais au premier mou-

vement qu'elles font, ils se jettent sur elles et les dévorent. Ne donnez aucun essor à votre caractère, les défauts des autres vous laissent tranquilles; mais au moindre mouvement et à la moindre faute, on vous aperçoit et l'on vous attaque.

Une seule expérience suffit à un homme d'esprit, parce qu'elle germe dans sa tête et qu'elle y repasse sans cesse : il en faut mille à un sot avant qu'il se corrige.

M. de *** écoute avec attention, mais c'est dans le dessein de profiter des idées des autres et de se les approprier : il ressemble au hérisson, qui s'enveloppe de ses pointes, et qui se roule dans le nid de la fourmi, afin d'en transporter une provision dans sa tanière.

M. de Saint-Lambert disoit, en écoutant la lecture d'un ouvrage qui

expliquoit longuement beaucoup de choses : Je les aurois entendues, si l'auteur ne me les avoit pas expliquées.

Un acteur fort laid jouoit Mitridate, et à ce passage de Monime,

> Seigneur, vous changez de visage,

le parterre s'écria : *Laissez-le faire.*

D'Alembert étoit persuadé qu'il falloit un genre particulier d'éloquence pour le public assemblé, et qu'il étoit essentiel de ne lui parler que par traits, et de ne lui présenter jamais des choses difficiles à comprendre. Dès que l'attention des hommes réunis se distrait un moment, on ne peut plus la fixer de nouveau. Cette observation est vraie pour la conversation, mais non pour une lecture faite dans la solitude.

Un jour M. de la Vallière s'avisa d'être jaloux de sa femme ; Voltaire,

à table, lui fit ce petit couplet, ou à peu près :

Eloignons la mélancolie,
Ne prends jamais rien de travers;
Et ne t'avise, dans ta vie,
D'être jaloux que de mes vers :
Flon flon la lira dondaine.

M. de la Vallière répondit :

Par ta mordante chanson
Tu viens de troubler ma raison ;
. . . .
Il faut punir un tel forfait
Du Châtelet, du Châtelet.

Voltaire rencontra Piron : Que dites-vous de ma Mérope? -- Que je suis un sot, et que vous êtes un homme d'esprit; je prends toujours des sujets qui n'ont ni père ni mère.

Voltaire étoit lié avec Piron, et le rencontrant un jour dans la galerie de Versailles : *Adieu, mon cœur!* Ah! dit Piron, appelle-moi *ton esprit* et non pas *ton cœur.*

Une femme lisoit l'almanach pour connoître le moment d'une éclipse annoncée depuis long-tems; et comme elle se proposoit d'aller voir ce phénomène : Ah! dit-elle, quand on fixe sept heures, cela veut dire sept heures et demie.

On pressoit la toilette d'une autre femme qui vouloit aller à l'Observatoire pour voir une éclipse : Ne vous inquiétez pas, dit-elle, M. de Cassini a des bontés pour moi; il fera recommencer.

M^lle. Genilla jouoit la comédie sur un théâtre de société, dans une petite ville de Suisse; sa mère s'avança : Messieurs et mesdames, permettez, dit-elle, que ma fille prononce son rôle la première, afin qu'elle puisse souper en ville.

M. de Lauragais enleva M^lle. Arnoud; M^me. de Lauragais étoit géné-

ralement estimée, et le public étoit indigné de l'infidélité de son mari. Il cherchoit à se justifier auprès de l'abbé Arnaud, en lui faisant l'éloge de sa maîtresse : Avez-vous tout dit, répondit l'abbé ? Mettez le mépris public dans l'autre côté de la balance. Le comte lui sauta au cou : Mon cher abbé, je suis le plus heureux des hommes ; j'ai tout à la fois une femme vertueuse, une maîtresse charmante, et un ami sincère.

M. Necker disoit à quelques magistrats de Genève : Votre gouvernement me paroît actuellement dans ce point précis, dans cette limite où la liberté ne nuit point à l'ordre, ni l'ordre à la liberté ; c'est un équilibre parfait, mais qu'un seul grain pourroit rompre. Il est vrai, ajoutoit-il, que la constitution et les lois n'auroient pas seules suffi pour parvenir à ce point de perfection, si

vous n'aviez pas eu des mœurs et de la religion ; sans cela vous n'auriez pas réussi. Ah ! monsieur, répondirent les magistrats, changez votre phrase ; ne dites pas *sans cela*, dites que c'est *avec cela seul* que nous avons rempli notre but, puisque nous n'avons aucun autre moyen, aucune autre force, etc.

M. de Sechelles, M. de Moras et M. de Boulogne furent tous trois contrôleurs généraux : le premier étoit fils d'un marchand d'étoffe ; le second, d'un perruquier ; et le troisième, d'un peintre. On disoit : L'un nous a mesuré à son aune, le second nous a fait la barbe de trop près, et le troisième nous achèvera de peindre.

M. Hubert disoit que toutes les idées passoient debout dans la tête de M. de Voltaire.

Tacite peint Tibère sous les traits

les plus odieux ; Suétone ne fait que le simple récit de ses actions, et vous laisse cependant plus indigné et plus effrayé ; soit que les réflexions d'un homme d'esprit mettent toujours un tiers ou un témoin entre vous et le monstre, et que ce témoin diminue votre effroi, soit qu'un homme d'esprit, remontant à la source de toutes les actions humaines, les rende bien plus semblables : c'est ainsi que la différence des fleuves aux ruisseaux s'efface à leur origine.

Les idées de Pline le Naturaliste sont presque toujours communes ; mais il sait les réunir par un style extrêmement concis : en sorte que la multitude de pensées répétées promptement produit un grand effet, comme les rayons de lumière qui, épars, sont à peine aperçus, et qui, rassemblés, consument les corps les moins combustibles.

Quand un homme supérieur fait l'analyse d'un livre, on ne sauroit s'y méprendre, et l'on peut dire toujours, Un homme d'esprit a passé par-là.

M. Thomas a cru devoir faire un tableau de tous les projets du Czar; ce tableau s'étend sur les siècles à venir: le Czar développe ses idées à l'assemblée des Russes; car M. Thomas auroit rougi de commencer simplement par mettre le Czar à la tête de ses armées, après avoir recueilli des connoissances dans toute l'Europe.

La grande difficulté dans les descriptions, est de trouver des mots qui expriment bien une nuance, et qui ne se confondent point cependant avec les autres nuances. Dans la conversation cela est aisé; la physionomie supplée au défaut de l'expression: mais par écrit ce talent est très-rare,

L'art des descriptions manquoit à notre poësie, et c'est M. de Buffon qui l'a trouvé. Voyez comme on cite quelques descriptions, et encore en petit nombre, qui sont dans nos poëtes françois, et qui leur ont coûté une peine infinie. M. de Buffon a peint deux choses que personne n'avoit encore su rendre, la nature dans tous ses détails, la métaphysique dans toutes ses abstractions.

La plaisanterie ne peut pas durer long-tems, car elle tient surtout à la surprise; on ne sauroit être surpris une heure de suite.

Il paroît qu'Ovide a fait toutes ses fables en poëte naturaliste, c'est-à-dire qu'il a vu quelque phénomène dans la nature, et que ce phénomène lui a donné l'idée de l'expliquer par une fable : ainsi il a vu un oiseau se balancer sur les eaux, les effleurer de son aile, les becqueter sans cesse sans

y prendre

y prendre de nourriture, et il a fait sa fable d'Alcyone, qui, changée en oiseau, cherchoit le corps de son époux. La Fontaine a fait l'inverse; c'est des objets moraux qu'il a tiré le plan de ses fables, comme Ovide expliquoit la nature par des sentimens : mais souvent aussi, en se rapprochant d'Ovide, la physionomie des animaux lui a donné l'idée de ses fables.

Mme. Geoffrin et Mme. la duchesse de Chaulnes peignoient toutes deux, par des côtés ridicules, les grands hommes qu'elles avoient vus; mais en même tems elles le faisoient suivant leurs caractères respectifs. L'une voyoit dans les grands hommes le défaut d'ordre et de bon sens dans les choses communes, l'autre ne voyoit en eux que les défauts de société. Mme. Geoffrin peignoit M. de Mon-

tesquieu ne connoissant pas le nom de ses gens, ayant un carrosse qui faisoit le bruit d'un fiacre, etc. Mme. de Chaulnes disoit : Cet homme venoit faire son livre dans la société ; il retenoit tout ce qui s'y rapportoit ; il ne parloit qu'aux étrangers dont il croyoit tirer quelque chose d'utile. Elle disoit encore : A quoi cela est-il bon, un génie ?

Lorsque les idées ne sont pas distinctes, il est impossible de rien exécuter ou exprimer d'une manière raisonnable, soit en action, soit par écrit, soit dans la conversation.

La plupart des ouvrages que nous voyons appartiennent plutôt aux mots qu'aux choses ; ce sont les mots qui ont engendré toutes les petites pièces légères, dont le mérite consiste surtout dans l'association des termes ou dans la tournure des phrases.

Quand on a écrit sur un sujet, et qu'on relit son ouvrage avec attention, l'on trouve souvent beaucoup d'autres idées qui nous avoient échappé la veille.

Tous les sujets ont un point de vue général duquel dépendent tous les autres; c'est ce point de vue qu'il faut saisir, et c'est à la méditation qu'il appartient de nous élever aussi haut que nos facultés peuvent le permettre. Eût-on médité toute sa vie sur un sujet, si l'on vouloit le traiter plus particulièrement il faudroit encore le méditer de nouveau, pour le mettre en ordre et lui donner toute la force dont il est susceptible: enfin, le tems, la patience et la méditation sont les grands moyens de l'homme de génie et de l'écrivain.

L'esprit de M. ** saisit habilement les idées d'autrui; mais c'est un vol

et non une propriété ; on voit que c'est un bien mal acquis.

On demandoit à Cicéron quelles étoient la première, la seconde et la troisième qualité de l'orateur ; il répondit toujours : la déclamation, la déclamation, la déclamation. Il semble qu'on pourroit répondre de même pour la conversation : le mouvement, l'abandon et la gaieté, mots presque synonymes.

Les idées fines, quand on les prononce du même ton que les idées communes, passent ordinairement sans être aperçues.

M. de Germani avoit dit que Dieu nourrissoit les êtres vivans d'êtres vivans, afin de multiplier le plus possible la vie et le bonheur. M. de Saussure a trouvé que l'on pouvoit demander alors : Pourquoi reste-t-il donc encore de la matière brute ?

Selon lui, le système des monades de Leibnîtz répond mieux à cette objection, puisque toutes les particules de la matière ont une existence spirituelle.

M. Lesage disoit : Cette manière d'argumenter me rappelle le philosophe Caristide dans Molière. Ce philosophe vouloit qu'on mît toute la France en ports de mer, en calculant ainsi : cinq ou six ports de mer valent tant, combien doivent valoir trente ou quarante ? Cette plaisanterie est très-juste ; car il n'y a sans doute dans la nature qu'une certaine mesure des choses ; vouloir les multiplier à l'infini, c'est vouloir tomber dans l'absurde.

Les ouvrages qui ont été écrits promptement sont de courte durée ; on diroit que le tems se venge du peu de cas qu'on a fait de lui.

Toute la nature a ses espèces succursales, ainsi que l'a observé M. de Buffon : l'âne supplée au cheval, la chèvre à la brebis, etc. Dans le moral on trouve aussi des vertus succursales : l'honneur supplée à la probité, le préjugé à la fermeté. Il faut bien prendre garde de ne pas toucher à ces fausses images de plus grands objets, sans être sûr de mettre la réalité à leur place.

Beaucoup de gens n'ont d'autre jugement qu'un bon instinct : quand c'est lui qui nous guide, il nous guide bien : mais il ne faut pas, dans ce cas, nous enorgueillir de nos succès habituels ; car le sentiment intérieur qui nous fait connoître le bon parti, est aussi indépendant de nos soins que celui qui nous fait distinguer le plaisir d'avec la douleur.

Il faut une sorte de talent pour soutenir ses opinions en littérature

et en déclamation, sans blesser personne ; et quand on s'est bien assuré de soi par ses succès en ce genre, l'on doit tâcher d'étendre cette faculté de discuter avec douceur et avec intérêt sur les objets même les plus graves. Il ne faut jamais trop de mouvement dans la dispute, puisque, selon la Fontaine, l'ouragan ne réussit pas à faire tomber le manteau, tandis qu'une chaleur agréable produit sûrement cet effet.

Il faut du tems pour comprendre et embrasser les idées auxquelles on n'est pas habitué. Certains esprits sont peu propres à la discussion des affaires, et sont cependant excellens pour la décision, la résolution et le sentiment; mais il faut quelqu'un qui les précède et qui les suive : qui les précède, pour leur présenter les questions; qui les suive, pour tra-

vailler à l'exécution des bons conseils qu'ils ont donnés.

Il faut user de la fortune, du crédit de toutes les puissances de ce monde, comme on doit user de l'esprit et de tous les talens, pour décorer une belle âme sous tous les rapports.

En réputation comme en bienfaisance, *la pite de la veuve* n'est pas à dédaigner, soit qu'on la donne, soit qu'on la reçoive.

Rien ne convient mieux aux personnes mobiles, que d'avoir un ami dont les idées soient fixes : c'est la colonne qui empêche l'édifice de se renverser.

Les personnes dont les idées sont arrêtées, doivent être bien attentives à rendre leur opinion avec douceur : une opinion ferme suppose déjà, pour celles d'autrui, une sorte de dédain

qu'il faut voiler adroitement. Cette observation convient à toutes sortes de caractères et de tours d'esprits : cependant il est plus facile aux personnes dont les idées sont très-fixes, de ne pas attacher leur amour-propre à leur opinion ; car elles voient si clairement cette opinion, que c'est la chose et non leur réflexion qui les détermine.

Quand on corrige les ouvrages d'un homme de beaucoup d'esprit, il faut que ce soit par le précepte plus que par l'exemple ; c'est le contraire de la conduite qu'on tient pour ramener les hommes à la vertu : on n'est jamais assez grand aux yeux d'un grand écrivain, quand on veut jouer un rôle.

L'amour propre est le talon d'Achille chez presque tous les hommes.

A cinquante-cinq ans, l'esprit du

chevalier de ** n'étoit pas formé ; il paroissoit toujours un jeune homme de la plus grande espérance ; il avoit beaucoup d'esprit et peu d'idées : aussi faisoit-il des lettres charmantes et des ouvrages très-médiocres. Il avoit aussi beaucoup de sensibilité dans le cœur et point dans l'esprit ; ses ouvrages étoient sans chaleur et sans ame. Il prenoit la pensée d'un autre, il l'obscurcissoit, il ne la reconnoissoit plus, et s'en croyoit l'auteur. Il étoit encore le plus crédule des hommes sur ce qu'il se flattoit d'avoir créé dans sa pensée, et le plus entêté des incrédules sur les opinions reçues. Pendant un tems, athée et mesmériste, à la fois homme de qualité et homme de lettres, dédaignant ce dernier avantage en apparence, et le croyant le premier de tous au fond de son ame ; très-instruit, mais mal instruit ; car il savoit et n'enchaînoit pas ; ne jugeant

les autres que par l'influence de son amour propre; un peu difficile en société, mais cependant doux et poli; passionné pour la faveur, afin de pouvoir rendre des services, et occupé de tout le monde pourvu qu'on le fût de lui.

Dès qu'une chose nous anime dans la conversation, et surtout dès qu'une chose nous déplaît, il faut que trois guides nous surveillent et nous modèrent ; la vertu pour le ton de bonté, la raison pour les convenances, l'esprit pour les expressions.

Quand on tient devant nous des propos contre la religion ou contre les mœurs, il faut employer tous les moyens de grâce et de douceur pour faire sentir l'avantage d'une autre manière de penser ; et c'est manquer à son devoir que de prendre alors le ton impérieux. Les gens les

plus vertueux doivent se défier de leur caractère, car ils sont tentés de se livrer à toute son impétuosité dès qu'il paroît seconder leur amour pour la vertu. S'ils sont sévères naturellement, ils se montrent plus sévères encore: et ils devroient se montrer plus indulgens, car la plus belle des causes doit être plaidée par les plus aimables de tous les moyens; la plus légère humeur les défigure.

Comment peut-on ne pas mettre une grande importance à ses lectures? N'est-il pas certain que nous n'avons de bonheur et de malheur que par la pensée, que les objets ne nous parviennent que par elle, qu'elle est seule la réalité des choses? La fortune, les honneurs, la gloire, tout en un mot n'est autre chose que la pensée; et l'homme qui posséderoit les plus grands biens et qui n'y penseroit pas, seroit en effet un

homme qui ne posséderoit rien. La différence donc des pensées qui sont dans les livres, à celles que notre destinée fait naître dans notre esprit, n'est qu'une relation plus intime avec nous-mêmes; car, encore une fois, les objets extérieurs n'ont aucune sorte d'existence pour nous, tant qu'ils ne sont pas traduits en pensées dans notre tête, et qu'ils n'y ont pas pris leur place. C'est donc une des grandes sources du bonheur, que de savoir saisir précisément, dans le genre de lecture que nous pouvons faire, celles qui captivent le plus notre attention, celles qui s'unissent à nous d'une manière plus intime, celles enfin qui font naître dans notre esprit des pensées plus ressemblantes à celles que la réalité des objets nous inspireroit.

M. de Buffon critique ce vers :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

On ne peut, dit-il, comparer le jour avec un fond. C'est de ce rapport des mots, auquel on ne fait pas assez d'attention, que naît souvent la perfection du style.

Je crois, disoit M. de Buffon, que le siége des sensations de l'homme est dans le cerveau, mais il est dans la moelle épinière des animaux ; voyez certains singes, voyez le mouvement de la queue dans le chien quand il caresse son maître, et peut-être celui de la queue du lion qui va dévorer sa proie. Je ne pourrai jamais exprimer la peine que ce grand homme me fait éprouver en montrant d'un côté tant de force et de sensibilité, et de l'autre tant de penchant à rapprocher l'homme des animaux, et les animaux de la machine.

Le Voyage d'Italie de M. du Pati est le premier qui m'ait donné le

désir d'en faire un, en me consolant de ne l'avoir pas fait.

Rien n'est si noble que la supériorité de raison qui n'attend son bonheur que de l'exercice de ses devoirs, qui se rend indépendante des autres en les supportant et en n'exigeant rien d'eux, et qui les rend dépendans de soi à force de bienfaits et de modération.

Les bons caractères ne sont tourmentés que par leurs torts, et jamais par ceux d'autrui; leurs torts les attachent, et ceux d'autrui les détachent. *Faites des vœux pour que j'aye des torts avec vous*, disoit M^me. Geoffrin.

Quelqu'un qui vouloit faire connoître les torts d'un homme à qui il avoit des obligations, disoit: *Je prends beaucoup de soin pour trouver des paroles qui me laissent honnête homme.*

La morale est la connoissance des moyens qui peuvent nous assurer assez d'empire sur nos facultés pour en faire le meilleur usage possible; c'est la science des habitudes propres à perfectionner notre être.

Quand on ne fait pas du bien avec le plaisir d'en faire, on le fait ordinairement très-mal.

Un bienfait reçu est la plus sacrée de toutes les dettes.

Le philosophe est sans cesse à la tête de ses pensées et de ses sentimens, comme le bon économe est à la tête de ses affaires.

La physionomie se tourne aisément vers le sérieux et souvent vers l'austérité, surtout lorsque la conversation ou la dispute captive toute notre attention ; il faut se corriger de ce défaut, et se rappeler ce mot d'un Anglois : *Un visage doux et*

riant

riant est plus aimable qu'un beau jour de printems. L'impression différente qu'on reçoit de la même personne, suivant l'expression de la physionomie qu'elle prend auprès de nous, doit nous faire chercher tous les moyens de dominer et de diriger l'expression de nos traits et de nos regards.

Ce n'est jamais sans peine qu'on se resserre dans le cœur des gens qu'on aime, pour y faire place aux nouveaux venus.

Les femmes qui veulent paroître plutôt raisonnables que brillantes, sont toujours traitées comme Salomon; elles obtiennent la réputation qu'elles ne recherchoient pas.

M. Gibbon écrit l'histoire comme M. Thomas écrit ses pensées; il ne nous laisse rien à dire, à deviner ou à ignorer: c'est d'ailleurs le premier historien qui ait jugé les hommes comme

le peuple les juge, en passant du plus grand enthousiasme au plus grand mépris. Est-ce un tort ou un mérite; je ne sais; mais certainement c'est un attrait de plus pour le lecteur.

Mens, en latin, signifioit toujours *intention*, et *ment* a conservé cette force étymologique en françois, *prudemment*, *savamment*.

On couronnoit les poëtes de *laurier* dont les feuilles enivrent et empoisonnent.

Les ambassadeurs indiens m'ont paru d'une espèce dégénérée : le nègre, leur interprète, ne m'a point fait cette impression; c'est, au contraire, un extrême décidé; et cela plait. Un de ces Indiens n'est ni vieux ni jeune; son visage est rond; il a l'air hardi, les yeux grands et téméraires; enfin tous les vices paroissent sur sa physionomie : mes yeux en

étoient fatigués, comme mon ame l'auroit été par une suite d'immoralités; et j'ai eu un vrai besoin de me délasser de cette physionomie, en fixant le visage de Mme. de Lauzun. Cet homme a l'air d'un satyre; et il semble que si on le laissoit à lui-même, il iroit chercher sa proie et sa maîtresse dans les bois; l'on craint même qu'il ne s'y croie encore.

On disoit de M. de Sens : C'est un homme qui a de l'ambition dans les cinq sens; depuis quarante ans il ne parle que d'affaires, et n'en parle que pour lui : aussi n'a-t-il jamais connu les hommes; car il n'est qu'à la chose qu'il veut faire; il n'a de suite que pour sa passion; le torrent l'emporte sur tout le reste. C'est un homme dont l'esprit n'a point de caractère, et dont le caractère n'a point d'esprit.

L'argent est un grand bien pour les ames fermes qui savent l'employer utilement. Quant aux autres, la manière dont ils le dépensent me rappelle ce supplice des anciens, où l'on n'enduisoit un homme de miel que pour le rendre plus sûrement la proie des insectes.

Vers tirés de la parodie de *l'Énéïde* dans le *Chant des Enfers*, pour se moquer des plaisirs que Virgile faisoit goûter aux héros :

J'y vis l'ombre d'un cocher
Qui tenoit l'ombre d'une brosse
Pour frotter l'ombre d'un carrosse.

Un comédien françois étant à Turin, s'adressa ainsi au parterre : *Illustres étrangers....*

Mme. Darti avoit la petite vérole ; elle étoit aimée du prince de Conti ; le confesseur de Mme. Darti lui dit : Madame, il est tems de renoncer à toutes les vanités du monde ; com-

ment permettez-vous que le prince de Conti passe les jours et les nuits à la porte de votre hôtel pour savoir de vos nouvelles? *Ah! mon père, que vous me rendez heureuse! je m'en croyois oubliée.*

La sensibilité, dit d'Alembert, est cette qualité de l'esprit ou de l'ame qui va chercher dans les objets les plus simples tout ce qui peut nous émouvoir.

Les gouvernemens sont un traité de paix entre le vainqueur et le vaincu, ou entre deux puissances de force égale. Telles sont les idées principales de la félicité publique.

Dans le tems des persécutions, on demandoit à quelqu'un pourquoi il n'embrassoit pas la religion dominante? Il répondit par ces vers de Corneille:

Seigneur, pour conserver quelque chose d'humain,
Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain.

Les Chinois conservent jusqu'à la fin de leur vie une grande autorité sur leurs enfans. Une vieille de quatre-vingts ans battoit sa fille, qui en avoit soixante. Celle-ci se mit à pleurer. Sa mère s'arrêta. Pourquoi pleurez-vous ? je vous ai traitée souvent plus sévèrement, sans que vous ayez versé des larmes. C'est, ma mère, dit-elle, que je m'aperçois, à la foiblesse de vos coups, combien vos forces diminuent.

M. Thomas disoit que M. le Franc avoit beaucoup plus écrit pour l'éternité que pour l'immortalité.

On lit dans un roman, qu'une jeune fille fut livrée par ses parens, malgré ses instances, à un vieillard qui devoit l'épouser dans sa terre ; elle tomba malade, et son mariage fut différé. Un amant aimé lui fit tenir une lettre, et la conjura de se jeter par la fenêtre du château à une

heure déterminée, et qu'il seroit prêt à la recevoir et à la conduire dans une chapelle voisine. En effet, il entend du bruit au moment indiqué; il tend les bras; mais il ne reçoit que la tête seule de sa maîtresse. Le vieillard, instruit de l'intrigue, l'avoit tranchée avec son sabre, à l'instant où la jeune fille ouvroit la fenêtre.

Mme. de Boufflers parloit un peu légèrement de son mari. Vous oubliez qu'il est mon fils, lui dit sa belle-mère. *Cela est vrai, maman, je croyois qu'il n'étoit que votre gendre.*

Mme. de Montespan avoit défendu à Mme. de Maintenon de laisser rire ses enfans; elle vouloit qu'on leur donnât le fouet quand ils rioient: alors, dit-elle, ils ne riront que quand ils seront emportés malgré eux, et ce rire sera naturel.

Un charlatan disoit: Messieurs,

il n'y a qu'un soleil et un remède ; et c'est moi seul qui en suis possesseur.

La première femme du roi de Prusse actuel avoit fait venir des étoffes de France : elle ne voulut pas payer le commis de la douane, qui lui demandoit les droits ; il se fâcha, elle lui donna un soufflet. Il s'en plaignit à Frédéric, qui répondit : Les étoffes sont à la princesse, la douane à moi, et le soufflet à vous.

On fit une loi, dans Syracuse, pour détruire toutes les statues des tyrans, en permettant cependant à chaque citoyen de défendre celle du tyran qu'il croyoit digne d'estime et d'exception : une superbe harangue sauva celle de Dion.

Les François favorisent toutes les attaques qu'on fait aux honnêtes gens ; ils ne veulent croire à la vertu de Daniel qu'après qu'il a séjourné

dans la fosse aux Lions sans en être dévoré.

L'esprit de M^me. *** n'est pas en monnoie, mais en médaille.

Les gens dont l'esprit est fin, risquent de se répéter; car ils ne savent jamais bien sur quelles traces ils ont passé.

Bacon disoit : La conversation entretient l'esprit, la lecture le cultive, mais la seule composition l'augmente.

Clarté, simplicité et noblesse, conviennent encore mieux en écrivant que l'esprit pur, surtout si l'on se laisse aller à la sensibilité et à l'imagination.

Les personnes qui disent hautement leur opinion, laissent échapper quelquefois des propos indiscrets qu'on relève et qu'on tourne en ridicule : mais à la fin de l'année, les propos sont oubliés et la considération leur reste; car on estime tous

les hommes qui ont un avis à eux, et qui ne craignent pas de le montrer, surtout si cet avis est conforme à la saine morale.

Je ne savois si l'on devoit dire : Et je m'écrie *en opposition à* un sage païen, ou *en opposition avec* un sage païen. J'ai trouvé dans le dictionnaire de l'académie, la lune en opposition *avec* le soleil, et j'ai préféré *avec*. Vous avez raison, m'a dit M. de Marmontel ; lorsqu'on est embarrassé sur une expression figurée, il faut toujours la ramener au propre, au sens physique d'où elle a été tirée.

M. Lesage a beaucoup d'idées ; mais au moment où il veut les écrire, elles se présentent à son esprit d'une manière confuse, et il ne peut en faire un ensemble. Il est comme un peintre qui voudroit tracer un tableau à la lueur de quelques éclairs ;

mais ces éclairs, passagers pour lui, servent à montrer le tableau de la nature à ceux qui l'écoutent et qui savent penser.

Une femme ne doit se mêler d'aucune affaire que relativement à la bienfaisance: voilà son existence en public. La vertu doit être en particulier le seul mobile de ses actions et de ses discours; elle ne doit être guidée ni par ses goûts, ni par ses passions, ni par sa personnalité; sa vie doit être un hommage continuel à l'Être suprême.

Le sot découvre un homme d'esprit, par un instinct d'antipathie, beaucoup plus promptement que l'homme d'esprit ne découvre un sot.

Certaines femmes ont une aptitude singulière à découvrir, dans un sujet, l'idée la plus commune, et à viser droit au *blanc* en ce genre.

Si l'homme le plus médiocre disoit quelques-unes de ses pensées de choix avec la plus entière vérité, il auroit du piquant dans l'esprit et il intéresseroit.

Buffon n'est plus ; nous sommes tous égaux.
Beau vers.

Autrefois les lumières partoient du centre pour arriver à la circonférence : aujourd'hui on veut les faire sortir de la circonférence pour arriver au centre. C'est une contradiction.

Un cuisinier appella quelqu'un en justice pour s'être nourri de l'odeur de ses mets : *Payez cet homme*, dit le juge, *avec le son de votre monnoie.*

Nous devons donner audience à notre conscience à la moindre observation qu'elle nous fait ; dès que nous avons un doute, il faut se garder

de se déterminer, et demander du tems pour l'examen.

La conscience a cet avantage, qu'elle nous récompense même des sacrifices inutiles, tandis que les hommes ne nous savent gré que des réalités.

Le même goût d'ordre qui fait retrancher, dans la dépense, le petit écu de trop, devroit apprendre aussi à retrancher le superflu des paroles affectueuses, et à y mettre la mesure.

Certaines gens se font le centre de tout; mais ce qui les empêche d'être insupportables, c'est une espèce de liant, une souplesse ondoyante qui leur fait suivre, dès qu'ils y ont quelque intérêt, l'amour propre des autres dans tous ses détours, afin de le captiver et d'obtenir ensuite des louanges.

La curiosité produit le même effet;

elle suit tout ce qu'on dit avec un intérêt extraordinaire : c'est l'orchestre qui accompagne la musique.

Certains goûts nous donnent la clef de certains esprits. M$^{me.}$ de *** aime la botanique et ne peut souffrir la chimie : pour l'une il faut voir, pour l'autre il faut penser.

Retraite, occupations douces et tous les genres de vertu, voilà les plaisirs de l'âge avancé, et non pas ceux *qu'on se rappelle*, à moins qu'ils ne soient du même genre. La vertu est le vrai bien de toutes les saisons de la vie : elle fait trouver le printems dans les rigueurs de l'hiver; elle égalise tous les âges, toutes les situations, et je dirois tous les talens : vieux, l'on ne peut point chercher d'autre bonheur ; jeune, l'on n'en doit point chercher d'autre. Heureux qui peut avoir la passion de ses devoirs ; c'est la seule qui

prend toutes les formes, qui s'unit à tout, qui embellit tout, et qui mettant l'homme continuellement en présence de la divinité, lui fait habiter le ciel sans quitter la terre.

Un de nos torts est de vouloir étendre la morale sur des êtres qui n'existent pas encore, aux dépens de ceux qui existent. Le néant comme l'infini n'appartiennent qu'à la providence ; elle seule peut remplir l'un et faire cesser l'autre. Vouloir attaquer les propriétés, sous le prétexte de faire naître un plus grand nombre d'hommes, c'est manquer à des devoirs réels pour un devoir peut-être imaginaire ; celui que Dieu nous a imposé, c'est de rendre heureux ce qui existe. A la manière dont on calcule aujourd'hui, on diroit que l'espace de la création est borné, et qu'il faut tâcher de le remplir de créatures vivantes, sans aucun vide, comme

l'univers de Descartes. Ceux qui spéculent ainsi ne pensent pas aux découvertes d'Herschell; ils ne pensent pas que Dieu pourroit, s'il le vouloit, remplir l'intervalle qui nous sépare du soleil, de plusieurs myriades d'êtres vivans, et que cependant il l'a laissé vide ; et ils s'inquiètent de quelques arpens de terre qui ne sont pas cultivés, et qui pourroient nourrir un homme ou deux de plus. Ce n'est pas ainsi que pensoit le plus sublime et le plus saint des législateurs. Il disoit à ceux qui étoient chargés de grandes fonctions sur la terre, *Celui qui se marie fait bien, mais celui qui ne se marie pas fait encore mieux* ; car il pensoit qu'un homme destiné à des occupations généralement utiles, devoit remplir sa tâche, et que les soins du mariage pouvoient l'en détourner. C'est en étendant ses devoirs qu'on les a presque tous détruits : l'amour de la patrie a fait

négliger

négliger les douceurs de la vie domestique ; celui de l'humanité a refroidi l'amour de la patrie ; les générations futures ont été préférées à la génération présente : il ne nous manquoit plus que de sacrifier les êtres qui existent à ceux qui n'existent pas. Toutes les idées de morale sont extrêmement simples ; il ne faut jamais les mêler à des conjectures métaphysiques. Les lois de la société sont fondées sur la protection des propriétés ; la justice n'est, en dernière analyse, que la force donnée à un seul, pour le garantir justement de la puissance du grand nombre : les lois de l'humanité sont fondées sur la douleur physique. *Ce qui est ;* voilà le soin que Dieu a donné à l'homme ; *ce qui n'est pas encore* est sous les regards de Dieu seul ; sous sa puissance et sa volonté immédiate. Ce n'est pas à nous qu'il convient de prévoir qu'en nous

conduisant d'une telle manière, en cultivant la terre avec de telles précautions, il naîtra un plus grand nombre d'hommes ; c'est nous charger d'un soin que Dieu ne nous a pas confié ; c'est, si l'on osoit le dire, empiéter sur les droits du Créateur : c'est le bonheur des êtres vivans qu'il exige de nous, et non leur existence, qui ne dépend pas de nous. D'ailleurs, quand une proposition poussée un peu loin conduit à l'absurde, il est à présumer que le principe est mauvais. Supposons donc que notre devoir fût plutôt d'accumuler, de multiplier les hommes sur la terre, que de rendre heureux ceux qui l'habitent et qui la possèdent ; il faudroit retrancher tous les animaux qui nous sont utiles ou agréables, pour nourrir des hommes à leur place ; il faudroit se serrer les uns contre les autres, comme on serre les esclaves à fond de cale ; il faudroit arracher tous ces

beaux arbres dont l'ombre réjouit nos regards, mais qui rendent la terre moins fertile ; c'est-à-dire qu'il faudroit renverser l'ordre de la nature, et la contrarier, pour nous conformer à un ordre factice et métaphysique qui finiroit par détruire l'espèce, pour parvenir avec effort à multiplier l'individu, et l'on arriveroit ainsi, par un enchaînement tout naturel, à la doctrine des anthropophages ! Enfin, et pour tirer un résultat de ces pensées, soit que nous voulions nous guider par la religion révélée, soit que nous ne voulions obéir qu'à la religion naturelle, les préceptes de l'une ne sont que pour les créatures déjà nées, et même elle a toujours préféré la pureté des mœurs, qui rend heureux l'homme existant, à la multiplication des êtres, qui pourroit devenir une source de corruption et de malheurs ; et nous venons de voir, par des exemples tirés de cet univers,

que les enseignemens de la religion naturelle sont aussi fondés sur les mêmes bases.

Quand on est obligé d'ennoblir sa pensée pour l'exprimer, c'est une preuve qu'il faut la corriger intérieurement; car il seroit à désirer que les pensées et les sentimens naquissent comme ils doivent paroître.

On ne peut entrevoir qu'avec horreur la trace de ce sentier de la mort que nous sommes tous obligés de suivre, surtout quand on réfléchit que les objets de notre tendresse pourroient encore nous précéder. On croit sentir alors la griffe d'un tigre qui se porte sur notre cœur, notre pensée se fuit elle-même et recule avec effroi : une affliction renouvelle toutes les autres ; ce sont les secousses de l'ame, qui nous avertissent à la fois de tous les endroits sensibles.

Rien ne défigure plus un événement, un plan, un enchaînement d'idées, que des détails pris çà et là et rassemblés sans accord.

Il semble que les hommes qui ont reçu le don de pénétrer dans les secrets de la nature, n'ont pas en même tems celui de faire part de leur découverte; et M. de Buffon n'est pas une exception à cette règle, car son univers n'est que celui de son imagination : semblable au globe qu'il avoit fait construire pour orner le cabinet du roi, son Monde n'est en effet qu'un modèle en relief, digne de la curiosité des voyageurs; il donne l'idée de ce qu'on doit admirer dans la réalité, dont il n'est que l'emblème.

Mme. de ** restoit encore, dans notre siècle, comme une statue antique dont la perfection montre à la fois et l'ignorance de nos sculpteurs, et la dégradation de leur modèle.

Il y a des gens qui n'échappent au ridicule qu'à force d'atrocité. . . .

Les hommes distingués se retiroient à. . . . ., comme les héros qui alloient attendre dans l'Élysée le moment de reparoître sur la terre avec plus d'éclat.

On dit que le prince Henri va jouer le rôle d'Annibal dans la tragédie de ce nom : les spectateurs doivent rappeler tout leur courage, car ce sera une apparition et non un spectacle.

Le feu des Muses n'est pas comme celui de Vesta ; il s'éteint quand on le cache.

Le gouvernement américain est fin et ingénieux ; le gouvernement anglois est grand et sublime : l'un a de la simplicité dans les mœurs, l'autre a de la magnificence. Dans l'un, un petit nombre de grands ressorts

marchent d'un pas égal vers le bonheur de la nation ; dans l'autre, un grand nombre de petits ressorts, tous en harmonie, produisent un effet simple et uniforme. Dans l'un, tout repose sur deux ou trois grands principes ; on ne peut y rien changer sans craindre de toucher aux sources de la vie ; il faut en supporter les inconvéniens : dans l'autre tout est en pièces de rapport. On peut corriger continuellement l'un sans craindre de bouleverser l'ensemble ; mais on n'est jamais sûr aussi d'avoir atteint au plus haut point de perfection : l'autre est invariable, parce qu'il est circonscrit dans sa grandeur. L'un court les risques de la difformité ; il doit être sans cesse attentif à toutes les parties de lui-même, que le progrès de la nature et celui des arts agrandissent chaque jour dans des proportions inégales ; et les quatorze provinces pourroient s'assimiler à la

société des individus, où l'industrie produit bientôt l'inégalité, etc.

Non-seulement la langue est formée sur des raisonnemens très-fins et très-justes; mais même l'usage de la langue, qui varie, appartient à des idées ingénieuses, quoique passagères. Pourquoi faut-il dire *un grand habit*, et non *un habit de cour?* c'est que le mot *cour* suppose qu'on n'en a pas l'habitude; un *bas de robe*, et non la *queue?* c'est que le mot *queue* rappelle les animaux. Une femme qui n'est plus jeune ne doit pas dire, *Je faisois ma toilette;* il faut qu'elle dise, *Je me coiffois*, ou *je m'habillois*. Le mot *toilette* suppose de la parure et de l'intérêt à se parer.

M. de Sens trouvoit plus de résistance dans les assemblées provinciales que dans les états. C'est, disoit-il, que les uns agissent avec des

idées nouvelles, et les autres avec de vieilles idées.

On disoit d'une femme : Cette dame-là donne des préférences à tout le monde.

M. de Sens ne contredit jamais ; car il s'est aperçu que c'est une des choses que les hommes n'apprennent pas à supporter.

On dit que les paroles volent ; ce qui ne signifie pas qu'elles ne laissent aucune trace, mais qu'on ne peut jamais les rappeler.

On pourroit, dans ses lectures, faire un travail très-intéressant, si l'on prenoit les idées dans leur origine, et si l'on cherchoit successivement celles qui sont nées les unes des autres, en conduisant cette série dans toute sorte de sujets, depuis les anciens jusqu'à nos jours. Par exemple, Mme. de Sillery parle d'une

paysanne qui couchoit depuis long-tems en plein air, et qui s'écria, en trouvant un peu de paille fraiche : *Il est doux d'avoir ses aises !* Ce mot dérive peut-être de celui de la Fontaine :

> Point de chardon ! il s'en passa pour l'heure ;
> Il ne faut pas toujours être si délicat.

Quand on parle, il faut penser à la perspective ; elle n'est pas composée seulement de ceux à qui l'on s'adresse, mais encore de ceux qui nous écoutent : aussi quand on veut persuader une personne en particulier, il faut l'entretenir seule pour diriger tout vers elle.

Souvent l'humeur qui ne s'exhale pas, produit un refroidissement ; et quand on veut être aimé, il faut permettre aux autres d'avoir des torts avec nous.

Il ne faut jamais prendre aucun parti ni dans les petites choses, ni

dans les grandes, sans y avoir pensé et sans en connoître les détails. Le tems qu'on donne à cette étude n'est pas perdu, puisque le repentir nous en prendroit davantage; car une chose mal faite nous poursuit et nous occupe malgré nous; et de tous les moyens possibles de ne pas penser avant de prendre une résolution, celui qui a le plus d'inconvéniens est de s'en remettre entièrement à un autre.

M. de Buffon, dans les derniers jours de sa vie, disoit encore des choses fort tendres, qui sembloient sortir du fond de son tombeau. Le spectacle de ses douleurs sera présent à jamais à mon cœur et à ma pensée; il m'a montré jusqu'au néant des grands talens. L'homme n'est rien, Dieu est tout; et c'est dans son sein qu'il faut chercher un asile contre sa propre pensée.

Il faut penser sur un sujet, même avant de l'étudier; car il paroît qu'on ne parvient jamais à comprendre les idées d'autrui qu'autant qu'on les a vues ou entrevues d'avance : et ainsi comprendre, c'est se ressouvenir.

M. Grassin ayant fait rebâtir un village brûlé dans ses terres, on lui érigea un monument avec ces vers :

La flamme détruisit ces lieux ;
Grassin les rétablit par sa munificence ;
Que ce marbre grave à nos yeux
Le malheur, le bienfait, et la reconnoissance.

Le frère de M. de Pompignan ayant écrit à M. de Voltaire qu'il lui couperoit les oreilles, Voltaire adressa cette lettre à M. de Choiseuil :

« La famille des Pompignan en veut particulièrement à mes oreilles ; l'un des frères les écorche depuis trente ans, et l'autre se propose de me les couper. Délivrez-moi du spadassin ; je me charge de l'écorcheur :

j'ai besoin de mes oreilles pour entendre les merveilles que la renommée publie de vous ».

Un roi demandoit à Euclide s'il ne pouvoit pas lui expliquer son art en peu de tems? Sire, répondit-il, je ne connois point de méthode royale pour enseigner la géométrie.

Un Anglois ayant eu un long entretien avec Voltaire, le roi lui demanda ce qu'il en pensoit. *C'est*, répondit-il, *le bouffon du diable.*

Que fait votre Académie, demandoit le cardinal de Bernis à un académicien d'Angers? Monseigneur, répondit-il, elle ne fait rien, et elle fait bien.

M. de Buffon distinguoit toujours les idées ingénieuses des idées industrieuses.

Un roi de Suède avoit tellement

asservi ses sujets, qu'ayant poignardé l'un d'entre eux dans un accès de fureur, le malheureux tira le poignard de sa plaie en mourant, et en baisa la pointe. Ce trait est dans l'*Histoire angloise des Révolutions de Suède*, par M. Shéridan.

Quand M. Thomas eut peint les malheurs qui environnent la gloire, on lui écrivit : Vous nous envoyez à la gloire comme à l'échafaud.

Larive disoit qu'il ne pouvoit parler modérément quand il étoit sûr que son confident lui répondroit avec fureur ; il faut de l'ensemble en tout. Les acteurs, disoit-il, veulent tout mettre dans leur rôle, quel qu'en soit le caractère, la fureur, le désespoir ; les tons de la tragédie, de Nicolet et de l'Opéra.

Un auteur anglois dit sur l'emploi du temps : *Chaque jour doit être,*

pour les femmes, comme un feuillet blanc sur lequel elles doivent écrire toutes les choses qu'elles pourroient se plaire à se retracer dans mille ans.

On ne peut se mêler d'aucune affaire, disoit milord Chesterfield, sans être maître de son caractère, de sa physionomie et de son attention.

Voltaire, dit M. Dubucq, est toujours, quand il écrit, l'Amphitryon de la Fable; il passe pour le maître de la maison dans la maison d'un autre.

Deux hommes devoient se battre en duel; l'un trouva l'autre qui s'escrimoit contre le mur. Que faites-vous là, lui dit le premier? Je tue le Tems en vous attendant.

M. de Fontenelle, sentant qu'il devoit vieillir, étoit fort attentif à conserver tous ses sens et à ne pas les

employer inutilement ; il ne regardoit jamais le feu ; il étoit assis sur un tabouret, afin d'être obligé de se tenir droit. M. de Fontenelle se faisoit porter sur la fin de sa vie : en montant un escalier, il rencontra M. de Rhullières ; il fit ranger sa chaise pour le laisser passer, et lui dit : *Monsieur, je ne vois pas assez clair pour vous reconnoître ; mais du moins vous avez la dignité de n'être point porté.*

Le baron de Breteuil disoit, depuis un grand nombre d'années, qu'il se casseroit la tête à cinquante ans s'il n'étoit pas ministre. Quelqu'un le voyant un peu vieilli, lui dit : *Monsieur, ne seroit-il pas tems d'amorcer ?*

On trouve tout beau dans la solitude, disoit Mme. de Staal ; les objets s'y boursouflent comme dans le vide.

M. Dubucq

M. Dubucq voyant un ministre prêt à finir une affaire commencée par un autre, lui dit : Vous manquez à la loi de Moïse, qui défend de manger un morceau entamé par les bêtes.

M. Dubucq dit que la manne et tous ses attributs sont une belle allégorie. La manne avoit le goût que celui qui la prenoit aimoit le mieux; celui qui en ramassoit beaucoup n'en avoit pas plus que celui qui en prenoit la mesure nécessaire ; elle se corrompoit quand on vouloit la garder jusqu'au lendemain. Tout cela peut s'appliquer aux richesses et aux sciences.

La mort, dit M. de Buffon en parlant de l'envie, met cent ans de distance entre un jour et un autre jour.

Vous n'avez trouvé que des amis, dit-il à M. de la Condamine, dans un lieu où vous étiez si digne de trouver des rivaux (l'Académie).

Les idées nouvelles, dit M. de Buffon, sont aussi un miracle, puisqu'elles nous font connoître des choses dont nous n'avions pas le premier aperçu, ou que nous croyions impossibles.

On disoit à Mme. du Deffant, de deux personnes de sa connoissance : Ce sont deux bonnes têtes. *Des têtes d'épingle*, répondit-elle.

Vers de Voltaire quand le pape eut détruit les jésuites.

Saint Ignace n'est plus ; un moine le condamne :
C'est le lion qui meurt du coup de pied de l'âne.

Chanson sur la prise de Crémone.

Parsembleu! l'aventure est bonne,
Nos affaires ne vont pas mal ;
Nous avons recouvré Crémone
Et perdu notre général.

Mme. Geoffrin a dit toute sa vie qu'on ne pouvoit pas se corriger, et toute sa vie elle s'est corrigée. Elle

étoit née avec beaucoup de défauts dont on reconnoissoit à peine la trace dans ses dernières années.

Un homme flegmatique étoit pressé par son domestique. *Monsieur, habillez-vous*, lui disoit-il; *on vous attend.* — *On m'attend? c'est donc une raison pour ne pas me hâter.*

On attendoit Lulli pour commencer un de ses opéras. Hâtez-vous, lui dit-on, le roi est dans sa loge. *C'est un si grand prince*, dit-il, *qu'il est bien le maître d'attendre.*

La petite Bouvard demandoit à sa mère : Maman, faut-il dire la gueule ou la bouche d'un capucin.

M. de Buffon croit que le style tient à la pensée; qu'on écrit bien quand on est plein de son sujet, et qu'on ne peut pas bien écrire sur la philosophie sans la connoître dans

toutes ses branches ; car dans la philosophie comme dans les affaires, tout se tient.

Mme. de Marchais étant au spectacle, à *Béverley*, entendit, derrière elle, une jolie femme qui mâchoit avec grand bruit; elle se retourna. C'est, lui dit cette femme, que pour m'empêcher de pleurer et de gâter mon rouge, je distrais mon imagination en me persuadant que je suis à table et que je mange; cela me dissipe.

La duchesse du Maine s'affligeoit de l'absence d'une femme de sa cour. Nous ne croyions pas, lui dit-on, que vous l'aimassiez autant. Ah! répondit-elle, les grands peuvent-ils se passer des choses dont ils ne se soucient pas!

J'aime beaucoup la société, disoit encore Mme. du Maine; tout le monde m'écoute, et je n'écoute personne.

Les beaux esprits, disoit quelqu'un, sont comme les roses ; une seule fait plaisir, un grand nombre entête.

La vertu a ce privilége, qu'elle trouve son image dans toutes les personnes qui la cultivent ; elle est la sœur jumelle de chaque ame innocente.

Une chanson dit qu'un roi qui aimoit beaucoup le bal, mettoit des coquilles de noix dans ses souliers pour mêler la souffrance au plaisir. Cet apologue est assez ingénieux ; le vice et les défauts de caractère font toujours l'effet des coquilles de noix.

La première éducation de l'esprit est d'une grande importance ; ceux qui ne l'ont pas reçue sont peu susceptibles de l'acquérir ensuite : les préceptes même de la vertu ne les perfectionnent point ; et les plus

belles idées, ne trouvant rien d'analogue dans leur cerveau, ne peuvent s'y arrêter; il faut toujours quelque pensée qui les enchaîne, pour qu'elles y restent.

Il vaut mieux faire les plus grands sacrifices comme écrivain, que de laisser dans son travail un seul mot douteux et de mauvais goût : c'est comme la loi donnée par Moïse, où la violation d'un seul petit précepte rendoit coupable comme si on les avoit tous enfreints.

Les voyageurs battus de la tempête conservent des forces pendant l'orage, et les perdent absolument lorsque le danger est passé : c'est ce qui arrive à tous les cœurs sensibles qui ont eu quelque chose à redouter pour les personnes qui leur sont chères.

Les amis de Voltaire se sont réjouis de sa mort; les indifférens s'en

sont affligés : tout cela est dans l'ordre. Les uns vouloient mettre à l'abri de la tombe une gloire qui rejaillissoit sur eux, et que le héros flétrissoit ; les autres croyoient apprendre, pour la première fois, que la mort ne faisoit aucune exception.

Souvent on est regretté de tout le monde, et l'on n'est pleuré que d'une seule personne.

Si l'on ne considère que les hommes, les regrets qu'on obtient d'eux ne valent pas une seule des heures qu'on a employées à les mériter.

Il faut obtenir les soins et l'intérêt des gens qu'on aime, en leur montrant sans cesse le sentiment de la reconnoissance, et non en cherchant à les exciter par l'expression du reproche.

On peut souhaiter à un écrivain

de faire un second ouvrage aussi beau que le premier, comme on souhaite un bien encore douteux ; car le génie a rarement deux fois la même bonne fortune.

L'amitié, telle que je la conçois, peut s'unir à l'estime, à la vénération, à un grand nombre d'autres sentimens qui l'augmentent, et qui la joignent et la mêlent, pour ainsi dire, à chaque moment de notre existence, et en augmentent ainsi le prix et le charme.

Quand on prive les Anglois de parler leur langue, on leur dérobe l'usage de tous leurs sens ; ils ne savent voir qu'en anglois, ils n'entendent qu'en anglois.

On trouve des gens qui savent être de tous les pays, sans en être moins du leur.

Le goût de l'esprit, réuni aux

affections naturelles d'époux, de frère ou de fils, procure la plus douce des sociétés de ce monde.

On parloit à M. Dubucq d'une pendule dont l'aiguille étoit deux serpens entrelacés. Cet emblème ne marque pas, dit-il, que le tems doit être employé avec prudence; il désigne plutôt que le venin des heures nous conduit continuellement à la mort. Cette allégorie est synonyme du mot de Sénèque, *Quidquid retrò est, mors occupat*; et de cet autre mot françois,

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Voltaire n'a écrit le *Siècle de Louis quatorze* que par chapitres détachés: il ressemble à un peintre qui, pour dessiner un paysage, feroit séparément l'esquisse des arbres, du ciel, etc. sans les réunir comme ils le sont dans la nature.

L'archevêque de *** ayant obtenu

une grande place, eut des distractions extraordinaires; il accumuloit, sans s'en apercevoir, tous les bienfaits dans sa famille. Cela rappelle le distrait de la Bruyère, qui se trouvoit avoir à table tout le pain de ses voisins, leurs couteaux et leurs fourchettes.

Dans les sciences et dans les raisonnemens, les comparaisons et les rapports doivent être pris à côté de la chose, et même le plus près possible: grande preuve que l'esprit proprement dit ne nous apprend rien, et qu'en un mot l'esprit seul n'a pas le sens commun. Par exemple, veut-on connoître la nature d'une maladie, il faut examiner celle qui s'en rapproche le plus; et de même d'un phénomène, etc.

Les grands seigneurs redoutent les gens qui sont embarrassés avec eux; car c'est ainsi qu'ils les embar-

rassent eux-mêmes : on leur plaît surtout par un certain air d'affranchissement et d'être à son aise, plutôt que d'aisance, pourvu que cet air soit de bon goût et sans familiarité.

M. de Sens disoit à un de ses amis : En procédés, *n'écrivez jamais*; car pour blâmer quelqu'un par écrit, il faut articuler les faits et ne rien laisser dans le vague ; mais en disant simplement : *J'ai sujet de me plaindre*, l'on ne sait que vous répondre : en affaires, ajoutoit-il, *écrivez toujours*, de peur d'équivoques. Tout cela est un peu dans le genre de Machiavel.

Toutes les langues se permettent des solécismes : en françois, par exemple, on dit *mon épée* pour éviter la rencontre de deux voyelles, *ma épée*, quoique *épée* soit du féminin.

Les idées mitigées font le succès d'un ouvrage, car le public est toujours un mélange de bons et de méchans, de sots et de gens d'esprit, qui ne peuvent atteindre ni tendre à la perfection ; les idées de vertu pure ne sauroient convenir qu'à quelques individus qui se plaisent à s'élever au dessus d'eux-mêmes, mais dont le nombre est trop petit pour entraîner les suffrages.

Il faut sacrifier les plus fortes répugnances à la seule conjecture, à la seule probabilité que ce sacrifice est au nombre de nos devoirs; c'est le seul cas, dans la conduite, où il soit raisonnable d'abandonner la réalité pour la simple apparence.

Quand on veut former son style, il faut lire des ouvrages parfaitement écrits, et non des ouvrages écrits avec un talent particulier; car la perfection se communique et se mêle

avec notre propre talent : mais le talent ne se communique pas : ainsi lisez Buffon plutôt que Sévigné.

Un caractère de supériorité dans l'esprit, c'est le besoin de connoître la nature de tous les objets dont nous sommes obligés de nous occuper : les gens médiocres n'ont le désir d'aucune connoissance, et ne portent leur attention sur rien.

Il ne faut jamais se trop répéter ni employer des mots de force ou d'irritation en parlant de la vertu et de ses devoirs ; les mots simples, prononcés à longs intervalles, font plus d'effet.

Il ne faut pas être surpris si l'on aime les détails dans la vie des grands hommes de l'antiquité, et s'ils intéressent moins dans celle de nos contemporains. Nous sommes accoutumés à regarder les anciens avec

respect ; nous nous félicitons des circonstances qui rapprochent de nous nos supérieurs ou ceux que nous jugeons tels : les petites choses, dans les anciens, sont de la popularité et de la condescendance ; dans les modernes, ces petites choses ne sont que des petitesses.

On prend bientôt en déplaisance les gens dont le bonheur est trop cher pour eux et pour les autres.

Il est toujours humiliant pour les autres de recevoir nos ordres en simples résultats : il faut expliquer tous les motifs de ses goûts ou de ses dégoûts.

Quand un caractère est entièrement opposé au nôtre, il est inutile de chercher à le corriger ; on ne fait que s'aigrir mutuellement.

Rendons grâces à Dieu, disoit Bourdaloue, qui fait de la cha-

rité une vertu. Remercions le Journal de Paris, disoit-on aussi par une mauvaise imitation, qui a fait de la vanité une vertu, en publiant tous les actes de bienfaisance. On pourroit ajouter, ce journal fait aussi de la vertu une vanité, en imprimant toutes les actions généreuses.

Le comte d'Essex avoit pris pour devise un diamant avec ces mots : *Dùm formas, minuis*; qui me taille me rapetisse.

Le prince d'Orange, en parlant du maréchal de Luxembourg, ne le nommoit que le bossu. D'où le sait-il, dit le maréchal? il ne m'a jamais vu par derrière.

On exhortoit le chevalier de Boufflers à écrire sur les nègres, parce qu'il avoit été en Afrique. *Car*, disoit-on, *il faut avoir les sensations de ses idées.*

Un Turc plein d'enthousiasme pour le gouvernement despotique, disoit à un voyageur François : Vous ne pouvez vous figurer quel est mon bonheur, quand je me dis intérieurement, C'est par la gracieuse bonté de mon souverain que ma tête est encore sur mes épaules.

Mme. de Choiseuil disoit à M. Necker, en parlant des assemblées provinciales : Vous avez fait l'estampe avant la lettre.

Que ferois-je, disoit Mme. de Choiseuil, si je ne souffrois pas ; je suis malheureuse, mais je suis contente.

Le cercle des goûts et des idées de Mme. ** est étroit, parce qu'elle lit toujours les mêmes livres.

On trouve dans une lettre particulière de Fénélon, qu'il reproche à son élève, le duc de Bourgogne, de passer

passer son tems à noyer des mouches dans de l'huile.

M. de Toulouse, aujourd'hui archevêque de Sens, aime l'action par-dessus tout : l'action est pour lui ce que la pensée est pour un autre ; il est content quand il a fait ce qu'il devoit faire. Mme. de Gourgues, son intime amie, étant morte, il vint chez l'archevêque de **, à dix heures du matin : J'ai passé, dit-il, la nuit chez cette pauvre femme ; à sept heures je lui ai fermé les yeux, et j'ai encore eu le tems de mettre tous ses papiers en ordre, et même de faire mon courrier.

Apprenez, jeune homme, disoit-il à quelqu'un, comment l'on fait un discours : il faut d'abord diviser son sujet en trois parties, et subdiviser chaque partie en tant de paragraphes ; vous fixerez ensuite le nombre des phrases que vous mettrez dans chaque

paragraphe, et vous aurez soin qu'ils finissent tous par un trait. Il a les larmes faciles et le sentiment très-passager. L'archevêque d'Aix disoit de lui : Il a de l'esprit dans toutes les choses pour lesquelles il a du talent, et même dans les choses pour lesquelles il n'en a aucun.

C'est un spectacle effrayant et risible en même tems, que de voir des femmes chargées de plumes, raisonner sur les contre-poids qui doivent balancer les autorités.

On juge aisément, par l'intelligence d'un lecteur et par ses inflexions, de son talent et de son genre d'esprit : ainsi celui qui sait lire des morceaux sensibles, de manière à faire impression, peut s'essayer dans ce genre ; et quand on fait bien sentir une plaisanterie fine et ironique, qui n'est ni trop gaie ni trop na-

turelle, on peut présumer encore que l'on réussira dans ce style.

Un excellent discours peut être jugé et admiré par les deux classes extrêmes de la société : on plaît à l'une par un travail exquis, par la pureté du langage, par la beauté des idées ; et l'on fait impression sur les gens sans éducation, par le sentiment, qui donne à la pensée le don de pénétrer dans les esprits les plus bornés et les moins exercés.

Dieu, suivant le beau système de l'Évangile, ne châtie les hommes que pour les ramener à la vertu : c'est ainsi que les humiliations nous honorent, et que les afflictions sont un gage de bonheur.

Préférer, dans son cœur, l'anéantissement à un acte volontaire de désobéissance envers l'Être suprême, c'est peut-être une preuve que notre

ame est une étincelle, une particule de la Divinité, et qu'elle met son amour propre dans le tout, et non dans la partie infiniment petite qui compose son être.

Quand on pense au Théâtre de Sedaine, et aux effets qu'il produit, on se dit : C'est un sorcier, mais ce n'est pas un homme d'esprit.

Les premiers mots que l'on dit sur un sujet, sont comme les premières gouttes d'une bouteille, qu'on jette toujours afin de donner la liqueur plus claire et plus parfumée : il ne faut jamais offrir que le second verre et la seconde pensée.

Les biens et les maux se grossissent dans l'obscurité de l'avenir, comme ces arbrisseaux que l'œil transforme en géans dans l'obscurité de la nuit ; ils diminuent à mesure qu'on les approche, et on les reconnoît pour de simples arbrisseaux.

Nos réflexions, nos sentimens et notre expérience nous apprennent que notre seul but, dans tous les âges, doit être de remplir nos devoirs; c'est toujours un faux calcul qui nous fait mettre en balance avec eux l'amour propre, les répugnances, les goûts, les passions et même les avantages les plus apparens. Il résulte de ce principe, que la briéveté de la vie ne nous permet pas de cultiver aucun talent, aucune science qui ne puisse servir et se lier à ce premier et unique objet de tous nos soins; il en résulte aussi une négligence raisonnable et un dédain très-fondé pour tous les biens de vanité et d'opinion, qui ne peuvent jamais se rapporter à ce premier de tous les biens.

Certains caractères sont étrangers au monde; ils y prennent leurs défauts, et il les quittent dans la re-

traite : la vie domestique et occupée leur convient plus que toute autre ; ils doivent être plus empressés et plus attentifs dans la société, que le commun des hommes ; car s'ils ne tâchent pas de plaire plus que les autres, ils plairont moins ; leur dégoût et leur ennui pénétreront, s'ils ne les couvrent pas d'un triple voile.

Les premiers pas vers la vertu sont un sacrifice de soi-même ; les seconds sont la plus douce de toutes les jouissances ; c'est un privilége : les autres sentimens se graduent davantage.

Nous n'avons aucun sentiment stable que le remords, l'amour de la vertu et les affections qu'elle a fait naître ; tous les autres mouvemens de l'ame appartiennent à l'imagination ; ce sont des fantômes qu'elle enfante et détruit en un jour. Souvent les choses de ce monde que nous

avons désirées avec le plus de passion, nous deviennent si indifférentes, nous y mettons si peu d'intérêt, que nous ne daignons pas même nous en occuper dans le passé, et nous les rappeler par la pensée. Insensé celui, qui croit voir le bonheur dans l'avenir, s'il le fonde sur des événemens, sur des jouissances, en un mot sur des choses étrangères à la vertu et à ses devoirs !

L'éloquence qui veut attendrir par des abstractions, a toujours quelque chose de faux ; on nous élève l'ame par des idées abstraites, mais on la rend sensible par des idées réelles. Il est donc rare que les apostrophes à la vérité, à la beauté et même à l'amour, produisent l'effet qu'on osoit en attendre.

Je n'avois rien à pardonner à M. de Buffon ; je n'avois qu'à le plaindre. S'il eut des doutes, c'étoit pour l'o-

bliger une fois à sentir les bornes de son esprit, et les vœux ardens de son cœur auront effacé, aux yeux de l'Être suprême, les incertitudes de sa foiblesse. Sa dernière lettre fait bien connoître les dispositions de son esprit, et mon éternel regret est que la mort l'ait arrêté au milieu d'une lecture, celle des *Opinions religieuses*, qui eût achevé tous ses sentimens.

Il faut, dans ce siècle, que la vertu ait un air un peu sévère; c'est une enceinte nécessaire au milieu de la contagion.

M. de Faventines disoit : Il faut de l'harmonie dans la société, des riches et des pauvres. Ce qui me rappelle, répondit quelqu'un, la définition qu'on faisoit d'un chef-d'œuvre : Tout d'un côté, rien de l'autre.

Les plus grands ennemis des choses sont pris dans les choses mêmes; car

on s'en fait le centre, et l'on connoit tous les moyens de leur nuire : le commerçant est le plus grand ennemi du commerce ; l'administrateur, de l'administration ; le raisonnement, de la raison ; la vraisemblance, de la vérité.

L'erreur est une faute de l'esprit ; mais l'inconséquence en est le crime.

Les Anglois étant à la recherche de l'évêque de Quebec, qui s'étoit perdu en voyage, rencontrèrent un sauvage, et lui demandèrent : Connoissez-vous l'évêque de Quebec ? *Si je le connois*, dit-il, *j'en ai mangé.*

Etre aimé, c'est recevoir le plus grand de tous les éloges.

On seroit tenté de douter de la mort des grands hommes ; la voix de leur génie immortel s'élève toujours au fond de nos cœurs, lors même qu'ils ne sont plus.

On comparoit, chez M. de Choiseuil, les *Liaisons dangereuses* avec *Adèle et Théodore*; on vantoit le premier de ces ouvrages, et l'on critiquoit l'autre. Quelqu'un demanda l'opinion de M. de Walpole : Je me tais, dit-il, car j'évite toujours de parler de mœurs en bonne compagnie.

M. Vicq-d'Azir a entrepris de faire une anatomie comparée, où il montreroit quelles sont les parties du cerveau qu'on pourroit ôter et remettre pour la formation des différens animaux : l'auteur pourroit bien prouver ainsi qu'il n'a point de cerveau lui-même ; car cette idée doit être mise au nombre des témérités de la foiblesse humaine.

Nous avons le sort des fiacres, disoit un anatomiste ; nous connoissons bien les rues, mais nous ignorons ce qui se passe dans les maisons.

Quand on vit dans le monde, il faut prendre le ton qui convient aux gens du monde ; les mots mesurés et rentrés produisent plus d'effet que les expressions fortes et prononcées : tout ce qui est parfait et tout ce qui est grand paroît outré dans la société; tout cela est colosse pour des pygmées.

Quand l'esprit est formé, on ne peut plus lire que les ouvrages d'instruction, ou ceux qui mettent l'ame en mouvement par la profondeur des pensées et des sentimens : il faut donc se borner, dans toutes les langues, aux livres savans, exquis ou profonds.

Le marquis de Chastelux s'étoit instruit sur toute sorte de sujets, afin de prendre intérêt à toute sorte de conversations : une idée qu'on jetoit dans son cerveau, étoit comme

une sorte de filet qui retient les idées des autres.

Quand la beauté est l'empreinte d'une âme vertueuse, elle est un miroir dont le poli embellit le modèle. C'est ce que l'on a dit aussi de l'éloquence relativement à la vérité.

M.*** entoure son esprit de tant de paroles, qu'on a de la peine à l'apercevoir. Il me rappelle, disoit M. Suart, un homme à qui l'on demandoit des nouvelles de Paris. J'y ai vu tant de maisons, répondit-il, qu'elles m'ont empêché de voir les rues.

Les esprits subtils doivent éviter les lectures métaphysiques : leur défaut étant de tout diviser, il ne faut leur présenter que de grands objets, afin qu'en les coupant en plusieurs parties, les segmens puissent encore frapper les regards.

Pour se corriger d'une trop grande finesse dans les idées ou dans les expressions, il faut changer ses pensées en images ou en sentimens : c'est ainsi qu'on donne souvent un corps à ce qui n'étoit qu'une ombre, et qu'on rend sensible pour ses lecteurs ce qu'ils ne pouvoient d'abord apercevoir.

Beaucoup de détails de la vie intérieure du roi de Prusse nous prouvent que les grands hommes ont toujours des singularités dans les petites choses : leurs talens et leur caractère les ayant élevés, dans les grands objets, à une mesure inconnue avant eux, ils ont aussi, dans toutes les circonstances de la vie, une manière de voir différente de celle des autres hommes, et qui se rapporte à des proportions peu communes et impossibles à deviner.

Commencement d'un éloge de Mme. de Sévigné.

Toutes les nations et tous les siècles ont honoré la mémoire des grands hommes ; mais jusqu'à présent, pour avoir des droits à la célébrité, pour être aperçu au milieu de cette foule innombrable de vivans et de morts, il falloit inspirer l'admiration ou l'effroi. Cependant une femme dont les vertus étoient sans éclat, et dont la plume fut uniquement consacrée à l'amitié, reçoit la récompense destinée au génie ou à l'héroïsme ; et l'Europe, loin d'en être étonnée, applaudit avec transport au choix de l'Académie. Si l'opinion semble, pour la première fois, s'attacher à des qualités moins apparentes, c'est au progrès et à la finesse de notre goût qu'il faut attribuer ce changement. Nous lisons continuel-

lement les chef-d'œuvres du siècle passé ; nous les apprécions, nous les comparons ; l'esprit d'analyse nous a fait sentir les beautés de détail et le charme long-tems inconnu de la vérité et du naturel ; nous sommes parvenus à préférer la statue au colosse, et en même tems à ne dédaigner aucun genre : la voix publique fixe enfin les rangs sans partialité, et reste souvent en suspens ; car notre goût, plus exercé, aperçoit les défauts à côté des talens, et les balance entre eux. Si nous admirons l'écrivain passionné qui concentre ses pensées dans un seul objet, nous convenons aussi qu'il perd alors en superficie, et peut-être en agrémens, ce qu'il gagne en profondeur ; et si nous aimons ces esprits doux et faciles qui s'unissent par le sentiment à tous les événemens de la vie et à toutes les merveilles de la nature, nous avouons en même tems qu'ils sont plus propres

à intéresser qu'à instruire : et cependant nous leur rendons aujourd'hui un hommage sincère ; car nous sentons enfin que pour choisir en courant, dans un objet presque inconnu, le point de vue qui doit intéresser, pour y attacher l'ame toute entière, pour saisir avec promptitude, au milieu d'un faisceau d'idées et d'images, celles qui s'éclairent l'une par l'autre, il faut avoir la nature seule pour guide ; il faut avoir exercé la souplesse et la finesse de son esprit par l'usage du monde, qui consiste principalement à tout apercevoir, à tout sentir et à tout peindre dans un instant indivisible. Telle on vit M^me. de Sévigné. Son cœur étoit sensible, et son imagination vive et brillante ; elle perfectionna ces avantages précieux dans la société la plus active et la plus délicate de l'Europe, et ses lettres sont un modèle inimitable ; l'esprit y paroît de l'instinct ; et c'est par

par instinct aussi qu'on croit les apprécier et les aimer. Il me semble cependant qu'on peut se rendre raison du charme attaché à cette lecture, et comparer le style épistolaire de Mme. de Sévigné avec celui de tous les grands hommes ; ce qui conduiroit naturellement à montrer l'influence réciproque de la société sur cet ouvrage extraordinaire, et de l'ouvrage sur la société. J'ai tenté cette entreprise ; mais il falloit plus de forces pour réussir.

On a dit qu'il étoit plus beau et plus difficile de créer sa noblesse que d'en hériter, et qu'un grand homme tiroit un nouvel éclat de l'obscurité de sa naissance ; mais cette vérité ne peut s'appliquer aux femmes, qui sont asservies dès leur enfance aux lois de l'opinion : c'est dans un rang distingué qu'on apprend surtout à respecter ces lois ; c'est là qu'on

inspire continuellement aux jeunes personnes une conduite noble et délicate, et des sentimens élevés; car les sentimens sont toujours l'ouvrage de l'éducation, tandis que les grandes vertus peuvent être celui de la nature ou des événemens. C'est dans les conditions éminentes qu'on apprend à combattre les foiblesses par les préjugés, et que les femmes sont placées sur un piédestal qui fixe continuellement les regards : leur réputation ressemble aux enchantemens de la Thessalie; un mot, un souffle, un moment d'interruption en détruit l'effet, et pour jamais : leur conduite ne sauroit donc être trop connue et trop éclairée. Enfin l'homme qui sait braver l'opinion, et la femme qui s'y soumet et même s'y sacrifie, montrent également la noble fierté de leur caractère. M^lle. de Rabutin, mariée depuis à M. le marquis de Sévigné, naquit au milieu de la fortune

et des grandeurs : son père fût tué après avoir combattu vaillamment pour la défense de sa patrie ; rare et belle destinée, dans un tems où les François, armés contre les François, ne pouvoient être ni vaincus, ni vainqueurs, qu'à la honte de la nation. Mlle. de Rabutin hérita ainsi des biens de son père et de la gloire de sa mort, joints à une noblesse ancienne et titrée ; et ce ne fut pas le seul avantage qu'elle dut à sa naissance. Les noms de Coulanges et de Rabutin annonçoient moins encore les distinctions du rang que celles de l'esprit et des talens ; rien ne manqua donc à une éducation secondée par la nature, par des soins continuels, et par des circonstances extraordinaires. Cette fille charmante fit bientôt les délices et l'occupation de toute sa famille : sa beauté fixoit, dans le même instant, l'affection et les regards ; on lisoit sa pensée et son

caractère dans une physionomie céleste, qui, par l'accord le plus rare, étoit à la fois douce, mobile et piquante; enfin Mlle. de Rabutin s'exprimoit avec une grâce et une délicatesse particulières. Pour cultiver ce rare talent, on lui fit apprendre trois langues qui ont quelque rapport avec la nôtre, non pour le matériel et la construction, mais pour l'esprit et la sensibilité, et surtout par les images. Il ne faut que présenter un aliment au génie; il le décompose, il s'en accroit, il en fait avec lui un tout indivisible; tandis que l'ame des sots ne se méle jamais avec les idées des autres, qui ne peuvent les toucher par aucun point. Mlle. de Rabutin transporta dans notre langue la douce harmonie, la chaleur et la pureté qui caractérisent les poëtes latins; elle puisa dans les Espagnols, et plus encore dans les Italiens, cette variété d'images et de tons qui les rend si

intéressans : ce fut elle qui la première fit un usage aimable de leurs exagérations ; son goût fin et délicat lui apprit à transporter dans la plaisanterie, cette figure qu'ils emploient toujours sérieusement ; elle sentit qu'on peut amuser ses lecteurs en outrant les ridicules, c'est à-dire, les contrastes ; mais qu'en poësie comme en actions, la mesure et la vérité sont les caractères essentiels du bon et du beau.

M. de Sévigné, disciple et favori de Ninon, devint possesseur d'un trésor dont sa conduite et ses principes le rendirent également indigne. Sa femme étoit trop fière et trop vertueuse, pour trouver, dans les erreurs d'un coeur tendre, des consolations contre le vice et l'abandon : mais elle apprit à substituer des occupations aux sentimens, et des goûts aux passions. L'esprit de M^{me}. de Sévigné, le charme irrésistible attaché à sa conversation, réunissoient au-

près d'elle les caractères les plus opposés; et la Rochefoucault, qui trouva l'art de faire mousser une pensée, si je puis m'exprimer ainsi, ou plutôt d'imiter un habile fontainier qui fait reparoître le même filet d'eau en vingt cascades différentes; et le cardinal de Retz, qui sembloit avoir des milliers d'âmes pour varier ses pensées, ses principes et ses systèmes; et M^{me.} de la Fayette, dont tout l'esprit étoit en sentiment, et qui sut peindre sans ombre les douces nuances de la vertu; et M^{me.} Cornuel, qui disoit des mots charmans, comme la Pythonisse rendoit ses oracles, par inspiration, sans les prévoir et presque sans les comprendre; Racine, la Fontaine et Boileau, venoient perfectionner leur goût chez M^{me.} de Sévigné : car les gens du monde, comparés aux hommes de génie, ressemblent aux aveugles, dont le tact est toujours plus exercé, plus

fin et plus délicat. M. de Sévigné fut tué dans un duel, et laissa la plus aimable des veuves entourée d'hommages et d'admirations. Mais la réflexion et le malheur avoient mûri sa jeunesse : elle renonça pour jamais à des liens dont le sentiment peut seul alléger le poids ; et dans l'éclat de sa beauté, elle sut consacrer à deux enfans aimables, tous les mouvemens d'un cœur sensible que l'amour n'avoit point épuisés. Faut-il s'étonner du caractère passionné qui distingue ses lettres ? le plus grand nombre est adressé à Mme. de Grignan, pour qui Mme. de Sévigné avoit toutes les préventions et tous les transports d'une mère idolâtre. C'est cette précieuse collection qui semble influer sur la réputation de toutes les femmes : car l'on répète sans cesse, depuis Mme. de Sévigné, qu'elles écrivent mieux que les hommes, et qu'elles sentent plus

délicatement qu'eux ; comme on croit, depuis Locke et Newton, que les Anglois sont un peuple philosophe. Avouons-le cependant, l'ouvrage dont nous allons faire l'éloge a tous les défauts avec toutes les grâces qui caractérisent les femmes ; l'enthousiasme et la critique, l'éloge et le blâme, et même l'estime et le mépris, y semblent plutôt l'effet des affections ou des haines de société, que d'un goût éclairé et d'une raison impartiale. On diroit aussi que Mme. de Sévigné traite les idées comme les hommes, avec une prévention marquée ; tantôt elle parcourt légèrement celles qui sont essentielles au bonheur, tantôt elle peint fortement et avec abandon des illusions passagères que les circonstances font naître, et qui disparoissent avec elles ; partout la vérité de sentiment cache entièrement la vérité des choses. Enfin Mme. de Sévigné, comme toutes

les autres femmes, se méconnoît assez pour admirer surtout ce qui lui ressemble le moins; c'est ainsi qu'elle préfère Corneille à Racine, parce que le génie mâle et âpre du père de la tragédie françoise l'étonnoit plus que la douceur, l'éloquence et la perfection inimitables de son rival. D'où vient donc le succès prodigieux des lettres de Mme. de Sévigné, au milieu de tous les chef-d'œuvres de son siècle, et de toute la philosophie du nôtre? Pourquoi convient-on de ses défauts après l'avoir lue, sans les apercevoir quand on la lit? C'est qu'elle avoit une profonde sensibilité; c'est qu'elle avoit à la fois le style et l'esprit naturels, deux qualités qui manquent leur effet dès qu'elles sont séparées, quoique très-distinctes dans leur origine; car le style naturel tient au caractère, et l'esprit naturel tient au talent: l'un rend la pensée avec simplicité et vérité; l'autre la choisit et

la crée quelquefois. Mais laissons une vaine analyse : en physique comme en morale, pour avoir une idée claire, on doit les considérer séparément, sans les trop diviser, car alors on les dénature. Contentons-nous donc, pour bien connoître Mme. de Sévigné, d'examiner d'abord les caractères distinctifs de son style; ensuite le genre de son esprit, sa manière de voir et de sentir, et enfin l'étendue et la nature de ses connoissances.

Pour avoir un style à soi, il faut certainement découvrir et montrer aux autres, dans les objets, dans les sentimens et dans les idées, des nuances qu'ils n'avoient pas encore aperçues; ce qui suppose la faculté de comparer et de recevoir de fortes impressions, et celle de les peindre. Pour avoir un bon style, il faut de plus ce tact fin et exercé qui nous apprend à faire un choix au milieu

de nos pensées, et à connoître la place et les propriétés des termes et des images. Cette définition, si simple en apparence, exige cependant une réunion extraordinaire de talens et de connoissances. On sait que les hommes reçoivent difficilement des impressions directes ; ils se répètent à la file ; et quand par hasard quelqu'un donne un tour nouveau à des idées communes, et cesse d'employer des expressions ternes et sans chaleur, c'est qu'il est animé par quelques passions, c'est qu'il a regardé et jugé ce que les autres ne font qu'écouter. Mais s'il est rare d'être susceptible d'idées et de sentimens, il l'est encore plus d'avoir cette justesse de goût et d'esprit qui peut calculer l'agrandissement nécessaire aux objets représentés, et compenser ainsi ce qu'ils perdent par l'éloignement et par l'impuissance de la parole; le plus léger écart en deçà ou au-delà, rend

le style froid ou exagéré ; lorsqu'on réunit tous ces avantages, la magie du style paroit encore incompréhensible. On ne conçoit point comment les mots dont la plupart rappellent des sensations toujours différentes dans chaque individu, produisent généralement le même effet ; et comment cet effet n'est pas continuellement changé par les idées accessoires, qui sont aussi diverses que les caractères et les circonstances.

Des idées et des images vivement exprimées ne suffisent donc pas pour la perfection du style ; il faut encore que les proportions soient bien observées, et qu'elles donnent une mesure commune à des esprits différens : c'est ainsi qu'un bel édifice frappe d'admiration tous les spectateurs, quoique les parties prises séparément leur paroissent plus grandes ou plus petites. Il faut un ensemble en style comme en architecture, et cet

ensemble dépend, en grande partie, d'un sentiment toujours soutenu qui donne sa couleur à tous les objets, qui pénètre insensiblement dans l'ame du lecteur, et qui unit enfin intimement sa pensée à celle de l'écrivain. Qui eut jamais ce talent comme Mme. de Sévigné? vous la retrouvez partout, et partout elle vous entraine. Son style réunissoit tous les avantages que nous venons de peindre, et néanmoins ils n'en donnent qu'une foible idée : ce style étoit original sans s'éloigner un seul moment du bon ton de la conversation. On n'est point étonné qu'un homme de génie laisse dans toutes ses phrases l'empreinte de son caractère, car il peut avoir à son gré, et suivant les sujets qu'il traite, de la noblesse ou de la simplicité, de la précision ou de l'harmonie : mais Mme. de Sévigné étoit astreinte à un seul genre; il falloit qu'elle ramenât tous les sujets à la

familiarité et à l'aisance de la conversation ; et malgré ces difficultés, ces rapprochemens indispensables, il est impossible de confondre son style avec aucun autre ; tout ce qu'elle dit siéroit également à une reine et à une bergère, et cependant jamais on ne l'a dit comme elle.

Un moyen assez connu pour avoir un style naturel, c'est de ne rien hasarder ; souvent l'expression qu'on détourne un peu du sens ordinaire, répand sur toute la phrase un air de peine et de contrainte : M^{me}. de Sévigné ne fut point soumise à cette loi générale ; elle donnoit à son gré des acceptions nouvelles à des mots connus, et même à des phrases entières ; mais avec tant de justesse et d'à-propos, que son style, à tout le piquant de la nouveauté, joint encore toutes les grâces du naturel. M^{me}. de Sévigné écrivoit depuis le matin jusqu'au soir sans relire ses

lettres, sans y attacher aucune importance. Si le tems n'est pas la mesure de l'ouvrage, il est certainement celle de l'auteur : admirons donc cette femme charmante, qui fut toujours un modèle dans les momens où elle s'observoit le moins; dès qu'elle trempoit sa plume, il en tomboit des perles : la nature seule peut faire de tels miracles, et M^me. de Sévigné lui devoit tout. Le seul art dont j'oserois la soupçonner, c'est d'employer souvent des termes généraux, et par conséquent un peu vagues, qui devenoient sous sa plume comme ces robes flottantes dont une main habile change la forme à son gré. « Il m'a conté mille choses de » M. de Turenne, qui font *mourir.* » — Écrivez à M. le cardinal sur cette » *grande* mort ». C'est ainsi qu'elle ennoblit les idées particulières. Mais qui pourroit se rendre compte de tous les agrémens de son style ! Tantôt

elle crée l'expression, tantôt elle applique des proverbes d'une manière si imprévue, qu'on croit les entendre pour la première fois. « Vous » savez que c'est un des plus hon- » nêtes garçons qu'on puisse voir, et » propre aux galères comme à prendre » la lune avec les dents ». Tantôt enfin un petit mot donne à toute sa phrase cette enfance, cette grâce que les artistes et les poëtes n'ont jamais pu définir. « C'est un épagneul ; c'est » toute la beauté, tout l'agrément, » toutes les petites façons ; cela est » joli à voir briller et chasser devant » soi » ! Essayez de changer quelque chose, et vous direz avec Cicéron, *Jam nihil est* : car un mot transposé peut ôter toute la grâce d'une période, soit en découvrant trop tôt une idée, soit en la découvrant trop tard ; en sorte que le tableau n'est pas éclairé où il le faut. Si les étrangers admirent la délicatesse des lettres

de

de M^me. de Sévigné, ce ne peut être que sur sa réputation : le charme attaché à toutes ses paroles tient à des nuances imperceptibles ; il faut être bien exercé pour les démêler, comme il faut avoir été en Italie pour ne pas confondre la copie d'un tableau célèbre avec l'original. Comment, en effet, un étranger seroit-il juge du choix de ces mots qui ne semblent un peu éloignés de la ligne directe que pour aller toucher doucement à quelque idée plaisante, ou pour réveiller un sentiment ? comment s'apercevroit-il de cette correction qui, pour la première fois, paroît ne servir qu'à augmenter le naturel et la vivacité du langage ? comment démêleroit-il l'adresse et l'intelligence qui savent placer un mot simple où l'on en attendoit un exagéré, qui, comme un microscope, vous intéresse tout d'un coup pour de petits objets ? Le style de M^me. de

Sévigné me rappelle toujours une jolie femme de ma connoissance, qui joue les rôles de vieille, de jeune, d'enfant, de minaudière ; et ses traits bouleversés, plissés, renversés, sont toujours piquans et pleins de grâces. Mais je rougirois seulement de louer Mme. de Sévigné sur ces agrémens fugitifs, sur ces je ne sais quoi que les François et les gens du monde peuvent seuls apprécier et sentir. Elle eut un mérite plus essentiel et plus intéressant, quoique moins rare peut-être, un mérite qui la rapproche de tous les grands écrivains, et qui marque sa place au milieu d'eux : c'est cette harmonie douce et continuelle, image éloquente de son esprit et de son caractère. Ses lettres les moins soignées enchantent par la beauté et la justesse du nombre : « Ce fleuve qui entraîne tout, n'en- » traîne pas sitôt une telle mémoire ; » elle est consacrée à l'immortalité ». Ainsi le style naïf, élégant, éloquent,

pur et harmonieux de Mme. de Sévigné, paroit ses pensées et en varioit les formes : ce style plaira dans tous les siècles, puisqu'il plaît dans le nôtre, où le progrès des idées semble exiger une marche plus rapide, où la société et l'imprimerie suppléent à la réflexion, et où les sots même savent tout. On s'étudie à présent à serrer les idées et à en extraire la substance ; ce n'étoit pas le genre de Mme. de Sévigné. Gardons-nous cependant de la confondre avec ces écrivains diffus et lâches, qui donnent par les détails le signalement de leurs pensées, afin qu'on les reconnoisse pour les avoir vues par-tout : si Mme. de Sévigné se permet des développemens, c'est pour mêler habilement ses sentimens à ses idées ; les plus maniées reprennent sous sa plume enchanteresse, une sorte de fraicheur et de vie. On a dit que le talent d'un sublime écrivain consiste surtout à voir les

objets en grand et par abstraction ; c'est-à-dire, à les éloigner de nous. La lecture de Mme. de Sévigné produit un effet contraire ; elle nous rapproche des idées générales, elle en montre l'usage journalier ; elle nous apprivoise avec elles, si l'on peut s'exprimer ainsi ; et enfin elle y attache notre cœur et nos yeux. Tel fut proprement le genre d'esprit de Mme. de Sévigné, qui influa beaucoup sans doute sur la vivacité et l'originalité de son style. Cette femme sensible appartenoit à tous les événemens, et même à tous les préjugés ; elle leur donnoit sa couleur : mais à son tour elle en prenoit l'empreinte ; il est vrai que cette empreinte faisoit bientôt place à une autre. Mme. de Sévigné, sans but, sans projet dans ses écrits, se dévouoit à l'idée de l'instant, idée qui, par ce seul mérite, acquéroit la plus grande importance à ses yeux. Elle parle successivement

avec chaleur et même avec enthousiasme, d'une coiffure, du mariage de Mademoiselle, des vertus de M. de Turenne et des vers de Corneille : c'est pour cela que les philosophes et les savans la nomment quelquefois caillette et diseuse de riens ; et cependant cette mobilité, cette activité d'ame et d'imagination qui répand de l'intérêt sur les événemens les plus minutieux, est là marque ineffaçable de son vrai génie, et une des plus rares facultés de l'esprit humain. Que d'efforts ne font pas les hommes nés sans talens, pour produire cette émotion de la pensée par l'application et par de longues études! ils cherchent des passions, ils s'éloignent des distractions, ils se concentrent, ils s'animent, ils s'échauffent : malgré tous ces soins, l'ame et la tête des sots les plus instruits restent froidement immobiles ; et ils prennent pour des créations, les réminis-

cences de leurs lectures : faut-il s'étonner s'ils ne trouvent rien d'analogue à leur genre d'esprit dans les lettres de Mme. de Sévigné ? Ces lettres sont aussi sans intérêt pour les philosophes, dont les cœurs desséchés par les abstractions, deviennent indifférens pour tous les objets qui les environnent ; qui croient s'agrandir en s'élançant hors de leur sphère, et qui, comme des dieux, veulent prendre hors d'eux-mêmes la mesure des choses : mais c'est en nous qu'il faut la chercher ; c'est le sentiment qui la donne, qui multiplie nos rapports, et qui seul ainsi peut étendre notre existence. Mme. de Sévigné semble avoir attaché la sienne et la nôtre aux objets dont elle s'occupe ; car ses lettres réveillent dans l'ame de son lecteur tous les sentimens agréables dont il est susceptible. On ne peut assez admirer sa manière unique et naïve de voir et de présenter

les choses : elle donne la vie à ses idées ; elle joint un sentiment à chaque partie de l'espace ; elle prête un caractère aux arbres de sa forêt : tout s'anime sous sa plume, tout devient un objet d'amour ou de haine, et tout enfin la ramène à l'amitié ou à la société ; et tandis que Newton calcule avec soin les effets de la lumière à travers des verres convexes ou concaves, Mme. de Sévigné dit à sa fille : « Vous savez que, par l'autre » bout, cette lunette éloigne ; je la » tourne sur Mlle. Duplessis, et je la » trouve tout d'un coup à deux lieues » de moi. Quand on est bien oppressé » de méchante compagnie, il n'y a » qu'à faire venir sa lunette, etc.... ». Mme. de Sévigné saisit un ton, une mine, un geste qu'on reconnoît sans l'avoir jamais remarqué ; et d'un seul trait neuf et distinctif, elle rappelle tout le tableau. « Je voudrois que » vous eussiez vu l'usage qu'elle faisoit

» de ses douleurs, et de ses yeux, et
» des cris, et des bras et des mains
» qui traînoient sur sa couverture ».
Il ne faut pas s'étonner de la justesse et de la grâce de ses images ; car elle étoit si sensible à la beauté et à la précision des mouvemens, que ses yeux rougissoient par l'avidité de ses regards : les âmes passionnées semblent réchauffer toute la nature. Où sont les parens, même les plus sévères, qui puissent penser sans émotion à l'attachement de Mme. de Sévigné pour Mme. de Grignan. Cette femme si tendre devoit chercher souvent un asile contre l'ingratitude des hommes ; car c'est moins notre foiblesse que nos vertus qui tournent nos regards vers le ciel : l'espoir et le désir d'un être plus parfait que ceux dont nous nous plaignons, est la véritable marque de notre grandeur ; les cœurs glacés et personnels trouvent aisément sur la terre leurs

proportions et leurs rapports. Mme. de Sévigné fut donc dévote ; elle se reprochoit tous les sentimens qui n'étoient pas pour son Dieu ; car la religion et les remords, tout étoit pour elle amour ou tendres inquiétudes de l'amour : mais ces craintes passagères dont elle connoissoit toute la futilité, n'altérèrent point sa douceur et sa gaieté ; elle n'adopta jamais ni les austérités, ni les longues méditations des dévots ; elle donna seulement aux exercices de piété le tems nécessaire pour ranimer son zèle et pour obtenir les faveurs célestes. Sa vie étoit partagée entre les affaires, la société et la lecture ; car elle acquéroit des connoissances non pour être savante, mais pour ne pas paroître ignorante. Mme. de Sévigné étudioit dans le monde et s'y délassoit de ses occupations solitaires. Cette femme dont le style étoit si pur, ne savoit pas l'orthographe ; car les

connoissances inutiles sont le luxe de l'esprit, qui prive toujours du nécessaire. En un mot, Mme. de Sévigné a fait dix ou douze volumes intéressans pour tous les pays et pour tous les siècles; elle les a tirés de son propre fonds, de ses sentimens, de son esprit, de ses remarques sur elle-même et sur ses contemporains, sans imiter personne, sans idées fines; car elles ne se présentent jamais les premières, comme les sentimens et les images, et sans avoir un fonds de connoissances qui fournissent aux combinaisons, et qui augmentent ainsi la fécondité de l'esprit. J'ajouterai qu'elle n'a rien dit de nouveau; car elle savoit que les pensées et les expressions ne doivent être ni trop ni trop peu connues; qu'il ne faut jamais nous présenter une idée où nous ne puissions atteindre aisément; et que l'habitude se nomme souvent le bon goût chez les gens de

lettres, et le bon ton chez les gens du monde. M^me. de Sévigné nous intéresse sans nous surprendre jamais; elle ne nous fait pas penser; mais elle prévient nos pensées; et l'on peut dire de son ouvrage ce que Racine répétoit à ses enfans sur les lettres de Cicéron à Atticus: Lisez-les et relisez-les; peut-être croirez-vous n'avoir rien appris; mais, sans vous en apercevoir, vous aurez appris l'instinct de la perfection.

Mais pour connoître un ouvrage, il ne suffit pas de l'avoir examiné en lui-même; on en juge mieux encore par la comparaison: si tous les hommes étoient vertueux, nous n'aurions ni l'idée ni le sentiment de la vertu. Je vais donc hasarder un parallèle des lettres de M^me. de Sévigné avec celles des plus grands hommes anciens et modernes: et je le fais sans crainte; car la perfec-

tion du genre épistolaire consiste surtout à rapprocher les événemens, et à marquer l'intérêt personnel que nous y prenons; et les grands hommes, au contraire, sont un peu comme les vieillards, ils ne voient bien qu'à une certaine distance; ils éloignent toujours ce qui est trop près d'eux, pour le placer en perspective: il suffit, pour cela, d'une allusion, d'une réflexion générale, et nous voilà transportés dans le passé ou dans l'avenir; et, pour me servir de la comparaison d'un auteur célèbre, leur plume, comme le balancier d'une pendule, s'écarte toujours en arrière et en avant, et n'est jamais fixée au point central qui semble désigner le présent. D'ailleurs, le charme des lettres tient surtout à la profondeur et à la vérité des sentimens, et l'homme occupé revient rarement sur lui-même: « J'aime cet enfant, dit Mme. de Sé- » vigné (elle parloit de sa petite fille),

» j'aime cet enfant ; c'est le trop plein » de la tendresse que j'ai pour vous ». Il faut être pénétré des plus doux sentimens pour les exprimer ainsi ; il faut se détailler, s'analyser ; et, pour apercevoir des nuances si délicates, il faut, comme la nature, ne voir et ne connoître que les individus : l'on sait qu'un homme de génie classe les penchans et les passions comme les plantes, et s'en forme toujours des idées générales. Enfin l'on cherche dans des lettres, non l'histoire des hommes, mais celle d'un homme, ses variations, ses foiblesses, ses caprices et ses repentirs ; on veut y trouver aussi les mœurs, l'esprit, les goûts, les amusemens de son siècle, en un mot les intervalles des grands événemens ; et si c'est là le vrai genre épistolaire, osons affirmer que M^me. de Sévigné est encore au premier rang. On admire, avec raison, les lettres de Cicéron

à Atticus ; mais c'est surtout par leur rapport avec l'histoire romaine ; et l'on trouve bien plus, dans ces lettres, le grand homme de tous les siècles, que l'homme de son siècle ; le zèle de la patrie, que le goût de la bonne société ; un style formé par les écrivains immortels de la Grèce et de Rome, et non par les femmes, la cour et le moment. Concluons donc que les Épitres de Cicéron sont un bel ouvrage, et que celles de Mme. de Sévigné sont de véritables lettres.

Pline, le Fontenelle de son siècle, dont l'esprit étoit si fin, dans un tems où la galanterie, cette source de délicatesse, étoit encore inconnue, Pline est toujours présent à son travail ; il se montre continuellement dans le fond du tableau ; c'est même le seul moyen qu'il emploie pour animer ses paysages ; son amour propre perce à chaque ligne : celui de Mme. de Sévigné ne paroît jamais ; elle s'ou-

blie entièrement ; toute son attention et la vôtre se portent sur la personne à qui elle écrit ; sa plume libertine erre au hasard sur différens sujets ; elle les effleure ou les approfondit suivant la convenance des autres. Pline, au contraire, les traite tous avec soin ; ses billets les plus indifférens s'adressent à la postérité, et ils ressemblent à ces acteurs qui parlent au parterre, sans jamais regarder l'interlocuteur. Savons-nous, après avoir lu ses lettres, qui sont *Arrianus*, *Saturninus* ou *Fabius* ? Mais on voit Mme. de Grignan, on lui parle, on la blâme, on la plaint ; elle seule fait le grand intérêt du livre, comme celui de sa mère ; nous entendons toutes ses pensées : et comme les affections sont presque toujours l'effet de l'habitude, et que la répétition des mêmes idées et des mêmes images produit quelquefois des effets aussi puissans que la vue même,

nous connoissons mieux Mme. de Grignan, et elle nous intéresse plus que beaucoup de gens avec qui nous vivons. D'ailleurs, il faut convenir qu'un auteur dont l'amour propre est excessif, n'écrit jamais naturellement; car il revient à lui par les routes les plus détournées : et afin de confirmer ce jugement, je vais mettre sous les yeux un passage de Pline et un autre de Sévigné, sur des sujets à peu près semblables.

Pline. « Euphrates est d'un accès » facile, et plein de l'humanité qu'il » enseigne ; son abord imprime le » respect et bannit la crainte ; sa vie » est sainte sans austérité ; la finesse » de son esprit n'ôte rien à la no» blesse et à l'éloquence de ses dis» cours : je vous exhorte à profiter de » ses leçons ; car je ne cherche point » à priver les autres des biens dont » je ne puis jouir ».

Sévigné. « Il y a des gens dont le » style

» style est si différent d'eux-mêmes,
» qu'on ne sauroit les reconnoître:
» quand je lisois d'Haqueville, je le
» croyois la tendresse et la douceur
» même ; quand on le voyoit, l'une
» et l'autre étoient si bien cachées
» sous la droiture de la raison et sous
» la dureté de son esprit, que c'étoit
» un autre homme ».

Je laisse prononcer le lecteur entre ces idées générales, ces antithèses si bien arrangées, cet éloge de soi-même amené par celui d'autrui, et les nuances du caractère de d'Haqueville, qui ne peuvent s'appliquer qu'à lui seul ; car les gens dont l'esprit est le plus exercé, reviennent aux idées particulières, qui ont été les premières des peuples sauvages : les extrêmes se touchent.

Je sais que l'égoïsme ne déplaisoit pas aux anciens ; leur société, moins active que la nôtre, n'avoit pas encore fait naître la modestie, cette

vertu moderne : les gens de lettres, en petit nombre, pouvoient prendre une place qui leur étoit rarement disputée ; car l'imprimerie n'avoit pas ouvert la barrière à la médiocrité. Enfin, comme la philosophie des Romains étoit une morale extrêmement pure, c'étoit aussi une vertu de la cultiver ; et Pline parloit de ses progrès et de ses succès, comme nous parlons aujourd'hui de notre cœur et de notre caractère. Mais ce qui justifie l'auteur ne peut justifier l'ouvrage ; c'est nous qui devons le juger dès qu'il est parvenu jusqu'à nous ; et nous pouvons, sans scrupule, donner la préférence à Mme de Sévigné. Je ne la comparerai point à Sénèque ; les différences même supposent toujours des rapports. Franchissons donc un grand intervalle, et venons en France, à la renaissance des lettres, et plus loin même : car pourquoi parlerois-je de Balzac ? les

grossières ébauches ne peuvent augmenter la gloire d'un grand artiste...

Je passerois aussi Voiture et ses lourdes plaisanteries, si sa réputation, bien plus que ses écrits, ne le rendoit digne d'orner le triomphe de M^me^ de Sévigné. Il est cependant superflu d'insister sur le mauvais génie de cet écrivain, sur ses métaphores si prolongées et si aisées à trouver, sur cet abus de la médiocrité (car je ne dirai pas de l'esprit) qui lui fait présenter une platitude sous vingt formes différentes; sur ces insipides jeux de mots, dont tout le mérite, auprès des gens sensés, est de montrer la pauvreté de la langue et de celui qui s'en sert. On ne liroit jamais Voiture s'il n'étoit un monument du mauvais goût d'un siècle qui commence à s'éclairer, et si l'on n'aimoit à le rapprocher de ses ouvrages, où l'exagération prend la place de la chaleur, où les idées simples et même communes ont l'air

oublie : je sais qu'elles traitent un sujet qui n'intéresse plus ; mais il est encore une autre raison de la courte durée de ce bel ouvrage ; c'est que Paschal étoit plaisant sans être gai : il ressemble à ces bons conteurs, qui gardent un air sérieux pour faire plus d'effet. M^me. de Sévigné rit avec vous ; elle s'amuse et ne pense pas vous amuser ; et c'est pour cela qu'on revient toujours à elle avec empressement ; car, à la longue, nous préférons le penchant aux efforts, et les sentimens aux sacrifices.

On sent, dans tous les pays, les agrémens d'un style naturel, comme ceux d'une physionomie douce et franche ; c'est un langage qui n'a pas besoin d'interprète ni de connoissances préliminaires. Les *Lettres de M^me. de Sévigné* ont eu le plus grand succès dans les lieux même où l'on a de l'éloignement pour nos mœurs. Une nation voisine, qui les avoit

beaucoup lues, a pensé que la forme épistolaire donneroit à ses romans un plus grand air de vérité ; mais c'étoit mettre des couleurs sur une statue. Les détails, les répétitions, les petites vraisemblances, ne laissent rien à faire à l'imagination dans un ouvrage fait pour elle ; et dès qu'elle se repose, la verité même a l'air du mensonge : cependant on peut lire Richardson dans la solitude ; on s'y peint aisément des fantômes ; le monde et le grand jour les dissipent bientôt.

Je respecte trop Mme. de Sévigné pour mettre son ouvrage en parallèle avec ce grand nombre de lettres galantes que notre siècle a produites, et qui, sous prétexte de peindre les vrais sentimens du cœur, en montrent la corruption ; car on peut tout contrefaire, excepté la sensibilité ; c'est le seul droit que la nature n'ait jamais cédé à l'art. Ainsi donc je crois avoir prouvé suffisamment que Mme. de

Sévigné a l'avantage sur les anciens et les étrangers, par la finesse du tact et la profondeur de la sensibilité ; sur ses contemporains, par la pureté, l'élégance et même la précision ; sur nous, par la vérité, la simplicité et le naturel ; sur tous enfin, par la légéreté, la grâce et la gaieté de son esprit. Je sais, il est vrai, que nous avons encore aujourd'hui deux femmes célèbres par leur manière d'écrire, dont l'une a conservé, dans un âge avancé, toutes les grâces et le feu de la jeunesse, et dont l'autre a fait de la vieillesse le but et non le terme de la vie, et à qui le tems n'a rien ravi sans lui donner des échanges : mais leurs noms sont ici comme les images de Brutus et de Cassius, qui paroissoient avec plus d'éclat, parce qu'on avoit osé les montrer. Pour mieux faire sentir le mérite de Mme de Sévigné, je dois la mettre encore en parallèle avec toutes les femmes dont la

réputation voudroit égaler la sienne. Mme. de Staal trouvoit, dans l'étendue de ses connoissances, des ressources imprévues et brillantes ; son esprit étoit moins féminin, si je puis parler ainsi, que celui de Mme. de Sévigné : mais Mme. de Staal étoit beaucoup plus femme par le cœur ; sans cesse agitée par une intrigue, ou par l'espérance d'une intrigue, elle adoptoit toutes les petitesses de ses amans, et n'osoit boire un verre d'eau pendant le carême, de peur d'offenser le chevalier Duménil. Avec peu d'usage du monde, et la vue basse, elle se troubloit aisément. Cet embarras se montre même dans ses lettres. Elle en écrivit un grand nombre à ce même Duménil, qui sont une méprise continuelle. Mme. de Staal y prend pour des idées intéressantes, toutes les platitudes dont cet homme l'entretenoit ; elle lui répond, et se met par là au niveau de son idole, et fort au dessous

d'elle-même. Mme. de Sévigné avoit, il est vrai, les préjugés du grand monde; mais Mme. de Staal avoit ceux de la servitude. Ses Mémoires, qui sont écrits facilement et agréablement, montrent qu'on peut être très-inférieure à Mme. de Sévigné, et plaire beaucoup encore.

Mme. de la Fayette trouvoit dans l'abondance de ses sentimens, les ressources que son esprit lui refusoit. Ses ouvrages ne sont ni dans la nature, ni hors de la nature; le cœur en fait seul tout le merveilleux. On s'amuse une fois de ces jeux de l'imagination; mais on relit tous les jours une peinture vraie et naïve de la société.

Si Mme. de la Fayette a peint les délices de l'amour avec ses délicatesses, Mme. de Tencin l'a peint avec toute son énergie, et en même tems avec toute son innocence; elle lui offre du moins, par ses écrits, un

hommage pur et sensible ; et l'on diroit qu'elle a répandu sur eux toute la mélancolie de ses remords. Mais il n'est pas bien difficile d'intéresser par un sentiment qui est la source de tous les plaisirs dans la jeunesse, et de tous les regrets dans l'âge avancé ; et ce talent ne suffit pas pour avoir des droits à l'immortalité.

Mme de Graffigni profita d'une idée heureuse, et n'eut, dans ses écrits, que le caractère de son sexe. C'en est assez pour intéresser, mais non pour être comparée à Mme. de Sévigné.

Je voudrois mettre encore une femme en parallèle avec Mme. de Sévigné, non pour orner son triomphe, mais pour honorer son sexe. Les hautes sciences ne peuvent ôter au style de Mme. du Châtelet une douceur et une facilité qui m'autorisent à la nommer ici. Les femmes ont toujours quelques rapports entre elles, comme elles en ont aussi avec tout ce qui les

ressemble à ce Dieu qui prit une forme divisée pour s'insinuer dans une retraite inaccessible. Voici l'hommage que rend à M^me. de Sévigné cette plume dévouée à la vérité et à la vertu : « M^me. de Sévigné, avec des lettres écrites au hasard, a fait, sans y penser, un ouvrage, etc. ».....

En jetant un coup d'œil sur cette quantité de femmes intéressantes par leur esprit et par leur caractère, je suis étonnée qu'elles n'aient pas usé leurs forces à vaincre les obstacles, et je pense, avec surprise et avec attendrissement, au mépris dont on veut les couvrir ; car les égards, qu'on a pour elles ne sont plus qu'une vaine superstition à laquelle on se soumet par habitude, et qu'on dément continuellement par ses discours et par ses actions ; les philosophes même, ces ennemis des préjugés, conservent celui de leur sexe ; et, à les entendre, les hommes sont l'objet uni-

que des vertus des femmes. Ces sages, qui n'admettent que les individus, et qui regardent les espèces comme une invention de notre foible intelligence, veulent partager l'homme en deux classes très-distinctes ; et quand les législateurs ont fixé les droits des hommes et des femmes, ils n'ont pas consulté certainement le bien commun des deux sexes. Ah ! si la nature avoit marqué des gradations entre les êtres, ce seroit par la multiplicité des rapports, et non par les rangs que la force a déterminés. Il faut en convenir, dans tous les tems les hommes ont calomnié les objets de leur culte ; leur vanité s'est vengée d'un hommage involontaire ; ils veulent avilir ce qu'ils adorent, et c'est ainsi qu'ils ont déshonoré les deux sexes à la fois. En vain en appelle-t-on à l'exemple des sauvages, comme aux vrais interprètes de la nature : mais en effet ils en sont aussi éloignés que

les Sybarites. Si les sauvages maltraitent les femmes, c'est qu'ils sont sauvages; c'est qu'ils tuent leurs pères, et qu'ils boivent le sang de leurs ennemis; ce n'est pas une erreur, c'est une barbarie d'humilier les femmes, car l'amour propre est le seul dédommagement que la société ne leur a point ravi *. . . . .

. . . .

---

* Cet éloge n'a pas été achevé.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

600612670

60612670

60612570

60612570